JACQUES VINCENT, pseud.

(Bory d'Arnex, Mme Angèle (Dussand))

Parisiennes de Guerre

(1915-1917)

PARIS
ÉDITIONS DE LA *FRANCE*
98, RUE RICHELIEU, 98

1918

Coll. Em
4/22 1:9

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright 1918 by Jacques Vincent.

Pl.

5 d.

A

SYAMOUR.

A une grande artiste.

A une haute intelligence.

A la femme incomparable.

JACQUES VINCENT

PARISIENNES DE GUERRE

LE GOÛTER DES MARRAINES

Nous sommes en 1915. C'est l'heure du goûter.

Ah ! ce ne sont plus les *five-o'clock* d'autrefois, — cet autrefois si loin et si proche ! — Entre tout ce qui fut et tout ce qui est, la guerre a creusé l'abîme.

Finies les richissimes dentelles qui garnissaient nos nappes de préférence à nos corsages — si échancrés et si transparents ! — Sur ces nappes de folie, parmi les fleurs chères, s'étalaient les innombrables nouveautés de la friandise, les boissons variées du dessert. Aujourd'hui, c'est la simple nappe de toile. Voici le corbillon de petits pains, des petits pains d'un sou ! Le *youghourt* bulgare, deux assiettes de biscuits mélangés, et le thé... C'est tout !

Mais qu'importe ? En ce tiède jour d'automne qui garde toutes les splendeurs d'été, il fait beau et bon sur la vaste terrasse, devant ce panorama de Paris-Longchamp : un océan de verdure qui embrasse le Bois de Boulogne et va mourir vers l'Arc de Triomphe dominé par le blanc Sacré-Cœur.

Autrefois, c'était le goûter mécontent : hôtes et invités résignés à l'ennui qui caractérisait les réceptions d'autrefois. Quelques bonjours hâtifs, quelques brèves paroles ; on refusait de s'asseoir, on ne mangeait rien... S'être montrée suffisait !... Vite, un autre thé, puis un autre... De janvier à avril, on abattait ainsi sa demi-douzaine dans l'après-midi. Aujourd'hui, on va se poser, se délasser, bavarder. On aura même le droit d'être gourmande.

La guerre nous démontre, ô surprise ! dans la simplicité, la grâce des relations et l'agrément de l'existence.

* * *

C'est le goûter des marraines : toutes sont des marraines, de l'aînée à la plus petite. Les tricots, — on ne perd pas son temps ! —

gisent sur les genoux. De quoi parler si ce n'est des filleuls, l'occupation constante, le doux souci de ces vies féminines?

Quel cœur charmant eut l'idée d'un lien de tendresse si touchant et si utile? Cette adoption sacrée, d'origine très haute, rendait une famille aux abandonnés de la guerre : ceux du Nord, misérables victimes de l'envahissement; ceux de Belgique, les héros martyrs! Nos libérateurs qui, par le sacrifice de leur sol et d'eux-mêmes, donnaient à la France le temps de s'organiser et, ainsi, sauvaient Paris.

Quelle reconnaissance nous conserverons à ce peuple d'élite, dominé par l'Idéal! Incomparable exemple de fidélité au devoir, de dévouement à l'honneur, il enrichit magnifiquement le trésor moral de l'humanité.

Marraine ni filleul ne se choisissent. Par l'intermédiaire des journaux ou comités, une demande, une réponse : le hasard seul arrange les rencontres. Les marraines généreuses acceptent de nombreux filleuls. On cite cette grande dame de Versailles qui tient le record : deux cent soixante-seize, tout juste; quatre secrétaires, il est vrai, la suppléent.

Souvent ce n'est pas un jeu, mais une

jolie attache d'âmes : la fusion de deux âmes, puisque les corps demeurent absents.

∴

Parfois, une petite photographie apporte une silhouette. Des cartes, des lettres surtout, longues et fréquentes, versent les confidences, réclament les conseils, assurent de la reconnaissance éternelle. L'homme des tranchées est devenu soumis, idyllique, étonnant de candeur séductrice. Que de femmes ont envié l'ère des troubadours ! Le guerrier d'aujourd'hui a ressuscité le « chevalier » qui, bannière enrubannée à la couleur de sa « dame », partait pour la fabuleuse croisade.

Les marraines répondent. Avec ferveur, elles sèment le réconfort, entrainent vers l'espoir suprême. Prodige du mystère ! On ne se connaît pas, et on se devine, on s'entrevoit à travers le voile. C'est fou et c'est délicieux, ce fluide à distance, cette télépathie incohérente, ce charme impérieux de l'inconnu. Car cette époque de matérialisme à outrance incarne la plus subtile chimère : l'intimité entre fantômes !

* * *

Devant grand'maman on a placé la manette pleine de lettres et de cartes, la corbeille réservée pour le dépouillement du dimanche. Elle lit, la première ; elle a reconnu une grosse écriture maladroite, trébuchante ; fautes d'orthographe à chaque mot.

« Ma bonne dame, je vous remercie bien pour le paquet. Je regrette que vous êtes malade, parce que, comme je crois bien que vous ne devez plus être jeune, c'est pire pour vous que pour une autre. Alors j'en suis très malheureux. »

Grand'maman se demande comment ces hommes peuvent ainsi deviner les âges ? Mais le « très malheureux » la touche au cœur. Elle a quatorze filleuls du même genre.

N'est-ce pas un beau socialisme que la femme a imaginé, sans discours redondants, sans l'appui de pontifes échevelés, sans tout cet étalage de lyrisme braillard qui, à cette heure, a donné sa mesure d'hypocrite néant ? Naturellement, elle a tendu sa main de « dame » à ces humbles qui n'auraient ja-

mais cru pouvoir l'approcher : idole inaccessible ! Ils ont été charmés, reconnaissants, attendris. Beaucoup de gêne d'abord qui, peu à peu, s'est dissipée. Une marraine ! C'est un lien de famille ! Ils ont compris que ce lien de famille s'établissait entre leur timidité si gauche et la grâce si aisée de la « dame ». Revenus des amertumes d'antan, oublieux des propos de haine récoltés au cabaret, lavés des insinuations fielleuses des réunions publiques, ils se sont confiés, ils se sont donnés. Quel résultat précieux simplement conquis : la bonté désarmant l'envie !

* * *

Une jeune femme lit tout haut une pièce de vers qu'elle trouve ravissants : *Mon cœur monte vers vous !* Une savante voisine se hasardant à relever l'incorrection de quelque césure, elle s'emporte, n'achève pas, ferme sa lettre avec dépit. Ah ! les marraines ne badinent pas, orgueilleuses de leurs filleuls. Celle-ci en possède au moins vingt. Mais on a toujours ses préférences.

Une autre jeune femme exprime cette

plainte : « Trois jours sans nouvelles, et c'est mon ciel qui se voile. » Elle ne poursuit pas, un peu émue peut-être... Dix filleuls à peine.

Une jeune fille : dix-neuf ans. Saluons la lauréate des grands concours ! Fermement, et jusqu'au bout, elle lit, sans arrêt, la lettre de l'aviateur. Il lui retrace un vol audacieux.

Suit la missive de l'ingénieur. Jolies descriptions de Bruges, de ses canaux vénitiens, de ses peintres et de ses béguinages ; les deux filleuls dominent une série de huit.

Une seconde jeune fille : seize ans, l'âge d'Hébé. Et, vraiment, elle est la riante jeunesse. Une demi-douzaine de filleuls seulement. Elle développe une longue feuille : le récit d'un cœur esseulé, sans famille, sans attaches, le pauvre être perdu au fond de quelque tranchée... Attendries, les marraines ont voulu voir. Mais la fillette s'est récriée :

— Non, non, c'est plein de fautes d'orthographe, vous allez vous moquer.

Elle ajoute gravement :

— Un enfant de l'Assistance publique, et c'est mon favori !

Mais non, elles ne se moquent pas, les marraines !

* * *

Les plus passionnées, ce sont les petites. Le soldat a remplacé la poupée. Et que d'efforts pour obtenir la permission de posséder plusieurs filleuls, car intervient l'histoire des paquets. On n'est pas marraine sans remplir sa charge principale : la gâterie. Alors que de ruses pour capter la générosité de grand'maman ! D'ailleurs, plus avisée que tout autre, grand'maman a déclaré, avec son fin sourire, que, en temps de guerre, il ne faut pas gaspiller son argent : deux sous seulement pour se tenir droite pendant dix minutes. Il y a beaucoup de dix minutes dans la journée. Parfois, c'est un peu dur. Mais la taille y a déjà gagné. Et aussi la tirelire. On ne l'a pas choisie trop grande pour avoir le plaisir de la casser plus souvent. Petites Ève déjà ! L'aubaine, c'est le bridge de grand-papa. Grand-papa est veinard. On a placé la tirelire sur la table à jeu. Il n'empoche plus ses bénéfices : la cagnotte en profite.

Ah ! les petites ! Quelle éducation de dévouement, de grave et douce sollicitude !

Comme elles veulent ardemment les protéger, tous ces filleuls qui se battent pour elles, pour leur repos, pour leur avenir! Elles sont vraiment, ces petites, les plus belles âmes de la guerre. De cette effroyable tourmente elles n'auront connu que les bravoures et les charités. S'il y eut, parmi les grandes, des défaillances, des faiblesses — plutôt rares, après tout — elles les ignoreront. D'ailleurs, n'est-ce pas l'homme qui fait la femme? N'est-ce pas celui d'autrefois qui a voulu celle d'autrefois? La Parisienne s'est modelée sur le goût du mari. Il n'a pas à se plaindre si elle fut ce que nous savons.

Pour vous, les petites, des jeunes garçons, purifiés par l'immolation, vont vous apporter un idéal tout neuf, sur les ailes de la rayonnante Victoire. Vous serez vraiment les heureuses de la guerre; vous en récolterez les merveilleux fruits. Là-bas, dans les tranchées, ces jeunes auront appris le courage, le plus difficile des courages : la patience! Ils auront connu le désintéressement, la solidarité humaine, la longue endurance, l'entier dévouement, l'absolu sacrifice du moi. Ils seront d'autant plus tendres qu'ils auront été plus forts. Sainte union de votre double

vaillance : l'héroïsme, la bonté ! Ils ne rechercheront plus vos dots ; vous ne leur demanderez plus ce luxe stupide qui fatiguait tant, autrefois !

Il se prépare pour vous, les petites, la fête magnifique ignorée de vos aînées : l'amour dans le mariage !

LA PETITE FLEUR DES TRANCHÉES

C'est une petite fleur qui nous arrive, séchée, un peu diminuée sans doute, racornie, fatiguée, flétrie entre les pages d'une lettre vieille déjà de plusieurs jours ; une toute petite fleur humble, de teinte incertaine, de forme indécise, comme si, douloureusement, elle avait lutté pour vivre quand même, s'épanouir jusque sous les canons et la mitraille.

Le cœur s'émeut en la contemplant, étrange dans sa couleur de deuil, avec son feuillage d'un vert gris cendré. Les menus fils qui la rattachent à la tige sont secs et durcis ; l'ossature est rigide, solide sous son extrême délicatesse, destinée à la défense d'une si pauvre chose contre toutes les forces de l'enfer.

Pâle violette des tranchées où l'on guette, où l'on se bat, où l'on meurt, toutes les fem-

mes l'ont reçue, cette misérable fleur du souvenir, du grand souvenir ! Cueillie pour chacune : mère, épouse, sœur, amie... et fiancée !

* * *

La vie est ainsi faite — éternelle antithèse ! — que le fléau le plus horrible recèle des compensations. En ce gracieux pays des Coteaux qui se mire dans la Seine ondulante, la petite fleur des tranchées a créé des heureuses.

C'est une de ces jolies histoires de guerre — un de ces contes bleus qui, soudain, rafraîchissent et font sourire. Revanche de la jeunesse triomphante, malgré tout !

L'une d'elles avait un filleul : son cousin. On avait été élevé ensemble, mais on ne se connaissait absolument pas. Quelques lettres échangées... et voilà le lien établi, le lien définitif : on se mariera après la guerre. Émerveillée du prodige, une autre voulut aussi avoir un filleul. Rien de plus simple ; par l'entremise du filleul-cousin, quel avantage de savoir à qui l'on aurait affaire ! Réussite complète. L'idée se propagea si bien que, par le même intermédiaire, une

dizaine de marraines eurent bientôt une dizaine de filleuls. D'un côté comme de l'autre, on a de dix-huit à vingt-deux ans.

La journée est prise par le travail ; toutes sont des salariées. Oh ! rien des midinettes : de sages ouvrières de province sous la sauvegarde de la famille habitant la région. Elles se retrouvent le soir, après le dîner hâtif, avant la nuit, sur cette esplanade des Coteaux, dans le pays charmant d'une découpure de Seine entre de vieux arbres, dont les masses séculaires se reflètent en larges ombres penchées.

* * *

Elles ont placé deux bancs en face l'un de l'autre, afin de former un peu salon. Aujourd'hui, la très grave question de la causerie, c'est la visite récente des permissionnaires, des dix filleuls ! Car ils sont venus un dimanche, jour de congé pour les jeunes filles, les dix copains du même régiment, chacun tombant chez sa marraine. Ils avaient bien écrit, mais les lettres arrivent toujours en retard. On se vit. Le plus extraordinaire, c'est qu'il n'y eut pas une décep-

tion. Les parents, de bons ouvriers parisiens, prompts à faire connaissance, mirent à l'aise les soldats. Chaque maman fit de la cuisine. Dans tous ces ménages d'ouvriers, le permissionnaire trouva l'agape familiale. Ainsi passa cette mémorable journée de vacances où les dix couples, réunis après déjeuner, visitèrent le parc de Saint-Cloud jusqu'à la superbe terrasse de Meudon. Ah ! quel beau temps! Quelle marche exquise sur l'herbe tachée des craquantes feuilles rousses : le premier avertissement de l'hiver! Bah ! L'hiver ! Est-ce qu'il comptait parmi les hautes futaies piquetées de tous les ors, du plus pâle au plus foncé ? L'hiver ! Mais certainement qu'on ferait la campagne d'hiver, joyeusement, gaillardement ! De ce rond-point historique, d'où Paris tout entier se découvre, quel massacre des Boches !... Les dix couples les pulvérisaient en masse.

L'heure de la séparation venue, on s'avoua ce qu'on avait pensé dès l'abord : oui, c'est bien ainsi que l'on s'était rêvé dans les lettres.

*
* *

Les voici, les lettres envoyées depuis le départ. Chaque marraine ouvre la sienne pour la lire tout haut. Les remarques, les admirations, les attendrissements se mêlent. Des âmes de héros décrivent les prouesses et les attentes, leurs élans sublimes, leurs énergies de fer, la volonté de plus en plus grandissante de poursuivre jusqu'au bout l'entreprise merveilleuse de la victoire.

Elles se montrent le menu trésor contenu dans chaque lettre : bleuet, pâquerette, liseron, quelque graminée, jusqu'au brin d'herbe ; fleurs des tranchées qu'elles recueillent, sans se lasser, avec une ardeur et une reconnaissance toujours neuves.

En retour, par le très simple attachement de leurs cœurs naïfs, si vrais, elles aident, ces humbles fillettes, à maintenir haut le moral des braves.

*
* *

Le jour est tombé. Une lune magnifique, un gros disque de feu, monte au-dessus de la Seine miroitante. Au ciel s'allument les

astres d'automne, plus grands et plus purs. Ce n'est pas la nuit, mais une atmosphère toute blonde qui enveloppe les objets, les estompe, les adoucit.

Les jeunes filles peuvent distinguer leurs visages, un peu changés, comme voilés par une émotion envahissante. Muettes, leurs pensées les emportent là-bas, là-bas, vers ceux qui veillent pour nous défendre.

Elles parlent :

— Que font-ils par cette belle soirée ?

— Peut-être songent-ils à nous ?

— Moi, je les vois réunis dans un grand trou. Ils fument leur pipe...

— Ah ! oui, leur pipe courte...

— Et c'est comme si je les entendais. On s'occupe des marraines.

— Allez ! Ils savent bien que, à cette heure, nous causons des filleuls.

De nouveau le silence les étreint, tandis que s'épaissit l'ombre et que les yeux s'emplissent de visions tendres, de belles images d'avenir et de bonheur.

Mais la mélancolie plane dans la nuit lumineuse.

— C'est égal ! Après la guerre, ce ne sera plus tout à fait la même chose...

— C'est pourtant vrai, notre place ne sera plus pareille...

— Non, même si on se marie!...

— Voilà! Il y aura les occupations du filleul, il lui faudra gagner son pain ; on ne sera plus toute seule avec lui!

Ensemble elles ont conclu :

— Quel dommage !

Une voix mouillée risque tout bas :

— Nous reviendront-ils tous ?

Ah ! la vie ! Déjà la goutte de fiel au fond de cette coupe de félicité.

Et, religieusement, elles ont remis dans leur lettre la petite fleur des tranchées, emblème de l'amour simple et vrai !

CE QUE FEMME VEUT...

Saint-Jean, octobre 1915.

Ma chère Suzanne,

Devine ce que je viens t'enseigner... Eh bien ! nous, faibles femmes, décidément, nous pouvons si nous voulons, entends-moi bien, à la lettre... Seulement, voilà ! Il faut vouloir !

Mais apprends d'abord où je niche depuis ces longues semaines silencieuses... Ma chère, dans un coin de Vendée, presque au bout du monde, sur le bord de l'Océan si vaste que l'on croit, là-bas, là-bas... apercevoir l'autre hémisphère. Plage déserte, sans mondanité, sans presque rien d'une civilisation, sans le moindre souvenir de Paris. Par ce doux matin d'un tiède octobre, sous le firmament tout rose, la mer, uniformément calme, semble dormir parmi les multiples

bleus irisés. Une frange d'écume, blanche comme une neige immaculée, se découpe sur le sable brillant de mica : telle l'écharpe d'Amphitrite. Une Mythologie de nymphes, de néréides, d'ondines, de sirènes, s'évoque à la pensée, rappelant la Grèce, le temps de ses origines...

Allons ! Tu reconnais la lauréate des concours de style. Est-il assez loin le couvent ! — Je t'assure que tu partagerais mon enthousiasme, assise sur ce sable diamanté, accotée à la dune fleurie, ton cartable sur les genoux... enfin si tu m'écrivais de la place où je t'écris...

Bah ! ma belle prêcheuse, quelle homélie ! Et quelles visions biscornues tu me détailles avec emphase !... M'accuser de chercher ici l'oubli de la guerre, de m'y soustraire à mes devoirs de Française, comme si, Parisienne enragée, vos dévouements des Champs-Élysées comptaient double, même comptaient seuls. Détrompe-toi. Calme absolu, apaisement de l'être, volupté du repos, je m'arrachai vite à cette béatitude où s'engourdissait délicieusement mon activité de mondaine. J'ai remis le tablier de service, du service au pays. Et vois ma prétention nou-

velle, excessive : je me persuade que j'apporte à la commune défense une aide réelle, c'est-à-dire mon dévouement intelligent, alors efficace. Attrape !

Maintenant, écoute.

Il y a un mois environ, ce trou exquis de Saint-Jean a reçu une cinquantaine de blessés, des malades surtout, gravement atteints. Ils occupent une énorme bâtisse non achevée, baptisée d'un commun accord : Hôtel de la Plage.

Devant la pension de famille où je suis campée, je les apercevais, dès l'aube, essayant sur le sable quelques pas tremblants, ayant peine à marcher, si vite las, les gars trapus, carrés, leur vigueur native éteinte par la fièvre et la souffrance : de pauvres débris humains dont la vue me déchirait le cœur. Néanmoins, ils doivent guérir, grâce à leur jeunesse et au repos impérieusement ordonné, le repos sur le rivage moelleux où l'on peut s'étendre, sommeiller dans la fraîcheur renouvelée de la brise qui hâle, avec la liberté complète d'aller, venir, sans effort, dispensés de la moindre fatigue, n'ayant réellement qu'un but à atteindre : la résurrection.

Ah ! bien oui !

La matinée est prise par les traitements, le médecin du bourg apportant son concours aux infirmiers. C'est seulement après le second déjeuner que les soldats peuvent s'éloigner de leur caserne.

Alors, que faisaient-ils ?

Suite à la plage nous entrons immédiatement dans la forêt, la splendide forêt de pins, sans habitations, sans chemins tracés, la forêt naturelle que tu ignores — fanatique de Deauville et de Dieppe ! — avec ses monticules, ses creux, ses échappées sur la mer et sur les dunes. La grande route départementale la traverse, passe près d'un important calvaire de pierre aux multiples personnages groupés avec art, et rejoint le gros bourg, cossu et soigné, qui étale ses nombreuses « bourrines » — maisons vendéennes faites d'un seul rez-de-chaussée bâti sur le sol — entre lesquelles les cabarets sont en nombre, car ce diable de pays ne brille pas par sa sobriété.

Tu as déjà compris, hein ? Là, en effet, fréquentaient ces invalides, malgré la bonne heure de marche — de vraie marche, tu sais ? — qui sépare la plage du bourg. Tu croiras sans peine que cette course, exté-

nuante pour eux, n'avançait pas leur rétablissement. Ce n'était pas assez ! Si tu les avais vus attablés dans ces cabarets !... Seigneur ! Tout ce qu'ils pouvaient boire !... Boire !... Effrayant !...

Alors, ma savante infirmière, je n'ai pas à te décrire le retour de ces malheureux abrutis ; leurs pauvres jambes, branlantes, se dérobant à ce point que certains échouaient dans la forêt, déjà froide et humide, pour une partie de la nuit.

Lamentable résultat de ces belles équipées : nous avons eu deux décès. Enfin, j'enrageais !

Bref, un matin, j'accoste bravement le docteur et le curé qui sortaient ensemble de l'Hôtel de la Plage. Je leur exprime mon indignation. Ils avouent leur mécontentement et leur inquiétude : les convalescences sont trop lentes, les rechutes se multiplient... Moi, je ne vois qu'une solution :

— Il faut lutter contre le cabaret.

C'est également leur avis, mais le moyen ? J'expose net mon idée. Je possède quelques petits talents d'amateur ; s'ils nous aidaient à organiser un *five o'clock* quotidien ? Nous tombons d'accord.

Chaque après-midi, à quatre heures, sur la terrasse de notre « pension », on nous servira « le thé ». Le bourg qui avait déjà, fort aimablement, fourni chemises, tricots, couvertures, — car les « maraîchines », féroces aux étrangères, aux Parisiennes! ont été très accueillantes aux soldats — dépouillera ses treilles, ses poiriers, ses pommiers. Nous, les « gens de la pension », nous offrirons les petits pains, les bonnes lourdes galettes vendéennes... Enfin, pour les dimanches et les jeudis, les œufs à la neige, un peu de bière, et le tabac obligatoire.

Une professionnelle qui, sans la guerre, aurait débuté dans l'opérette, habite l'une des « bourrines » voisines. J'y cours. Ah! dame, tu sais, les professionnelles ! Le maniement n'en est pas toujours facile. Celle-ci m'accueillit très à la fraîche. Les objections pleuvaient ; d'abord, aucun piano...

— Bah ! en guerre !... On s'arrangera...

— Mais je suis habituée, madame, à être accompagnée...

Je souriai tout de même de son grand air.

— Moi aussi, je vous assure...

— Comprenez, madame, que l'instrument, au besoin, donne la note...

— Je sais... mais je suis certaine que vous êtes trop musicienne pour ne pas y suppléer.

Je devenais flatteuse.

— Eh bien ! et mon béret ?

— Vous l'enlèverez.

— Alors, ma coiffure ?

— Bah ! un coup de peigne !... Je vous prêterai ma chambre pour vous arranger à votre aise.

— Et mon costume ?

Juge si elle m'agaçait !

— Moi, je garde mon chandail. Et le vôtre vous va si bien..., je vous assure que vous êtes charmante !...

Elle était conquise.

Maintenant, il s'agissait de me former un répertoire. Dans la bibliothèque du docteur, Musset, Ronsard, une anthologie avec l'exquis Marot, et mes « petites histoires » en bouts-rimés... Allons ! je me tirerai d'affaire...

Et sans traîner, car trois jours plus tard, un dimanche, première représentation. Une salle — café de notre « pension » prolongeant la grande terrasse... Au fond, un simple fauteuil de rotin pour esquisser un bout de décor. Chaises pour cinquante soldats. Puis

la terrasse bondée : tous les habitants de la plage et du bourg. L'élégante coiffe de dentelle finement plissée des « maraîchines » et leur parapluie emblème — car elles arborent ce parapluie par les plus beaux temps — jettent là-dedans un grain de singularité, sans oublier la troupe des gamins, les moineaux piailleurs de ces côtes.

Ma foi ! j'avais un certain trac. Je commençai. Mes premiers vers, du Ronsard, sont acclamés. Nos soldats, paysans pour la plupart, saisissent toute la finesse, la tendresse, la suavité de cette forme littéraire, juste et humaine.

La professionnelle suivit : des couplets d'opérette débités avec des manières d'opéra. Je dois confesser qu'elle ne fut pas bissée.

Vint ensuite une de mes chansons anciennes et enfin ! enfin !... du Musset joli, que tu n'aimes pas : le poète Franfreluche, comme tu l'appelles à faux, ma chérie, ne t'en déplaise. J'ai toujours eu peine à comprendre pourquoi, avec ton goût des belles choses, tu rends si peu justice à certaines pages de puissance, de pure élévation, de philosophie, un peu musquée, si tu veux, mais d'une ironie poignante, simplement et fièrement

sentie. Oui, Musset est un sincère, qualité enchanteresse pour moi. Il ne s'embarrasse jamais de dissimuler : la dualité de sa nature se livre sans masque et parfois sans apprêt.

Donc, j'ai toute raison de croire que je dois te remémorer mon grand succès de Saint-Jean : *Conseils à une Parisienne*. Je les chante sur un air naïf, aisé à retenir ; ta science musicale en rirait. Ah ! nous sommes loin de l'harmonie à la mode — je n'ai pas dit : la mélodie. Voici les premières stances :

Oui, si j'étais femme, aimable et jolie,
Je voudrais, Julie,
Faire comme vous.
Sans peur ni pitié, sans choix ni mystère,
A toute la terre
Faire les yeux doux.

Je voudrais garder pour toute science,
Cette insouciance
Qui vous va si bien.
Et de pied en cap, être la poupée,
La mieux équipée,
De Rome à Paris.

Il est un seul point, je vous le confesse,
Où votre sagesse
Me semble en défaut.
Vous n'osez pas être assez inhumaine.
Votre orgueil vous gêne :
Pourtant il en faut.

Je te vois « froncer », comme je disais au couvent : tes minces sourcils noirs se rapprochent, et tu me foudroies de ta fière mine grondeuse. Quelle légèreté d'aller ainsi choisir, en temps de guerre, pour les soldats, cette poésie de futilité coquette ! Que veux-tu ! ma morale, à moi, est aimable et riante. Il faudra bien que tu l'avoues miraculeusement efficace.

D'ailleurs, j'arrête ma citation. Mon rôle finissant par t'intéresser, tu liras jusqu'au bout, pour ta pénitence, ces malicieux conseils à une Parisienne.

Le plus curieux fut l'enthousiasme provoqué par ce badinage si finement persifleur. Je t'assure qu'il fut compris de ces simples ; la petite leçon porta et amusa. Je connus là le plus franc succès de ma vie. Un triomphe !

Dès le lendemain, le décor s'était complété. Mes poilus m'avaient fabriqué une sorte d'estrade, entourée de pots de géraniums en guise de rampe : pots ébréchés, géraniums séchés déjà sous la brise d'automne — récoltés à l'aventure parmi les jardinets fanés ; hommage cocasse et touchant ! Après tout, le luxe est relatif. J'étais fière et ravie !

Alors ? Eh bien ! alors, nous n'allons plus au cabaret grâce, peut-être, à Madame Julie, car c'est ainsi qu'ils nomment cette Parisienne de Musset, en la réclamant à chaque séance. Madame Julie ! Ne ris pas ! Je trouve mon nouveau nom charmant, puisqu'il a opéré le prodige.

Écoute encore.

Après le déjeuner de midi, au lieu de la grande course clopinante vers le bourg tentateur, les soldats vivent le fortifiant repos sur la plage, sous les pins, étendus et paisibles, l'innocente partie de cartes ou de dominos accompagnant l'éternelle pipe des désœuvrés. Ainsi, ils attendent l'heure de la collation et du théâtre, comme ils disent joyeusement, tandis que la bonne nature travaille à les recréer. Parfois, de la plage, des pins, m'arrivent des sifflotements qui m'attendrissent. A leur manière, les soldats chantent Madame Julie. Docteur et curé eux-mêmes la célèbrent. Les guérisons s'achèvent, rapides et solides.

Et si bien qu'un ordre de rappel vient de tomber soudainement, accueilli d'enthousiasme par ces braves ressuscités. Nous avons eu hier la représentation dernière, émue,

presque mélancolique, la « Matinée » des adieux. Je te copie le mien qui clôtura la séance finale. Sans la moindre prétention à la poésie, je t'exprime seulement mon état d'âme : poncif consacré.

A MES POILUS

Vous me gardez dans vos mémoires,
O mes poilus, bons écouteurs,
Riant des petites histoires
Qui surent consoler vos grands cœurs.

Ma chanson vous semblait jolie
En reflétant votre plaisir,
Car votre Madame Julie
S'employait à vous conquérir.

Vraiment, la scène était charmante
Où je montais pour fredonner.
Aucune manière savante,
Inutile de me grimer.

Tout de vous me fut un hommage,
Jusqu'à la rampe de vos fleurs,
Qui disaient aussi le carnage ;
Pauvres glanes de maraudeurs !

Allez, courez à la victoire,
O mes poilus, ô mes héros !
J'entends le signal de la gloire
Qui vous apporte ses échos.

Enfin, tu as bien compris, ambulancière-major des Champs-Élysées ; c'est fini, ici, le cabaret.

Un conseil : faites-en autant à Paris.

Maintenant, je rentre. Donc, à bientôt. Par exemple, pour une écrivassière qui a horreur de l'écriture, ma lettre est un volume. Me voici quitte de mon long silence.

Tendrement tienne,

JACQUELINE.

LES BAVARDES

L'antiquité a fait du silence un culte. Le silence, expression de la patience, est une force.

Nous devons à l'imagination raffinée des Latins la déesse Angeroria, songeuse et mystérieuse, l'index sur les lèvres, inspiratrice des pensées graves, profondes, mûrement réfléchies. Elle dominait l'autel de la Volupté, parce que le sage recueille de sa réserve les vrais plaisirs d'une conscience pure. Son image, en or ou en argent, portée au cou ainsi qu'une amulette, éloignait les chagrins.

Plus tard, la nymphe Tacita incarne l'Égérie de Numa, si souvent consultée dans la solitude des grands bois propices au recueillement. Il l'éleva au rang de dixième Muse. « Muse de la Méditation, elle rêve et con-

temple ». Tacita fut encore ce palladium de la Ville Éternelle pour lequel les Romains affectaient le secret. Elle inspira une manière de gracieuse énigme sur le mot : silence. « Qui me nomme me rompt ».

Et, comme tout dans ce monde s'oppose et se combat, — en se répétant — les anciens, autant que les modernes, joignirent à leur admiration pour la femme silencieuse, leur mépris pour la bavarde. Celle-ci laissa dire, alors comme aujourd'hui, et n'en perdit pas un propos. Railleries, blâmes, chansons, conseils, à aucune époque, nul frein ne modéra jamais le flux des paroles oiseuses, hors de sens, souvent néfastes.

Ironie des choses ! Ypres elle-même, magnifiée par sa dévastation plus encore que par son brillant passé, a conservé, sous l'effroyable amoncellement, l'indication d'une de ses rues ensevelies : la rue des Babillardes.

* * *

Cependant, aux jours de guerre, l'insupportable petit vice peut devenir un véritable crime.

Nos héroïques poilus qui, depuis tant de

mois, combattent sans bavardage, ont droit à l'admiration discrète de l'arrière.

La Presse, unanime, a prêché le grand devoir : se taire. Silence !

Paris le crie et l'impose, l'inscrit sur tous les murs, dans les tramways, le métropolitain, les chemins de fer : ordre impérieux, nécessaire, urgent, mesure de défense, arme de bataille.

Seulement, peu soumises à la discipline, les Parisiennes ont continué, en dépit des avertissements, leurs papotages accoutumés, oublieuses des oreilles qui peuvent les récolter avec profit.

Il faut les entendre, installées dans ces derniers salons où l'on cause : les salons de couture, les salons de mode, les salons de thé.

Ah ! ces causeries, interminables, diverses, étonnantes par leur absence d'à-propos ! Les salons d'essayage surtout sont larges, confortables, les fauteuils moelleux. La vie est douce aux coquettes qui s'y complaisent. Et, d'autant plus longues, d'autant plus abandonnées les conversations, que les clientes sont plus rares et que l'atelier fait moins vite la « réparation » nécessaire.

*
* *

Donc, ces dames, jolies, roses, souriantes, potinent. De la salle de travail voisine dont on a laissé la porte ouverte, les ouvrières écoutent. On jase... on se dit des riens, en attendant le rétablissement d'une jupe, d'un chapeau, avec une patience neuve. Aucune hâte désormais. On a tout loisir de s'attarder, dans le grand salon où le jour baisse, où, les rideaux tirés, le lustre s'allume. On ne se connaît guère. Il n'est pas besoin, à l'heure actuelle, de présentations, d'échanges de cartes. Tout est simplifié. Il n'est là que des femmes du monde d'ailleurs, ou qui en ont l'air ; alors, il suffit.

— Comme c'est long, cette guerre !

Voici l'entrée en matière. Allez donc, après cela, interrompre la bavarde !

— Des informations particulières, des tuyaux ! chère madame, j'en possède de source certaine...

Et les sièges se rapprochent.

— Figurez-vous que j'ai la chance d'être tenue particulièrement au courant. Mon frère est à l'État-major, vous comprenez...

Suivent des racontars extravagants, les fameux indices sensationnels, les informations effarantes et « sûres ». La joute est engagée. Vite la balle rebondit.

— Moi, mon mari est au Ministère. Vous vous imaginez si je sais les histoires des politiciens et des ministres ! C'est quelquefois à pleurer, mais encore plus à rire !

Les récits fantastiques se développent, les amplifications saugrenues, les « attendez, ce n'est pas encore tout », qui forcent aux conceptions de plus en plus abracadabrantes. Sport attachant, course à l'émulation : de nouveau, la raquette lance les cacquets.

— A mon ambulance, je soigne un commandant qui a fait la Champagne. Il m'a révélé tout le plan de la grande offensive.

Ainsi, les tuyaux se croisent, les renseignements s'amplifient, se multiplient, dénaturés. Dans l'atelier, les ouvrières, avides, sont toutes oreilles.

Le pire, c'est le renseignement vrai qui risque de se glisser parmi les bourdes énormes.

— J'ai un grand ami aviateur. Il m'a expliqué le type d'un aéroplane épatant... en con-

struction !... J'ai, madame, vu, entendez-vous, le dessin de ce modèle inconnu !...

Détails minutieux sur l'engin, sa forme, sa force, son armement.

Huit jours après, pas même, l'avion est annoncé soudain, en tous points conforme à celui de la bavarde. N'est-ce pas effrayant?

Au tour des critiques, des appréciations, des vues personnelles.

— Ah ! si j'étais le gouvernement... je vous réponds que les choses marcheraient plus vite !...

— Et que bien des gaffes seraient évitées.

— Oui, car enfin, il y a eu des gaffes commises...

— Et encore ! encore !... on ne nous dit pas tout.

— Seulement, nous, femmes, nous avons joliment fait notre devoir...

— C'est-à-dire que nous avons révélé des qualités nouvelles, insoupçonnées, qui pourraient bien nous valoir l'égalité depuis si longtemps rêvée...

— Soyez tranquille, si on se remue tant aujourd'hui pour servir la guerre, après la guerre nous songerons à nous.

Et le jeu continue. Inquiétudes, critiques, stratégie, tout se dit, se fait, s'exécute.

L'heure arrive de regagner les logis. A regret, ces dames se lèvent, enchantées de leur après-midi. Elles sont indulgentes aux retouches des toilettes, satisfaites de la besogne accomplie pour parer leur coquetterie. Elles approuvent pleinement.

Sur le seuil, elles ont peine à se séparer, poursuivant, jusque dans l'escalier, le volubile verbiage; animées, exaltées, elles parlent à la fois :

— C'est égal! Si mon mari m'avait entendue, je crois bien qu'il me tuerait...

— Ils sont tous les mêmes. Le silence pour nous. Entre eux ils jacassent comme des portières...

— Rappelons-nous, avant la guerre, les causettes du fumoir...

— Dont on ne pouvait pas les tirer, encore!

— Avec ça qu'on ne potine pas dans les tranchées!

— Comment! Il faut même qu'ils écrivent...

— Leurs journaux?... Des cancans...

* * *

Or, le papotage naïf, lancé sans méchanceté, « pour dire quelque chose », reparaît le même soir, dans les faubourgs, chez la petite ouvrière qui écoutait, qui a entendu et qui répète. L'information est discutée, le même soir, par la « patronne » et ses amies, ses fournisseurs, ses relations d'affaires. Des oreilles compatissantes, peut-être à bon escient, font circuler le renseignement qui, frauduleux, pimenté, méconnaissable, et attentatoire à la tranquillité saine des esprits, va, s'infiltrant, s'agrandissant.

Mais les bavardes sont incorrigibles!

LES PAQUETS

Évidemment, le Paris joli n'est plus : ce Paris de flâne élégante, de continuelle fête. Mais il a cédé la place à un Paris très beau, très noble, très digne, le Paris de guerre. Ses riches quartiers se sont transformés peu à peu, comme s'ils avaient chassé leurs habitants futiles et inutiles ; l'étourdissante ville du plaisir est, à cette heure tragique, la ville austère du devoir, le refuge de toutes les douleurs, l'aide à ceux qui veulent revivre. Soyons-en fiers ! L'avenue des Champs-Élysées n'est-elle pas l'avenue de la Charité? Hôpitaux, ambulances, ouvroirs, comités d'assistance, « foyers » et « thés » pour les Alliés, étalages des ouvrages fabriqués par les mutilés et les aveugles, toutes ces œuvres si nombreuses et si diverses occupent les locaux somptueux. Le Paris

d'aujourd'hui est à la fois celui qui souffre et qui console.

C'est ainsi que l'un des hôtels magnifiques de la place de la Concorde se trouve converti en magasins de fournitures pour les soldats. Là, on travaille sans cesse à leur bien-être. Pour eux, des dames se sont mises à la rude besogne, attelées tout le jour aux emballages, au triage, aux fiches, au timbrage, au dépouillement de cette volumineuse correspondance des demandes qui nécessitent les innombrables réponses, toujours bienveillantes.

*
* *

Entrons. Sous la voûte, voici l'énorme camion automobile, bondé de grands et de petits colis : tous ces dons envoyés aux commissaires expéditionnaires qui les adressent aux gares régulatrices, lesquelles, à leur tour, les dépêchent aux gares distributrices. De là, directement, au front et au secteur.

La Caisse est installée à l'entresol, dans une belle salle qui domine la célèbre esplanade, face à la Chambre des députés. Cette silhouette de temple grec ajoute sa majesté harmonieuse à l'élégance d'une place unique.

L'étage entier appartient aux envois prêts à être chargés. Quantité de gros sacs contenant des centaines de paquets aux noms d'aumôniers et d'officiers pour être distribués à leurs hommes. Puis, des paquets individuels de toutes les tailles. A certains, une attention bien féminine joint une de ces « Illustrations » si aimablement fournies. Des remerciements attendris ont récompensé la jolie pensée. Un Lillois a pleuré de joie en reconnaissant la cathédrale de Lille. Il écrit : « Pour toute une journée, j'ai retrouvé le Pays, mon pays !... ma maison, mon bien. J'ai revécu mon cher passé, au milieu de la famille perdue ! J'ai revu tout ce que j'ai aimé, tout ce qui m'attend... et j'ai senti que le retour approche. »

Dans une pièce à part, couvrant le plancher, cinq cents petits paquets environ dont la seule vue serre le cœur. Ils évoquent l'effroyable drame de Verdun d'où ils reviennent... sans avoir été réclamés. Ils gisent là, ils attendent. Mais la mort n'a-t-elle pas fauché les destinataires ?

*
* *

L'ascenseur nous monte au premier étage. Appartements luxueux remplis par les marchandises : trois mille chandails, chemises, caleçons, serviettes, en masse ; toute la lingerie du soldat; pèlerines, imperméables pour automobilistes, hamacs, les sabots qui préservent du froid, les chaussons qui délassent. Puis, les désinfectants, les filtres, le tabac, le papier à lettre, les lampes électriques, les rasoirs mécaniques : ces « rabots » tant demandés par le Nord. Et les jeux si variés, le « football » en tête, jusqu'aux fleurets pour l'escrime. Enfin, l'alimentation : chocolat, thé, café, toutes les conserves de viande, de poisson et de légumes; biscuits spéciaux pour prisonniers.

Quel scrupuleux examen apporte au choix des produits ! Sur le bureau de la charmante directrice, deux boîtes-échantillons de pâtés sont ouvertes pour qu'elle puisse les goûter avant d'en ordonner l'achat. A ce premier étage se confectionnent les paquets. Ces dames s'y appliquent activement, habiles et dévouées, ravies de leur bienfaisants rôles de Providences.

Le palier du second étage ! Un gentil ramage de voix fraîches attire et amuse. Pénétrons dans la galerie de la jeunesse.

Une longue galerie, en effet, crûment éclairée par un vitrage d'atelier.

∴

Elles sont là une vingtaine de fillettes, chargées de la vérification et du triage qui avancent la besogne du premier étage. Elles animent le labeur de bavardages et de rires : tout un éclat de volière. La jeune fille qui préside ce genre d'ouvroir s'appelle « la patronne » : elle paraît avoir le gouvernement gracieux, mais péremptoire.

— Eh bien ! Geneviève, la besogne n'avance guère, à contempler ainsi l'abat-jour du lustre...

La tête blonde secoue ses boucles en signe de léger découragement.

— Ah ! patronne, six cent cinquante paires de chaussettes à appareiller...

— Justement. Il faut te presser, au lieu de rêver...

La patronne interpelle un groupe :

— Si vous écoutez Françoise, les piles de serviettes ne finiront jamais d'être assorties...

Mais le récit est si drôle que les cris de gaîté couvrent la réprimande.

— Si tu te crois patriote avec tes perpétuelles farces qui dérangent l'ouvrage ! Je me demande où tu as la cervelle !

— Comme d'habitude !

— Oui, à tous les vents.

— Que veux-tu ! Tout le monde ne peut pas vivre comme toi, la tête plongée dans les bouquins.

La brunette est gentille malgré sa malice. Elle ajoute vivement :

— Sois tranquille, patronne ; je ne partirai pas avant d'avoir achevé ma tâche.

Cette galerie accède au grand salon du fastueux hôtel, toujours orné de ses superbes rideaux de soie jaune avec ses meubles anciens, les belles boiseries Louis XVI encastrant les hautes glaces. Sur une immense table de banquet, dix mille petits paquets sont empilés, réservés aux Serbes — attachés par une « faveur » aux couleurs serbes, leur étiquette écrite en langue serbe, avec souhaits de confraternité ; n'est-ce pas là une ravissante invention ?

Une fillette a déclaré :

— Ce sont nos frères préférés, parce qu'ils sont les plus malheureux !

Une autre a ajouté :

— Eux, et ceux de Belgique ! Nous les aimons comme si nous les connaissions.

— Mais nous les connaissons à force de penser à eux.

Avec orgueil elles montrent, épinglées au mur, les lithographies, les photographies de ces braves. Chacune a ses préférés : ceux qui semblent blessés, malades, enveloppés de tristesse, sont les plus contemplés.

— Nous leur parlons un peu comme s'ils nous entendaient...

— Le matin, en arrivant, on leur dit bonjour...

— Peut-être nous entendent-ils tout de même ? Nous sommes leurs anges gardiens...

Et tous ces jeunes regards brillent d'enthousiasme.

— Oh ! quand Paris les verra entrer, triomphants !

La patronne raille un peu ces enfantillages :

— Parions que vous les reconnaîtrez ?

— Mais, certainement !

— D'ailleurs, pour nous, ils auront le même signe, l'héroïsme !

— Ils défileront là, place de la Concorde...

— Sous nos fenêtres !

— Dans un cortège magnifique, étendards déployés... Les drapeaux, les leurs, les nôtres, se salueront dans le ciel pavoisé...

— Avec des cris de délivrance, de délire...

— Des musiques de gloire et de bonheur...

— Oh ! comme nous les accueillerons tous, tous nos poilus !...

— Et toutes, toutes, nous jetterons des fleurs !...

CE QU'ILS ÉCRIVENT

Chose extraordinaire : il appartenait à la plus brutale des guerres de ressusciter cette fleur d'âme — particulièrement subtile et mystérieuse — la lettre !

La lettre fut l'exquise grâce de notre dix-huitième siècle, tendre, malicieux, spirituel, sentimental, — avec les aperçus enjoués d'une philosophie aimable tout appliquée à charmer la vie — et que notre époque, essentiellement matérielle, agitée, avait supprimée comme désuète, inutile. Nous l'avions remplacée par le billet hâtif, quelques mots griffonnés sur un carton, en voyage les cartes illustrées ; le téléphone surtout servait d'intermédiaire. Vainement, les écrivains délicats déploraient la perte de cette forme si française où la variété des visions, la personnalité des idées, la spontanéité des réflexions, des émotions,

s'épandaient en pleine liberté, — telle une source vive qu'aucun obstacle n'arrête, et qui continue, en suivant les méandres du ruisselet jaseur, sa route sinueuse, capricieuse, parfois précipitée, parfois ralentie quand un agrément soudain la retient et la capte un instant parmi les jolies herbes de la rive.

* * *

C'est à l'homme des tranchées que nous devons cette renaissance.

Comment nier que le plus grand nombre des poilus ait révélé des facultés surprenantes de poésie, de tendresse, d'idéalisme, retrouvant soudain la sincérité, la naïveté d'âme, puisées aux principes du Beau et du Vrai : la méditation, le sacrifice? Dégagés de l'exigeant prosaïsme de leur carrière, forcément désœuvrés dans l'existence passive de la « caverne », éperdument, ils se jettent sur cette pâture de la pensée : la correspondance, qui, pour eux, remplace travaux et distractions, alimente à la fois les cerveaux et les cœurs.

Graves, émues, sont les longues lettres d'épanchement, — la lettre qui parle, verse au papier confident sans réserve, sans frein,

les mélancolies de la solitude et de l'exil : causerie débordante qu'aucune présence n'intimide.

Une image seulement plane, enveloppe, encourage : on l'interroge, on répond, on voit, on sent. Aucune intimité n'est comparable à celle de semblable missive, absorption de l'être dans le sentiment.

*
* *

Tous les soldats — du plus fruste au plus cultivé — expriment l'enthousiasme devant la simple enveloppe qui vient les rattacher à l'arrière, leur apporter un peu de l'ancienne existence, créer de la rude tranchée, à l'heure du courrier, une atmosphère de douceur, de curiosité, de détente, de recueillement, de reconnaissance. La lettre reçue, c'est le bonheur radieux et pénétrant pour certains ; pour les autres, la distraction, le réconfort d'un amical souvenir, même d'une collective pitié.

Mais l'apparition du facteur peut apporter aussi l'incurable tristesse. Il en est dont le nom ne fut jamais appelé, et rien n'égale, paraît-il, la nostalgie de cet abandon. Écrasés sous le découragement, ils fuient la joie de

l'heure attendue et vont pleurer, dans quel que coin, leur isolement farouche. Voici, extraites d'une lettre des plus touchantes, quelques phrases qui peignent si bien le dénûment d'un cœur esseulé :

« Merci, Madame, pour ces trois précieuses lignes copiées à la machine, mais que vous avez bien voulu dicter. Si vous saviez! Quand le vaguemestre a crié mon nom en agitant une enveloppe blanche, j'ai cru que je devenais fou... fou de bonheur... C'était la première lettre que je recevais depuis la guerre !... Mon Dieu ! Était-ce vraiment possible ? Une âme compatissante avait donc songé à moi ?... Certes, Madame, je vous suis reconnaissant du paquet, mais il ne m'est rien auprès de ces doux mots d'encouragement. A genoux, je vous remercie de votre promesse de venir me parler encore le mois prochain. Je vais vivre celui-ci dans cette lumineuse espérance... »

* * *

Cependant, si ce goût épistolaire nous ramène un des charmes du passé, il est un genre de lettres qui appartient exclusivement

à notre moment et qui en demeurera une des caractéristiques : la lettre entre inconnus, fleur la plus pure et la plus merveilleuse de cette gerbe variée des correspondances présentes.

De nombreuses femmes ont accepté un rôle angélique auprès de ceux qui sont ignorés de leurs familles demeurées aux pays envahis, et sans communication possible. La première, la consolatrice est venue jeter la pensée qui recueille et fortifie. Lui a répondu, transporté de reconnaissance, s'abandonnant, se raccrochant tout entier à cette affection miséricordieuse qui allait combler le vide, remplacer les attaches perdues, — si sincère, si confiant, ne réservant rien de son âme ouverte comme un beau livre de gratitude.

*
* *

Pour quelques rares intellectuels, ce lien à travers l'espace, ce lien mystique de la pensée a révélé certaines attirances sympathiques que l'on oserait presque appeler fluidiques, emprise cérébrale d'une infinie délicatesse, d'une irrésistible puissance. Rêve de poète palpable auquel l'écriture

prête une forme de réalité. La chimère existe, que l'on vêt de toutes ses aspirations, de ce que l'on porte en soi de plus élevé et de plus exquis. Ainsi dégagée du contour qui l'enfermerait, l'idée s'élance vers les sommets inaccessibles. Peu à peu, sous la plume évocatrice, se sont reconnus des natures similaires, des sentiments qui se répondent, des goûts analogues. Il semble véritablement que l'âme de l'un fasse écho à l'âme de l'autre.

La lettre journalière entretient l'échange constant des idées, des impressions, les deux existences confondues en se racontant.

Les contrastes ajoutent au renouvellement d'une curiosité sans cesse éveillée. Contrastes de races, de milieux, d'habitudes. Toutes les matérialités les séparaient dans l'existence d'autrefois, et le hasard, abattant les barrières entre leurs ombres, les unit dans un idéal d'impressions, d'autant plus intime et captivant. Ceux-là auront vécu une période d'extase !

La présence de la Mort ajoute au charme la grandeur de l'héroïque péril. Sous la mitraille Il lit sa lettre et y répond. Elle sait que la tranchée est, à toute heure, la four

naise qui ensevelit. Elle voit l'admirable brave s'isolant avec elle dans l'effroyable vacarme et, peut-être, grâce à elle, arrivant à l'oublier.

* * *

Et le philtre mystique est à ce point délicieux et impérieux qu'un jeune poète, à coup sûr philosophe, adressa cette réponse de permissionnaire à l'invitation d'une correspondante :

« Merci, ma bonne Fée, de l'inestimable faveur que vous voulez bien m'offrir en me permettant de vous voir. Vraiment, dois-je vous traduire ma reconnaissance, à vous, qui me connaissez, qui me comprenez si entièrement ? Oh oui ! vous me connaissez, mieux peut-être que je ne me connais, moi ! Quel coin de mon âme vous reste fermé, même obscur ? J'ai éprouvé tant d'allègement à vous confier le fond de mes pensées, et aussi, à m'initier un peu aux vôtres ! Quelle longue suite de jolies découvertes, d'émotions, d'orgueilleuses joies ! Combien encourageante vous avez été, sans cesse renouvelant la lumière dans ma sombre nuit ! Certes, vous me comprenez, et je le sens à toute

minute; je suis enveloppé d'un souffle qui rafraîchit, calme, ranime aux heures difficiles ; votre sourire m'approuve quelquefois, m'encourage toujours. Votre main me relève dans mes lassitudes. Vous êtes bien la confidente qui recevez de moi le bon et le mauvais ; de grandes aspirations, de douloureuses défaillances. Vous êtes l'amie qui allège le souci en le partageant : ce qui est la consolation efficace.

« Alors, dois-je vraiment vous peindre ma gratitude ?... Essayer de l'exprimer, ne serait-ce pas l'affadir ? Pourtant, avec un renoncement de martyr, j'ose vous dire : non !... Non, je refuse la joie suprême de vous voir, je ne dis pas de vous approcher, car je crois bien que nos existences n'en forment plus qu'une. Non, j'ai trop peur de vous apparaître si différent que m'a conçu votre indulgence. J'ai trop peur d'une désillusion qui anéantirait ma pauvre ombre ornée de votre pitié. Non, laissez-moi à ce nuage qui, près de vous, fut mon avantage unique, et pardon, pardon, ma Fée, pour ce refus qui, plus que tout, vous témoigne de mon éternelle adoration. »

CE QU'ELLES RÉPONDENT

Cependant, quoique le fait paraisse invraisemblable, il n'est plus à discuter : ce sont les femmes qui auront le moins écrit dans cette guerre. A ces longues, fréquentes, ardentes missives du front, certes, elles ont répondu, mais avec une sorte de modération, semble-t-il. Ce n'est pas qu'on puisse accuser leur pitié qui, jamais, ne fut plus réelle ni plus dévouée, pitié que tant de misères ont développée, exaltée, jusqu'à la transformation complète de leurs personnes fragiles en servantes vigoureuses de la patrie et du soldat. Toutefois, par la compréhension même de son utilité, cette pitié s'est faite active, industrieuse, toujours employée, si bien qu'elle ne laisse pas loisir à la méditation, au recueillement qu'exige la lettre sentimentale.

Quelle bizarrerie de notre temps si bouleversé que ce ton viril de la femme rejetant les sensibleries et les timidités classiques!

Que nous sommes loin de la rêveuse aux poétiques tendresses! Celle-ci, d'ailleurs, existait, avant la guerre, comme une rare exception : modeste petite fleur difficile à découvrir et qui, déjà, n'avait plus droit entier à sa floraison. Désormais, arrachée, supprimée, elle apparaît de mémoire presque ridicule.

* * *

Pour les défendre contre cet abandon de leur grâce, reconnaissons que les femmes ont dû tout à coup continuer le gouvernement du ménage, du commerce, des affaires, assumant ainsi la tâche forcément délaissée par les combattants. Elles l'ont acceptée d'un magnifique élan et d'une tenace persévérance. Bientôt, elles eurent fait leurs preuves : dévouement ingénieux, aide efficace, sacrifice constant, silencieux, inlassable. Certes oui, elles ont remplacé l'absent, même dans les durs travaux dont leur faiblesse paraissait les exclure. Aussi, une certaine autorité s'est révélée chez les plus

craintives, dans tous les milieux, dans toutes les classes.

Moins de poésie alors ? Pourquoi ? La poésie s'est transmuée en une tendresse tangible qui tait ses appréhensions, ses regrets, ses impatiences, pour ne livrer que ses encouragements et ses espoirs. Certaines comparaisons déjà se sont établies entre celles de l'avant-guerre et celles d'aujourd'hui, qui demeureront sûrement celles de l'après-guerre. Les êtres s'adaptent à leur époque.

Quoi qu'il en soit, le ton de leurs lettres dérouterait un peu si l'on n'appréciait cette réconfortante bravoure : l'énergie qui croit devoir se substituer à la douceur, dominer toute faiblesse, en s'imposant une allure de gaîté, peut-être même l'affectation du sourire.

* * *

Nous voici dans une ambulance, à l'heure calme qui suit le déjeuner de midi. Les infirmières, leur service principal achevé, se reposent en rédigeant leur correspondance. Lisons par-dessus leur épaule, copions quelques phrases.

Celle-ci, infirmière-major, écrit à son fils :

« Mais non ; tu n'y es pas du tout. Quelles recommandations saugrenues ! Sans doute, je te devine auprès de Verdun ; je fais mieux : je te crois au plus fort de l'action. Et malgré cela, mon grand, « on ne s'en fait pas ». Tu vois combien tu retardes avec tes termes d'antan : conserver le courage, ne pas te plaindre, toi ! Ne pas se créer à l'avance les visions terribles, avoir confiance... Et surtout ne pas pleurer !... Mais, « qu'est-ce que tu vas prendre » si jamais tu renouvelles ces jérémiades antédiluviennes ! Monsieur mon fils, vous voyez que je sais votre argot dont, à l'occasion, nous nous servons toutes. Oh oui ! je comprends qu'il te serait malaisé de nous reconnaître. Nous sommes très fières en nous persuadant que nous n'avons pas perdu au change. Nos petits ! Volontiers, on les aurait encore dorlotés sur ses genoux, et voilà que, soudain, ils nous apparaissent en héros, grandis, imposants, nous communiquant un peu de leur âme cornélienne. Nous vivons leur gloire, ne voulant palpiter que d'orgueil et d'admiration. Nous rayonnons en lisant les nombreux bulletins des

prouesses qui nous font oublier les dangers. D'ailleurs, nous n'y croyons pas pour les nôtres. Les mères puériles ont vécu. Au tour des mères stoïques et confiantes.

Cela n'empêche pas, en te serrant ardemment contre mon cœur, de te recommander à la Providence... »

*
* *

Une jeune maman renseigne ainsi le papa dans la tranchée :

« La maisonnée va, à commencer par l'Étude. Je vais te faire tomber à la renverse en t'apprenant que, chaque matin, je fais une petite ronde dans les bureaux. On y compte. On est exact. Je me figure ainsi te remplacer... et te faire plaisir... Je m'informe de certaines choses et je donne mon avis... L'autre jour, j'ai grondé parce qu'on était en retard pour une réunion de conseil de famille. Embrasse-moi pour la peine !...

A propos, sais-tu que notre bonne volonté — je joins à la mienne celle de mes amies qui ont l'avantage, très substantiel, d'appartenir au monde de la basoche et de la haute industrie — donc, notre bonne volonté,

« suppléante aux mobilisés », nous a valu une éducation assez particulière, qui nous ouvre réellement de nouveaux horizons. Avant la guerre, nous professions pour le mari homme d'affaires une manière de déférence et d'indulgence, impressionnées par ces travaux écrasants dont il se plaignait sans cesse, et qui lui méritaient tant d'immunités : d'abord, l'inexactitude aux repas, exaspérante pour les maîtresses de maison ordonnées ; puis, les « petits bleus » qui tombaient tout à coup, annonçant le retour tardif dans la soirée... « Ne m'attends pas pour dîner ! » En les examinant, les choses se sont mises au point. Que de prétextes parmi les obligations invoquées ! Bref, nous étions vos dupes.

D'ailleurs, combien de maris s'illusionnent sur le poids des charges dont ils se réclament ! Que de notaires, pour ne parler que de tes collègues, peuvent, avec confiance, s'appuyer sur leur premier clerc ! Par exemple, le tien, si bien dressé par ton père, t'est supérieur par l'expérience et l'assiduité. (Ceci entre nous, va ! Les clients n'entendent pas !) Et puis, dans plus d'une industrie continuée par un jeune patron,

n'est-ce pas quelque vieux contremaître qui mène la machine ?

Alors, les femmes ont vu souvent continuer tranquillement la marche de vos affaires. Moi, je ne suis pas une habile, mais j'ai dû constater, chez certaines, un sens et un goût de vos métiers — si terriblement difficiles ! — qui les a surprises elles-mêmes. Quant aux commerçantes, tu seras bien forcé de reconnaître que l'abstention du mari a quelquefois favorisé le rendement. Leurs transactions, vois-tu, peuvent se passer des « agapes copieuses ». La bamboche, tout de même, entame les bénéfices.

Tu comprends que je n'établis nulle généralité, ni personnalité. Je note simplement quelques-unes de mes observations qui ne seront pas sans profit pour moi.

Il en est d'autres encore que je te signale, non sans un certain plaisir. Figure-toi que, jamais, je n'aurais pu m'imaginer qu'une Étude fût d'un rapport aussi considérable. Cette découverte du Pactole basochien, je la partage avec quelques-unes de mes amies ; parfaitement ! En fourrant le nez dans vos Grands Livres, on y lit des additions qui nous émerveillent et nous stu-

péfient. Peut-être pas absolument à votre avantage, je le confesse. Nous constatons forcément que votre générosité fut maigre à l'égard de vos compagnes, cependant assez pourvues par leur contrat. De l'une à l'autre, nous nous sommes raconté d'assez peu agréables débats au sujet de nos notes de toilette, entre autres. Nous avons pu estimer vos largesses vraiment restreintes. Ainsi éclairées, nous avons pris la résolution de marquer un peu mieux notre rôle d'associée dans vos existences unies aux nôtres. Ayant fait nos preuves d'excellentes gérantes, nous n'accepterons plus les emplois d'éternelles petites filles. Nous sortons de tutelle. Nous voudrons savoir et partager.

Voilà une profession de foi nette et juste que ton bon sens appréciera.

Nos santés sont bonnes. Moi, solide comme toujours, impossible à fatiguer. Les deux garçons se dépêchent de grandir pour aller massacrer les Boches.

Le trio t'appelle de ses vœux et de ses tendresses. »

*
* *

Lettre d'une sœur à son frère.

« Non, mais tu es épatant! Ce que je deviens ? Ce que je fais ? Je deviens presque un étudiant en médecine, et je donne des leçons de pansement aux néophytes qui ne demandent qu'à apprendre. Ma musique? Mon chant? Tu parles!... Il n'y a plus que la chirurgie et, — je ne te le souhaite pas, mon vieux! — mais si jamais tu recevais un « gnon », tu trouverais qui te tirer d'affaire dans ton ancienne... chevronnée... ne t'en déplaise !...

Maintenant, que j'aide un peu à ton instruction, car tu me parais joliment arriéré. Qu'est-ce que tu roucoules avec tes aspirations de « l'oie blanche » ? Mon pauvre garçon ! Que tu étais jeune avant la guerre! Mais il y avait belle lurette que « l'oie blanche » était enterrée. Il est vrai que certains flirts semblaient copier la candeur dont tu rêves. Sois tranquille ! C'était le pire traquenard. Aujourd'hui, il n'y a même plus de « flirt ». Nous avons supprimé cette hypocrite niaiserie. Déjà, avant la guerre, nous

avions conscience de vos défauts et de vos ridicules. Seulement, on nous élevait pour le mariage. Il fallait se marier... Aujourd'hui, vieux, on aura le droit de garder sa liberté et... son argent, ou de travailler fièrement : gagner sa vie ! à quelque milieu qu'on appartienne. Désormais, gloire au courage ! Et alors, vive le célibat !

A la rigueur, je puis déduire mes excuses. Ainsi, même toi ! Tu es le plus gentil des frérots, tu ferais pour moi le pire des maris. Pourquoi ? Parce que tu es encore plus inexact que moi; et que, si je ne peux me soumettre à ne pas faire attendre, je ne peux supporter d'attendre. Parce que tu es d'autant plus têtu que tu soutiens une bêtise. Parce que tu es d'un mollasson exaspérant dès que tu subis le moindre échec à un caprice. Et puis, je ne vois pas pourquoi tu t'imagines que, par le seul hasard d'être né « garçon », tu as conquis d'emblée toutes les permissions et tous les agréments. Tu te payes même une réelle fatuité. C'est idiot !

Et sais-tu à qui tu dois cette indiscutable infériorité ? A notre mère, innocent ! Ce sont les mères qui ont à se corriger. Tu te

souviens, dis, de notre entrée dans le monde ? Nous voilà dans le grand salon, avant l'heure officielle des visites, présentés à une madame tout en zibeline : deux poupées en robe, blanches des pieds à la tête, cheveux enrubannés.

— Oh ! Voici le beau garçon ! dit la dame.

Elle ajouta :

— Et la petite fille...

Elle ne s'était pas trompée. Notre mère rayonnait.

Et voilà ! De ce jour, en tout, tu passas le premier.

Que d'indulgence en ta faveur quand nous paraissions au milieu du déjeuner !

— Toujours en retard, ma fille ! Tu es détestable ! Ton frère, lui, arrive du lycée...

Jamais de la vie ! Il y avait beau temps que tu musais par le jardin, car tu musais toujours ! Encore plus que moi !

Une de mes plus fameuses rancœurs :

Quand, après dîner, mère allait commencer sa musique, que j'aimais tant, déjà !

— Allons ! fillette ! Va te coucher. Ton frère, lui, a son latin à apprendre.

Ah ! ouiche ! Tu tenais ton livre à l'envers !

Ce latin ! le grec surtout ! J'étais épatée ! J'ignore s'il t'en reste énormément.

As-tu assez joui de ton indépendance de garçon ! Va-et-vient à ton gré, et les voyages, et les sports !...

Eh bien, mon copain, je vais prendre ma revanche. En guerre, nous avons affirmé, nous, les jeunes filles, le goût et l'habitude de l'affranchissement.

J'ai développé la républicaine qui frondait, même un petit bout d'oreille socialiste. Tu connais le grand mot de la formule :

Égalité !

N'est-ce pas trop fort ? En plus de notre dot, vous exigeriez notre vertu... complète ?

Quel toupet ! Votre genre d'expérience n'est pas la sauvegarde contre vous-mêmes. Il saute aux yeux que vous êtes créés pour être roulés. Ni la beauté, ni l'intelligence, ni le cœur ne vous garde. Vous appartenez toujours à la roublardise ; la plus grossière est la plus puissante.

En conséquence j'ai fait mon choix.

Quand sonnera le rude clairon de la Victoire, mes enfants de soldats raccommodés, retapés, je pends ma blouse d'infirmière — mon cher étendard — dans mon cabinet de toi-

lette, et je rouvre mon piano... J'épouse l'Art !

T'ai-je avoué que j'avais essayé la composition ? Ah ! frérot ! C'est comme « d'avoir mordu au laurier » ! On n'appartient plus à la terre.

Là-dessus, bonne chance, et fricassée de museaux. »

***

La fiancée, elle aussi, a transformé sa manière, ayant médité, comparé, résolu. Assurément, l'épouse nouvelle sortira de la jeune fille de guerre.

« Ah ! non, mon ami, la lettre journalière, jamais ! D'abord, elle réclame un temps que je n'ai pas, et puis, elle risquerait de tomber dans la pleurnicherie que je déteste. Vous savez, le 1830 n'est pas mon genre. Le panache au chapeau ! Le panache au cœur ! Enfin, type mousquetaire : voilà mon goût !... Fiancés ! certainement, nous le sommes, mais pour nous unir dans le grand but : la Victoire... Et vous allez me dépouiller toutes ces billevesées de faux Lamartine chevelu que vous me chantez depuis quelque temps sur l'air de *Femme sensible* si démodé ! Ah bien !

je ne vous reconnais plus ! Vous qui, autrefois, visiez tellement à être « dans le train », vous n'êtes plus dans le mien, homme troglodyte qui semblez filer aux pieds d'Omphale. Cette façon d'hercule geignard m'a toujours horripilée. Je ne veux connaître de vous que le héros impassible, le grand poilu qui défie la mitraille et rit aux marmites. Vos litanies des regrets et des mélancolies me font bondir. Séparés !... Naturellement. Chacun sa tâche. Ah ! je vous assure que je ne me croise pas les bras, moi, et que je ne me plains pas ! Vite, je vous ordonne de changer de ton. Oui, oui, je vous ordonne...

C'est que ma jupe tellement raccourcie me donne l'illusion d'une culotte, et je m'accoutume fort bien à cette manière de commandement que je suis capable de conserver après la noce, entendez-vous ?

Après la noce ? Vous a-t-il jamais convenu d'envisager cet « après » ? Moi, j'y songe beaucoup, et je ne vous cache pas certaine inquiétude. Après ?...

Au moment de clore ma lettre, me voilà disposée à une causerie épistolaire, ce qui ne laisse pas que de me surprendre moi-même. Eh bien ! Je vais profiter de cette tentation

neuve pour vous expliquer celle que je suis devenue, tellement différente de celle que vous avez connue !

Vous figurez-vous, ami, l'empreinte de ces trois années de guerre sur ma cervelle ? Elles y ont coulé un fameux plomb. D'abord, j'avais vingt-quatre ans quand la guerre éclata : je vais donc en avoir vingt-sept. Les années de campagne, vous le savez, comptent double. Il faut vous avouer à vous-même que me voici une vieille fille. De plus, l'abolissement de toutes les conventions qui nous enserraient, surtout, les préoccupations et occupations de nos mondanités qui nous maintenaient dans une agitation stupide, v'lan ! Tout est balayé ! C'est la renaissance de nos personnes, de nos pensées. Vous me connaissez assez pour savoir que je ne poserai jamais à la femme supérieure, mais je prétends être une femme... une vraie femme qui discerne, choisit, décide. Avant la guerre, j'ai été une « fiancée de raison », nos deux familles concertées d'abord, en dehors de nous. Vous me direz : appartenant au monde, vous ne pouviez vous marier à votre guise. Eh bien ! Voilà justement le premier droit que nous réclamons : nous marier à notre

guise. Je veux être « une fiancée de volonté ».

Et, puisque j'ai commencé à me confesser, voulez-vous contempler le foyer que j'établirai ? Sain, très digne, réalisant quelque noble but ; le foyer conçu parmi les aspirations graves et généreuses, qui continuera mon existence utile et régénérée.

Alors ? Alors, il faudra prendre la peine d'être le compagnon de cette femme nouvelle... L'entreprise n'ira pas sans quelques difficultés si, tout au fond de vous, survivait le cercleux, ce « fils à papa » que je ne comprendrais plus.

Tant pis ! Vous voilà averti ! Moi, je ne veux pas vous tromper et, d'ailleurs, je vous laisse le droit de reculer devant la chaîne du mariage, plutôt de fer, en réalité. Allons ! C'est assez pour aujourd'hui, et vous voici matière à méditer sur votre sort futur. Et jugez l'avantage de ma méthode : on resterait bons camarades si on rompait ; c'est la bête de sentimentalité qui fait les brouilles...

Paf !... Quel papier buvard !... N'allez pas croire au moins que c'est une larme !... »

LES PERMISSIONNAIRES

C'est une des grâces de la guerre, cette réception des permissionnaires par les correspondantes qui leur offrent ainsi, au moins pour quelques heures, l'illusion d'un foyer recouvré.

La famille ! Constante hantise de ces cœurs de soldats qui saignent de leur isolement, de l'absence de nouvelles, de l'inconnu du retour. Inquiets, alarmés, impuissants parfois contre la nostalgie du passé et les appréhensions de l'avenir, ces abandonnés gardent, dans leurs yeux, la terrible vision du sol possédé et du rude gouvernement de l'oppresseur. Eh bien ! si tout cela ne s'efface pas, tout cela s'atténue devant l'affectueux accueil, le sourire encourageant, les attentions habiles : délicat empressement féminin, ingénieux à masquer la différence des mentalités

et des habitudes, à rassurer les effarouchements, à rapprocher les plus humbles de la plus brillante. Que de mondaines se déclarent surprises de trouver naturel leur ton d'intimité avec ces inconnus si rustres parfois, si ignorants de leurs usages, mais qui leur imposent la suprême admiration : le respect pour les défenseurs du pays, les serviteurs de la cause sacrée. Elles ont compris l'impérieux devoir de les aider, de les consoler. Et elles s'y emploient de toute leur âme, de toutes leurs facultés. Pour elles, ce n'est même pas là un mérite, mais une obligation stricte qu'elles remplissent avec un entrain joyeux.

* * *

L'arrivée des permissionnaires est généralement soudaine. La lettre d'avertissement les suit, c'est la règle. Il n'importe. Leur visite sera toujours la bienvenue. Donc, que les timides dominent l'embarras qui les paralyse parfois au point de se dérober devant la la porte d'entrée.

On cite comme un fait des plus plaisants et des plus touchants la demi-défaillance d'une manière de grenadier sur le seuil d'un

élégant salon où devisaient une maîtresse de maison et ses deux filles. Heureusement, un second poilu — un fameux gaillard, lui aussi ! — suivait qui, d'un bon coup de poing dans le dos, remit le premier en équilibre. Ces dames se précipitèrent au-devant des soldats. A elles trois, elles arrivèrent à les persuader d'entrer, de s'asseoir, ce qu'ils firent, restant immobilisés, comme pétrifiés, sur la frêle chaise de damas vieux bleu. Gentiment interrogés, ils finirent par répondre. Le premier, Omer, — seul ayant droit par son titre de correspondant — était venu remercier sa bienfaitrice et lui montrer sa Croix de guerre ; mais, pour se donner courage, il avait amené un copain, Noël, choisi parce qu'il avait également la Croix de guerre.

— C'est au mieux, déclara la bienfaitrice, je suis fière et ravie de recevoir des braves tels que vous. Justement, il n'est pas loin de midi. Vous allez partager notre déjeuner.

L'une des jeunes filles sortit pour donner des ordres. La cuisinière devait renforcer le repas.

En conséquence, il fut retardé d'une heure, pendant laquelle on allait achever de nouer

connaissance. Pas très aisé, l'entretien. A condition d'en faire gaîment les frais — demandes et réponses — ces dames imposèrent aux visiteurs l'illusion d'être à leur aise. Peu à peu, ils se redressaient, s'affermissaient. Ils contèrent leur petite histoire. Omer, vingt-trois ans, mineur de son état. Lui, était « hercheur », employé à charrier le charbon. Noël, vingt-quatre ans, mineur aussi, mais « bout' feu » chargé de mettre le feu aux mines. De plus, « coq'leux » réputé. Ah ! son coq de combat : un rude enragé parmi les plus batailleurs et souvent le victorieux ! Tous deux natifs des environs de Valenciennes.

— Le pays des ducasses, risqua la sœur cadette.

Ce mot de « ducasse » (kermesse), magique pour les gens du Nord, éveilla une lueur de plaisir dans le regard des militaires. La sœur aînée ajouta :

— Et nous savons votre patois. Nous avons un oncle à Fourmies. Et v'là, m'tiots garchons !

La cadette poursuivit :

— A ch't'heur, l'z infants, on va vir l'fricot !

Les rires fusèrent. Cette fois, la glace était

bien rompue. On était en pays retrouvé : une réunion d'amis.

En passant dans la salle à manger, les soldats avouèrent leur bon appétit de Flamands. Mais, tout de même, l'aspect du couvert les impressionna quelque peu. Naturellement, ils s'assirent à un demi-mètre de la table, dont le surtout fleuri étonnait leur simplicité. Par surcroît, la multiplicité des petits ustensiles les mit en déroute. Sur un signe de la maîtresse de maison, la soubrette chargée du service les enleva prestement, les réduisant à la fourchette et au couteau ordinaires.

Mais voilà ! Ces braves, dans toute leur existence, n'avaient jamais eu l'occasion de puiser dans un plat présenté, et ils crurent remplir un devoir de politesse en touchant à peine au ravier de crevettes roses, si joliment entourées d'un vert persil humide. Omer prit une crevette avec les doigts, tandis que Noël, voulant utiliser la palette à hors-d'œuvres, éparpilla le contenu du ravier sur le beau tapis d'Orient. Les militaires rougirent jusqu'aux oreilles ; seule, la soubrette éclata de rire. Ces dames, au contraire, n'avaient pas bronché, et la maî-

tresse de maison s'excusa auprès des soldats :

— Pardonnez-moi, j'ai été distraite, et n'ai plus songé que j'ai l'habitude de servir le déjeuner.

Elle commanda que chaque plat fût posé devant elle. Et ainsi, elle remplit les assiettes. Quel balthazar !

Au dessert, on apporta le champagne pour fêter les deux Croix de guerre. Ah ! certes oui, de tout leur cœur, ils burent à la santé des bienfaitrices qui s'unirent dans un même toast :

— Vive la Flandre !

* * *

Ces hommes garderont, durant toute leur vie, le souvenir d'une heure d'incomparable ravissement où la « dame », qui leur était inconnue, déploya pour eux, en même temps qu'une bonté simple et cordiale, les agréments d'une culture raffinée.

Car, le café servi dans le salon, les cigares allumés sur l'insistance des hôtesses, une manière de concert s'organisa, le plus délicat des hommages à la vaillance des combat-

tants. L'une des jeunes filles découvrit sa harpe, l'autre sortit un violon de sa boîte, la mère s'assit au piano. Pour ces pauvres mineurs, rustres et ignorants, elles exécutèrent un trio exquis : une musique simple, mélodique, qu'ils pouvaient comprendre, une musique d'autrefois, alors que la musique chantait et émouvait. Extasiés, ils écoutaient de toute leur âme, ayant conscience de l'extrême faveur. L'initiation n'est pas nécessaire pour goûter la beauté vraie des choses : souvent l'admiration est d'autant plus vive qu'elle est plus spontanée et plus naturelle. Les artistes connurent les applaudissements sentis, ceux que le monde n'offre jamais. Dans leur profonde sincérité, ils les traduisirent en patois.

— Ah ! Qué belles canchons !

— Ch'est fin bin !

La harpe ! Jamais ils n'avaient vu l'instrument dressé en magnifique triangle. Presque religieusement, ils osèrent le contempler de tout près. La colonne d'érable, aux cannelures dorées surmontées des joueuses de flûte tanagréennes sous les menues guirlandes de fruits et de roses ; la console, si drôlement cambrée avec ses zigzags de

« fourchettes », de vis, de boutons, et ses cordes horizontales de plusieurs couleurs; les pédales surtout leur semblaient une diabolique difficulté : jouer avec ses pieds sans les regarder !

— Ch'est toudis bin biau !

— Arcomanche, mam'selle Ange de c'paradis ?

La harpiste obéit gentiment. Elle fit rasseoir son auditoire, et accompagna la berceuse patoise, populaire, qui a endormi tous les enfants du Nord :

Dors, min p'tit quinquin,
Min p'tit pouchin,
Min gros rojin !
Té m'f'ras du chagrin
Si tu n'dors pas s'qu'à démain.

Un sanglot l'interrompit. Les yeux clos, desquels coulaient leurs larmes, les mineurs revoyaient leurs « corons », les journées de dur labeur, mais dans le métier qu'ils affectionnaient, les bonnes heures des dimanches, les jeux de boules, la forte bière écumeuse: tout le défilé de leur jeunesse riante, au milieu de la famille et des coutumes spéciales aux pays miniers.

Omer murmura :

— Pardon ! Excuse ! On est si heureux !

— Oui, oui, ajouta Noël, on se croyait vraiment là-bas !

* * *

Eh bien ! N'ont-elles pas le droit de se dire, ces Parisiennes de guerre, que, sans y viser, par la seule intuition de leur délicate bonté, elles ont réalisé le grand problème efficace : celui qui rapproche au lieu de diviser ? La grâce féminine aura fait pardonner la richesse : bien mieux, elle l'aura fait aimer.

UN OUVROIR

Le local : un somptueux hôtel de la plaine Monceau, face à un horizon de verdure : les fortifications.

Le propriétaire, riche étranger, a quitté la ville assombrie et austère, confiant l'immeuble aux mains d'une amie pour qu'elle l'employât à son gré, certain qu'elle en ferait l'usage le meilleur.

La charité seule ne suffit pas à produire l'action morale. Il y faut joindre l'intelligence et la délicatesse : en un mot, déguiser l'aumône qui humilie, révolte, mais dont on prend sitôt l'accoutumance, et qui, abaissant l'être obligé, l'enlize dans l'indolence pernicieuse.

C'est une âme très noble et très avisée qui fit appel à une classe spéciale : celle des femmes artistes. Elles accoururent, offrant leur bonne volonté. A l'indemnité de chô-

mage, le paiement d'une journée de travail allait s'ajouter par miracle. De plus, elles seraient habillées, et avec les « chiffons » si appréciés. La bienfaitrice songeait à tout. Ses opulentes amies lui enverraient leur défroque ; une maison de couture, que n'alimentait plus la clientèle américaine, s'engagea, pour occuper d'anciennes ouvrières, à retaper, sans bénéfice, les jolies nippes défraîchies. Ainsi, un second ouvroir se formait du premier.

L'aspect de la belle demeure est resté celui de l'avant-guerre. La loge confortable est toujours bien gardée ; tout décèle l'entretien soigné.

La plupart des hôtels de ce quartier, adopté par les peintres riches, possèdent un atelier. Celui-ci a le sien, qui sert comme salle de fêtes, aujourd'hui ouvroir de guerre. Installé au second étage, un escalier monumental y accède. Les hautes glaces du vestibule sourient dès l'entrée à ces femmes qui raffolent du décor et se complaisent dans ce luxe tant envié.

* * *

Les voici — une cinquantaine — installées dans la magnifique galerie, devant la baie

lumineuse à travers laquelle des masses de verdure évoquent la campagne et sa douce liberté. Elles n'ont pas l'air de salariées ; des dames presque élégantes qui se réunissent pour leurs petits ouvrages d'agrément et la jacasserie qui les accompagne. Beaucoup gardent leur chapeau à façon de serre-tête ou de papillon, les autres exagèrent les coiffures ébouriffées teintées de henné ; yeux agrandis par le « kohl » et la fameuse barre sanglante de la bouche. Oh ! rien ne manque au maquillage qui rappelle les coulisses, et qui est, pour l'instant, chose assez étrange, une mode de guerre généralisée.

D'ailleurs, tenue parfaite. Aucun tapage. Les surveillantes, qui sont les dessinatrices des broderies et tapisseries, peuvent se livrer en paix à leur besogne d'art.

Toutes des cigales, impossible d'en douter.

Elles prétendent travailler, mais que d'aiguilles inactives ! Les regards accompagnent les passants qui circulent sur l'avenue. On les signale, on s'en amuse.

— Tiens ! la dame d'hier !

— Elle doit habiter à côté.

— Une richarde, alors !

— Regardez, sa robe est encore plus courte.

— Et ses bottines plus hautes.

— Et ses talons !

— Douze centimètres !

— Au moins !

— Elle ne peut pas marcher.

— Elle clopine !

— Un vrai supplice, vous savez, ces talons là !

— L'autre jour, je suis entrée chez un chouette cordonnier... pour essayer, pas pour acheter... des bottes comme ça...

— Je te crois ! Ça représente de la galette!

— Eh bien ! ma vieille, on ne peut pas se tenir debout là-dedans.

— C'est égal! On aimerait tout de même en avoir...

— Dame ! C'est la mode !

Tout cela s'entre-croise, se mêle, entraînant les imaginations envieuses. Des ciseaux tombent. La petite bousculade pour les ramasser est un amusement. Une autre passante capte les curiosités.

— En voilà un manteau !

— Un... deux... trois... Vingt-quatre godets tout juste... Et ils sont larges... Avec chaque on habillerait un enfant...

— Un vrai zouave avec son bonnet de police...

— C'est encore plus laid que le shako russe.

— Tout de même, quelle dégaine !

— Et ça s'appelle une femme chic !

Même conclusion :

— C'est la mode !

Discussion au sujet du maquillage nouveau. Toujours en suivant les passantes, quelques-unes préfèrent les teints blancs d'autrefois, à cette teinte orangée qui affecte le hâle et la brutale fraîcheur d'un ardent plein air.

— Vous savez, la poudre ocrée, ça fait fureur !

— Enfin, c'est la mode !

Les sympathies dépendent surtout de la carrière. Théâtre et Café-chantant ne fraternisent pas. Les deux cercles se tiennent à distance. Celui des chanteuses est mélancolique. Elles brodent avec un visible effort. Elles affectent de vibrer en parlant posément. Les comédiennes, par contre, s'animent à leur bande de filet, sans pourtant l'avancer ; elles murmurent des bouts de rôles, dont elles esquissent les gestes. Les danseuses, au milieu

de la vaste salle, entourent, deux par deux, les métiers à tapisserie. Elles paraissent un peu jouer avec le canevas, maladroites et satisfaites. D'ailleurs, elles utilisent les déchets de laine.

*
* *

Une visiteuse ! C'est une manière de fée, capable, peut-être, de réaliser le vœu si caressé de chacune : l'engagement. Tous les regards s'attachent sur elle, avides et implorants. La directrice la promène parmi les groupes, profitant de l'occasion pour accomplir sa ronde encourageante. Constamment, les visages se renouvellent. Toutefois, voici une habituée d'une quinzaine déjà. Elle festonne gauchement un carré de toile que la directrice examine.

— A la bonne heure ! Il y a progrès. Allons ! bientôt, ce sera très bien.

L'ouvrière est une petite rousse, assez gentille, fin sourire de travers.

— Oh ! madame, ça n'est pourtant pas mon affaire la broderie. J'aimerais tellement mieux chanter aux Folies.

— Tiens ! moi aussi !

— Moi aussi !

— Moi aussi !

Les voilà parties dans le regret constant qui les déchire.

— C'est qu'on était rudement à l'aise sur le plateau !

— Et puis, on était applaudie !

— Avec moi, on riait rien qu'en me voyant.

— A l' « Enfer » surtout, on était bon public !

— Et au « Ciel » aussi !

— Sur toute la Butte, quoi !

Les bons souvenirs pour ces Montmartroises !

— Seulement, on n'a pas de toilette.

— Et alors, pas d'engagement.

— Et puis, on ne paie plus rien !

— La purée, enfin !

Quelle nostalgie dans tous ces yeux soudain voilés de larmes !

La directrice sait ramener l'espoir :

— Soyez tranquilles, tout reviendra, et plus beau qu'avant. En attendant, vous pouvez être fières, collaboratrices de la victoire...

D'une seule voix, elles se sont écriées :

— Nous ?...

— Certainement, par votre patience, votre courage, vous aidez les camarades là-bas, qui sont au front...

Et, pour un moment, les voilà réjouies, triomphantes.

Les théâtreuses ont l'illusion absolue de la recommandation efficace. Une brunette, qui a dû jouer le drame dans le Midi — dont elle a gardé l'accent — s'est levée, puis une autre, et une autre... Elles implorent la visiteuse :

— Peut-être bien que Madame connaîtrait un directeur ?

— Ou une directrice, ça ne ferait rien !

— Pour le genre, on s'arrangerait. On se mettrait à tout.

— Il n'y a que ça ! Être pistonnée !

— Et tout de suite, on a un rôle !

— Oh ! Pour commencer, on ne le demanderait pas très long !

Les danseuses, insouciantes devant leurs métiers, sont les plus résignées.

— Bah ! Nous autres, on ne s'en fait pas.

— On attend l'Amérique, après la guerre.

— Ce qu'il en viendra des milliardaires américains !

— Qui sont tellement généreux...

— Après qu'ils ont tant donné aux ambulances, ils dépenseront pour le plaisir...

— Veine! on nous paiera ce que nous voudrons!

La directrice a souri :

— Pourquoi pas ?

Une brave fille ajoute vivement :

— Seulement, pour nos soldats, on dansera à l'œil.

ARTISTES DE GUERRE

Le musée Galiera présente au public une des plus touchantes Expositions qui fût jamais : les travaux des mutilés de guerre. Et particulièrement intéressante aussi, car elle semble l'aurore d'un art neuf — qui n'a rien de l' « Art nouveau », d'un illogisme si agaçant.

La Belgique d'abord, la grande glorieuse Belgique, occupe, au milieu même de la galerie principale, un compartiment décoré avec le goût sûr du pays. C'est bien un intérieur flamand l'assemblage de tous ces meubles et objets : fenêtres à vitraux qui copient les personnages de missel ; pour plafond un vélum jaune, d'un ton chaud d'or bruni, se reflète par les noyers brillants ; sièges de jonc travaillés comme les dentelles de Bruges, d'une forme spéciale. La pyro-

gravure embellit corbeilles, étagères, cadres. Des broderies de soie, aux exquises nuances, composent des tapis de table. Les curieuses céramiques rappellent le voisinage néerlandais. Le raphia nous révèle la plus jolie matière de vannerie, qui se prête aux rehauts d'une peinture variée. La dinanderie trouve sa place sur les crédences. Enfin, les sabots, les vrais sabots flamands, évoquent le paysage frais des « pâtures ».

Tout cela émane d'une palette unique : celle de ces maîtres coloristes, dédaigneux des oppositions violentes, chercheurs des tons rares, réalisant l'effet par la sobriété et l'harmonie.

* * *

Il est évident qu'une idée de concurrence a inspiré les nombreuses vitrines à joujoux. L'Allemagne excellait en ce genre de produits à tapage : gros objets, peinturlures criardes, inventions baroques, tirant l'œil des petits réjouis à bon marché. L'imagination française prouve qu'il lui suffisait de s'exercer. Variés et spirituels, les polichinelles bedonnants semblent inviter aux farces intarissables ; les bergeries ont des grâces

attirantes ; les minauderies des poupées sont allures de fine coquetterie. Le goût parisien s'est révélé et demeurera.

« La Ville d'Alger » nous éblouit par une reproduction minuscule de l'Orient irradié : toits oranges se découpant sur les montagnes violettes ; cavaliers bruns campés sur les montures rutilantes, franchissant les hautes portes d'un blanc si cru sous le ciel uniformément bleu.

* * *

Quelle surprise devant « L'Œuvre de l'art et la Femme ! » La surprise admirative d'un art qui conquiert d'emblée. Effectivement, une grande artiste a joint le talent du peintre au sens des choses décoratives. Elle a imaginé un genre de tapis et de tapisseries, travail de beauté et de solidité. Et cette merveilleuse trouvaille, elle l'a mise au service de la guerre, elle en a doté les mutilés de la guerre. Ce n'est pas tout : voici des étains superbes dessinés par un maître ; c'est le rajeunissement du plus gracieux gothique.

Une femme qui sait vouloir est une irrésistible force. Celle-ci, ayant avisé un local délaissé, depuis nombre d'années, en

plein centre d'élégance, isolé par un jardinet de la riche avenue — obtint, après quelles démarches ! — qu'on le lui abandonnât. Nettoyage, quelques coups de peinture : un logis fort agréable sortit du chaos, avec un atelier chaud, lumineux, capable de contenir à l'aise les nombreux métiers.

C'est là qu'elle a groupé les mutilés, surtout les amputés d'un bras. Simples ouvriers : bouchers, boulangers, cultivateurs, ils acquièrent assez vite les notions du dessin, le goût des nuances. Elle les encourage ainsi :

— Vous êtes mes collaborateurs ; ensemble nous devons chercher, et trouver. Apportez-moi des idées.

Et, paraît-il, ces simples ont de réelles inspirations.

Pour adoucir leur regret, elle ménage leur fierté. Comme une visiteuse naïve s'arrêtait devant un métier que se partageaient quatre actifs brodeurs, elle crut les charmer en leur demandant :

— N'est-ce pas, cela vous amuse beaucoup de faire cette tapisserie ?

Quatre regards presque douloureusement farouches se levèrent. Mais la directrice déjà répondait :

— Amusés ?... C'est intéressés qu'il faut dire. Puissamment intéressés ! Ils ont conscience du labeur magnifique qu'ils accomplissent et de notre reconnaissance d'artistes. Comme leurs confrères des Gobelins, ils travaillent au grand renom de l'art français.

Elle ajouta, ce qui est leur gloire :

— L'Amérique s'apprête à les accueillir en leur assurant d'avantageux appointements. Déjà, elle expose leurs œuvres.

Quelle façon touchante de traiter les pauvres élèves souvent désemparés ! L'un d'eux, arrivé depuis deux jours, pique à grand'peine son aiguille dans le trou du canevas. En plus de son bras droit amputé, il a perdu un œil, et le second semble atteint. Un beau gars de vingt ans, si mélancoliquement résigné ! La directrice s'est approchée. Elle lui tape sur l'épaule. Elle a ce bon sourire qui encourage et réchauffe :

— Dites, mon ami, je vous ai trouvé un emploi qui vous conviendra mieux, qui ne fatiguera pas votre œil.

Le gars se lève. Elle l'emmène dans l'atelier en face, celui des étains. Là, sautille à cloche-pied — il n'a plus qu'une jambe — le contremaître qui gouverne le nombre assez

élevé des apprentis. Un mot à son oreille, et « le nouveau » se trouve placé devant un premier essai : une plaque de métal à polir.

Un instant plus tard, comme tout ce petit monde descendait dans le jardinet pour « le verre de bière de quatre heures », le débutant, parmi les camarades, passa rayonnant. La directrice l'arrêta :

— Eh bien ! ami, cela va ?

— Oh oui ! madame, je suis si content !

Héroïque résignation ! C'est très vrai, ils sont contents quand une douce parole les réconforte, et qu'un peu de bien-être les entoure.

* * *

Nous voici dans la salle réservée aux aveugles. Une émotion particulière étreint devant ces vitrines ingénieusement disposées par le « Phare de France » : terres cuites, vannerie coquette, fleurs de perles ; la nouveauté charmante est une étoffe de tissage, fabriquée au métier, qui ressemble à la plus parfaite broderie finement nuancée.

Une femme encore, une Américaine, a osé recueillir et rééduquer nos aveugles.

Certaines grandes artistes se doublent,

quand elles y tâchent, de talents pratiques, appliquant les ressources de leur imagination créatrice à des œuvres de salut : admirable union de cerveaux supérieurs et d'âmes sublimes.

Celle-ci, à New-York, partageait sa vie entre son art de sculpteur et cette association si importante : « *The light house log* » (Le Journal du Phare).

Elle voulut offrir à Paris son aide expérimentée. Et, dans cette guerre, le « Phare de France », en 1915, arracha aux ténèbres nombre de ces hommes soudainement jetés dans une nuit éternelle. Il montra à ces fermés, une route inconnue vers un avenir nouveau ; il apprit le travail en rendant l'espérance ; il refit des êtres joyeux de ces désespérés : c'était la résurrection.

L'hôtel est superbe, prêté par le Vatican à « la gardienne du Phare », qui semble échappée de quelque toile de Lawrence. L'éléphant blanc, sculpté par un aveugle reconnaissant, semble bien le fétiche du luxueux et riant asile, puisqu'il est l'amusante devise de sa créatrice, avec sa trompe visant une étoile : *Non vobis solem*.

Cette maison parisienne, qui n'est qu'un

coin de l'œuvre considérable, abrite surtout les intellectuels.

Dans le vestibule, un plan en relief du local, que chaque aveugle étudie et possède bientôt, capable alors de s'orienter.

Au premier étage, la salle de lecture où, grâce à Braille, renaît la lumière.

Un professeur de mathématiques et un professeur de philosophie échangent à voix basse quelques réflexions ; un maître d'école lit ; devant un pupitre, un représentant de commerce aligne des chiffres. Tous se préparent à continuer et cours et professions.

La pièce voisine est affectée au modelage. Les artistes y sont nombreux. Un jeune architecte, qui tient en mains le modèle d'une jolie tourelle Renaissance, arrête son travail pour suivre les visiteurs d'un regard intelligent et curieux. C'est à ne pas croire ! Ce regard qui, d'instinct, continue à observer. On n'arrive pas à imaginer la mort d'une telle vision. Seule la pupille a légèrement diminué, laissant l'œil intact de forme, de couleur, on oserait dire : d'expression.

Voici le « lavabo » des yeux de verre, très spacieux, hélas !

D'ailleurs, cette toilette générale est une

heure d'expansive gaîté. Chants et sifflements dérangeraient même quelque peu le voisinage, s'ils n'apportaient la réconfortante pensée d'une résignation joyeuse.

Tout a été prévu, il est vrai, pour animer le séjour.

Escrime, avec simple fleuret, douche, gymnastique, et le fameux jeu de « *Push ball* ».

Les musiciens jouissent du grand salon où s'étalent pianos, violons, violoncelles. Ceux qui veulent s'initier trouvent un enseignement de premier ordre.

Seule, la femme peut trouver le langage qui console le fond d'une âme de blessé, si près d'une âme d'enfant.

Un très jeune poète, amené dans la maison, pleurait, écroulé dans un fauteuil.

— Allons, allons ! ami, lui dit la directrice, vous avez gardé intact ce cerveau ailé qui vous emportera dans les sphères où vous ne serez plus obligé de contempler nos vulgarités...

Il l'interrompit :

— J'aimais surtout les roses. Non seulement je cesserai de les voir, mais j'ignorerai leur parfum.

Sur son bureau, elle cueillit, dans un vase, une belle rose pourpre et la plaça sous les narines de l'enfant.

— Une rose rouge ! s'écria-t-il extasié.

Elle murmura :

— Vous la voyez donc ?

Il la crut et sourit.

UNE MESSE AU FRONT

Comme c'est beau ! Et l'on s'étonne déjà, au seuil du vaste portail.

Voici le champ de courses de Saint-Cloud instauré en hôpital : une véritable ville canadienne campée sur le vaste plateau qui domine l'un des plus riants paysages parisiens, où le soleil verse à flots ses bienfaisants rayons dans une atmosphère d'admirable pureté, hors de toutes habitations, parmi des hectares et des hectares cultivés en parc.

Hommage du Canada à la France ! Car seuls sont admis les blessés Français, à l'exclusion des Canadiens et des Anglais. Peut-on imaginer cadeau plus somptueux et plus délicat ?

Ce mot d'officier est pour nous un aveu flatteur et charmant :

— En mettant le pied sur le sol de France, je me suis senti chez moi.

Devant la surprise de cette préférence, il ajoute avec conviction :

— C'est que, réellement, nous pouvons nous appeler Français. Tous, ici, sommes d'origine française.

En effet, c'est seulement en 1763 que, sous Louis XV, par le traité de Saint-Germain-en-Laye, la France fit à l'Angleterre cession du Canada. Et, vraiment, il semble bien que les Canadiens soient restés ce peuple aimable de notre élégant dix-huitième siècle, avec leur éducation raffinée et la grâce de leur langage. Cet accent de charme, ils en ornent les deux langues — l'anglaise et la française — qui leur sont également familières. Ils parlent l'anglais, moins vite que les Anglais, presque sans accentuation ni aspiration. Pour le français, ils le modulent et cultivent le choix des termes.

Pénétrons dans un enchantement, sous les arbres frais et magnifiques, en suivant l'avenue qui se déroule devant un tapis de velours vert minutieusement tondu, arrosé, rappelant la tenue de nos jardins d'avant-guerre. — Les Canadiens ont amené, parmi leurs équipes d'ouvriers si divers, l'escouade ingénieuse de leurs jardiniers.—Et pour fond

à ce tableau éclatant : l'ondulation des coteaux égayés de ramures et de villages, fièrement dominés par l'imposante silhouette du mont Valérien.

Mais ce qui est beau par-dessus tout, c'est le réconfort de ceux qui ont tant souffert. Les mutilés sourient au soleil et à la vie, étendus sur l'herbe, les béquilles à leur portée, lisant, fumant, jouant aux cartes, insoucieux du passé, semble-t-il, et confiants dans l'avenir. Cette jolie nature leur verse l'oubli et l'espérance.

Quel art du campement ! Dans une découpure de bois, en retrait, l'emplacement réservé aux infirmières — éloigné des « patients » — leur assure, au milieu de la journée, quelques moments de repos silencieux. Il faut entendre avec quelle gentille intonation est prononcé ce mot : infirmière, pour nous faire souvenir — non sans quelque regret — de notre ancienne chevalerie française.

Puis, bordant l'immense avenue, sous les arbres d'un côté, de l'autre sur les pelouses infinies, tentes et baraquements s'étalent.

Certes, les baraquements sont d'une construction parfaite, d'une aération merveilleuse

dans ces larges emplacements, fouettés par une brise légère et vivifiante. Les aménagements, d'une ingéniosité soignée, méritent l'approbation de l'art médical le plus difficile.

Mais les tentes de formes si diverses, appropriées aux différents emplois, semblent l'orgueil de l'hôpital canadien ; les docteurs en préfèrent le séjour, instruits, prétendent-ils, par une longue expérience.

Voici d'abord la *bell tent* — la tente cloche. — La toile est divisée en dix-huit lés, chaque lé disposé pour abriter la couchette d'un homme, tête vers le pourtour, pieds au poteau. Puis, les tentes plus spacieuses, à double couverture, où les lits sont séparés. Enfin, les superbes tentes indiennes, le chef-d'œuvre du genre : véritables maisons de forme carrée, tenues par des piquets de fer Une triple enveloppe, — blanche, jaune, rouge, — les protège contre le froid d'hiver et la chaleur d'été. Elles sont ornées de petites fenêtres coupées dans la toile, et qu'un système de cordages ouvre et ferme à volonté.

Au milieu de cette ordonnance de toile et de planches, la salle d'opération, modèle

d'hygiène : doublée de liège sous un revêtement d'émail blanc.

Passons vite devant les réfectoires, cuisines, lingeries, garages, chantiers de menuiserie, de plomberie, de peinture, bref tous les établissements de métiers utiles — dominés par le pavillon central, magnifique, entouré d'ailes importantes, contenant la salle des rayons X, les officines de l'oculiste et du dentiste, et le *hall* luxueux où l'on sert le *five o'clock* des infirmières et des officiers.

∴

Nous atteignons, ayant contourné le bâtiment monumental, les longues rangées des tribunes, face au champ de courses, occupées, à cette heure, par un public silencieux et recueilli : car on entend la messe.

Au pied de ces tribunes, à la même place où se dressait la cloche d'arrêt qui décidait du cheval vainqueur, brille, sous une façon de guérite, un autel orné d'oriflammes et de drapeaux. Tout auprès, un harmonium.

Mais quelle pitié s'éveille devant les civières éparpillées sur le sol, ou précieusement apportées, et que l'on a le désir de sa

luer! — L'hôpital canadien a réclamé les grands blessés. Tous les maux humains s'étalent en ce lieu de salut, qui eussent semblé hideux, autrefois, et que nous regardons avec un respect attendri. Les plus mutilés sont les plus aimés.

Les convalescents se sont glissés parmi le public qui leur abandonne les premiers rangs. Visages plus ou moins cachés sous les bandages, amputés de bras et de jambes, les béquilles désormais font partie du décor. Un infirmier conduit un officier français qui s'avance avec peine, courbé en deux; il donne, malgré tout, l'impression d'une haute et élégante stature, — une boule de toile lui tenant lieu de tête, les yeux recouverts de linge, mais les mains coquettement gantées de peau chamois.

L'harmonium prélude sous des doigts d'artiste, tandis que le soldat-chapelain, derrière la table-autel, s'habille pour le « Sacrifice ». Quelle simplicité émouvante!

Soudain, deux par deux, au pas de marche, apparaissent les soldats canadiens.

— *Attention!*

C'est l'ordre de l'officier commandant, auquel ils répondent en s'arrêtant net. Puis,

dans la tribune du milieu qui leur est réservée, ils prennent place ; debout, bras pendants, pieds rapprochés, coiffés de leur casquette. Dans la même tribune les infirmières, déjà, sont installées en première ligne.

L'uniforme kaki canadien est celui des Anglais, à quelques variantes près : la casquette, très raide, est légèrement plus haute ; sur l'épaule, le mot Canada en grosses lettres dorées. Les boutons de la tunique sont ornés de la feuille d'érable, *maple leave*, emblème du Canada, — entourée de la devise : « Honni soit qui mal y pense ».

Les *nursing sisters* sont des infirmières savantes qui ont pratiqué leurs trois ans d'hôpital. Elles sont « capitaine » et « lieutenant ». Françaises d'origine, de cœur et de façons, un costume charmant ajoute à leur grâce : robe de soie bleu ciel, tablier blanc à bavette, col et poignets blancs, ceinture de cuir jaune, souliers jaunes. Pour coiffure un large voile blanc. Dans ce plein air, elles évoquent l'idée de superbes bleuets.

Le colonel et son état-major ont gagné les chaises placées devant l'autel.

La messe commence, sous le grand ciel libre, dans un silence religieux et ému. Sou-

dain, l'harmonium accompagne une jolie voix de ténor, timbrée et nuancée, qui s'élève d'un fauteuil mécanique roulé près de l'instrument. L'artiste, amputé des deux jambes, chante en essayant de se soulever, appuyé sur un coude. C'est à la fois déchirant et sublime !

Vois à tes pieds, Vierge Marie,
Vois tes enfants en ce séjour.
Étends sur nous ta main bénie,
Embrase-les du saint amour.

Et un beau chœur, en plusieurs parties, continue :

Et nous jurons, auguste et tendre Mère,
De ne t'oublier jamais...

Comme ils prient ces éprouvés de l'épouvantable lutte ! Fervents et résignés, ils semblent n'envisager que la récompense du devoir acompli, consolés par la foi et l'espérance !

— *Stand at ease.*

L'officier permet ainsi l'attitude du repos à ses Canadiens : pieds écartés, mains derrière le dos.

Un chaud baryton a entonné le *Sanctus*,

l'harmonium augmenté d'un violoncelle, et, au-dessus des têtes, le chœur des oiseaux — qui s'ébattent en multitude parmi les futaies protectrices — se mêle éperdument, sans discordance, à ce chant suave de l'homme.

Le clairon !

C'est l'Élévation. Hélas ! beaucoup de « patients » restent assis. Les béquilles ne suffisent pas toujours. Les Canadiens saluent, le revers de la main à la casquette. Ah ! certes, c'est bien l'élévation de toutes ces âmes, dans le plus ému des silences !

Un second coup de clairon. Puis, le *Stand at ease*. L'harmonium attaque un « hosannah » reconnaissant.

Enfin, magnifique opposition au cantique de tendresse, — l'explosion de l'espérance victorieuse, du rappel de la Patrie.

O Canada ! Terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux.
Car ton bras sait porter l'épée ;
Il sait porter la croix.
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits.
Et ta valeur de foi trempée
Protégera nos foyers et nos droits.

Ainsi, ce lieu de tumulte, de passion, de

vilenie, est devenu l'enceinte sacrée où la prière monte ardente et purifiée. — Une des compensations de la guerre que cet effacement du méprisable passé sous les hautes splendeurs de la régénération présente.

LA PREMIÈRE ASCENSION

Même par ce lugubre temps d'hiver, les environs de Paris réservent de jolis coins de promenade à nos blessés, avides, par dessus-tout, de campagne paisible où leurs pas hésitants, sans redouter l'encombrement des villes, s'appliquent à rapprendre la marche d'autrefois. Ainsi le parc de Saint-Cloud demeure, malgré la saison inclémente, le lieu de rendez-vous des mutilés, répartis dans les diverses ambulances — des ambulances qui ont été des palais et qui en ont gardé le fier aspect, avec la grâce mélancolique de tout ce qui appartient au passé.

Ce matin, un tiède soleil de dégel épand sur l'herbe encore verte l'impression d'un attardement de l'automne. Le ciel est clair, lavé, d'un ton gris presque rosé, où moutonnent les menus cirrus d'une blancheur

éclatante. Non, ce n'est pas la nudité désolée de l'hiver. Les gros bouquets de pins mêlent un vert puissant et sombre au vert pâle et brillant des massifs de lauriers et d'ocubas. Le lierre drape, jusqu'à leurs cimes, chênes et marronniers, et retombe, en lourdes guirlandes, sur leurs squelettes rigides devenus des motifs d'ornement variés à l'infini. Voici le rond-point célèbre du beau parc, dessiné au milieu de la trouée qui monte vers Marnes et descend jusqu'à la Seine. Quelle beauté dans ces lignes simples et grandioses ! encerclant l'immense bassin, centre des cascades fameuses, une allée magnifique, bordée de statues, la plupart effritées, et d'autant plus touchantes. Au pied d'une Diane qui a perdu son arc, à la place où la joie, encore si près de nous — qui n'a connu cette foire de Saint-Cloud, attrait des Parisiens et des étrangers — un tableau de douleur qui humecte les yeux et angoisse l'âme.

* * *

Sur un large banc, trois aviateurs — reconnaissables au joli costume qui sied à leur

sveltesse souple — entourent leur ambulancière. Ils sont deux qui tiennent leurs béquilles entre leurs mains ; le troisième porte le bras en écharpe. Très jeunes, presque des enfants, leur pâle visage sévère semble avoir oublié jusqu'au sourire. L'ennui les accable sous l'impuissance du mouvement qui fut leur vie. Quelques rares paroles échangées. Puis, le silence douloureux manifeste l'effreux découragement d'une inaction forcée, bien autrement révoltante que la douleur de leur blessure.

Mais de quelle ingéniosité ne sont-elles pas capables ces infirmières de guerre, ces Parisiennes inventives dont le cœur a toutes les habiletés ? Celle-ci parle, et les pauvres visages, dépouillés de leur anxiété, se sont légèrement animés ; ils regardent, ils écoutent... elle lit...

La voix est charmante, bien timbrée, modulée, articulant chaque mot, détachant la phrase toujours mise en valeur ; diction d'une érudite qui sait exprimer, car elle joint le récit à la lecture.

Et quelle intéressante leçon ! Quel enseignement approprié à son auditoire captivé : la première ascension — qui eut lieu à cette

place même où ils se reposent — décrite par une chronique presque ignorée.

C'est en 1778 que Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, alors duc de Chartres, « spirituel, raffiné, avec le goût de ne pas agir comme le vulgaire », — tel le dépeint Voltaire — ordonna cette première ascension à Saint-Cloud.

« Montgolfier avait imaginé une machine de forme sphérique, et d'un volume plus ou moins grand, qui ressemblait assez à ces ballons creux dont les bonds sont un des amusements et des exercices de notre jeunesse. On en vint à se persuader qu'on pourrait les diriger dans les airs, comme à l'aide des voiles et du gouvernail, on dirige en mer un navire. Deux frères, appelés Robert, et leur beau-frère nommé Collin-Hullin, tous trois habiles mécaniciens, construisirent un de ces aérostats ; ils lui donnèrent la forme cylindrique, cinquante-deux pieds de long sur trente-deux de diamètre et l'armèrent de rames et d'un gouvernail; ils annoncèrent ensuite qu'ils s'élèveraient dans les airs au moyen de ce globe, et qu'à la faveur des rames et du gouvernail, ils le diri-

geraient à leur volonté, contre le gré du vent. Le duc de Chartres voulut être du voyage. »

A ce moment, les yeux se lèvent. Un bruit de moteur emplit la nue. Dans le ciel tacheté, une escadrille d'avions s'avance.

— Ceux de Villacoublay !... Sans mon accident, je serais avec eux.

C'est la voix du petit aviateur au bras cassé, pleine d'envie, de poignant regret. Un béquillard répond :

— Mon premier essai m'a coûté cher... ma patte qui est folle !

L'autre béquillard continue :

— Moi, c'était le second ! Une magistrale « gauffre ». Enfin, j'ai un cylindre qui ne donne pas !

Le manchot conclut :

— Allez ! Ça a tout de même rudement gazé !

L'ambulancière reprend son petit cahier, coupant court aux douloureux propos. L'escadrille est passée...

« Ce fut dans le parc de Saint-Cloud que se fit l'ascension de l'aérostat. Les deux Robert, Collin-Hullin et le duc de Chartres, montèrent dans la nacelle qui devait les em-

porter dans les régions aériennes. Les femmes des deux Robert tenaient les cordes qui tenaient le ballon. A huit heures du matin, les cordes furent lâchées et l'aérostat s'éleva majestueusement. »

Ils sourient, malgré eux, les petits aviateurs blessés. Ils comparent, à ces beaux oiseaux qui, désormais, fendent si aisément et si vivement l'espace, la pauvre maladroite machine d'origine qu'ils plaisantent en techniciens savants. Leurs réflexions s'échangent, leurs critiques s'animent :

— Au-dessus de tout, le biplan !

— Ah ! moi, je choisis le dirigeable !

— Parlez-moi du nouveau triplan !

— Laisse donc ! On est ingrat envers le monoplan.

La lectrice continue :

« Un public immense était présent à ce spectacle. Les personnes éloignées témoignèrent, à grands cris, qu'elles désiraient que celles qui étaient plus près du lieu de la scène, s'agenouillassent pour laisser à chacun la liberté de jouir du coup d'œil que présentait le départ de cette superbe machine. Ce

désir fut exaucé d'un mouvement unanime. Chacun mit un genou en terre. Au milieu de cette multitude ainsi prosternée, l'aérostat s'éleva lentement. Jamais image ne fut plus imposante. »

Les petits aviateurs blaguent, en vrais Parisiens.

— Pour sûr, c'était le bon temps !

— Oh ! on ne nous fait pas pareille musique, à nous !

— Si ! les Boches !

— Oh ! ça ! « la grande Opéra ! »

— Balazi boum boum !

Mais ils demandent la suite.

« Au bout de trois minutes, les spectateurs perdirent le ballon de vue. Il s'éleva à une telle hauteur que les voyageurs, non seulement n'aperçurent plus la terre, mais qu'ils se sentirent portés dans une région bien différente de celle qu'ils venaient de quitter... »

— Parbleu ! C'est du La Palisse !

— C'est de la vérité tout de même.

— Conspuez les bavards.

Tout égayée de leur joie, l'infirmière, indulgente, continue sans se presser.

« Tout à coup, quoique le temps fût calme, ils furent emportés et comme engloutis dans une vapeur épaisse ; un vent impétueux, frappant avec rapidité sur la surface que présentait le gouvernail, fit tourner trois fois l'aérostat sur lui-même. Les voyageurs abandonnèrent alors l'espoir de diriger leur navire et, pour ôter toute prise au vent, ils déchirèrent le taffetas du gouvernail. Au même moment, des nuages épais, se roulant à plusieurs toises au-dessous de leurs pieds, semblaient leur interdire le retour vers la terre. Ils furent entraînés rapidement à la surface de cette mer de nuages. Là, le soleil produisit à la vapeur que renfermait le ballon une dilatation effrayante. Le duc de Chartres jugea qu'il y aurait folie à braver de plus longs dangers. Puis, pour que la descente se fît sur-le-champ, il imagina de vider le ballon d'une partie du gaz qui le tenait suspendu au-dessus des nuées. Pour cela, il déchira de la longueur d'environ sept à huit pieds le taffetas dont la machine était composée. Le gaz se faisant brusquement passage par cette ouverture, elle descendit avec la plus grande rapidité ; mais aucun des aéronautes ne fut blessé. »

— Un ban pour le duc de Chartres !

Ils applaudissent. un peu railleurs. Et ils rient, ils rient, les petits héros.

— C'est nous qui la tenons, la conquête de l'air !

Transportés, exaltés, ils envisagent les nouveaux progrès, font assaut d'exemples, de plans, de projets... Ils croient à la guérison, aux grands départs prochains. Ils sentent leurs ailes renaître. Les vols merveilleux, les prouesses splendides, le danger enivrant, — l'enthousiasme des vingt ans les font revivre, pleinement !

Le miracle s'accomplit, sous l'œil radieux de l'infirmière. Par elle, leur jeunesse a retrouvé sa foi.

NOËL A LA MATERNELLE

Il neige ! Et c'est la joie d'une classe enfantine, Maternelle de banlieue.

Une vingtaine de petites filles, après le déjeuner à la cantine scolaire, ont droit à une heure de récréation.

La récréation ! Durant ce mois de décembre, elles demeurent dans la salle, actives et sages, occupées à tricoter. Songez donc ! Le Noël des filleuls ! Car chacune, — de la plus petite, âgée de trois ans, jusqu'à la plus grande qui vient d'atteindre ses six ans — chacune possède un filleul, un vrai poilu, qui écrit, à qui on répond, et que l'on gâte, en se privant de dessert : petit gâteau, bonbon, pomme, orange... ce qui, à la longue, forme un tas que l'on ajoute aux paquets pour le front. Toutes savent qu'il y a un front où les filleuls sont bien contents que l'on pense à eux, que l'on tricote pour eux, que

l'on partage ses friandises avec eux. Et tout cela, elles le font en conscience, avec ardeur, dans le sacrifice et la tendresse.

Ah! Messieurs les filleuls, vous ne saurez jamais à quel point vous remplissez ces cœurs d'enfants-marraines, assurément les plus enthousiastes et les plus passionnées des marraines!

Mais aujourd'hui, il neige! C'est pourtant Noël dans trois jours!... Oui, mais il neige! Et comment résister à l'attrait de cette première neige de l'année? Une nouveauté! Car elles ont oublié celle de l'an dernier. Les tout petits n'ont pas de souvenirs. — Et les voilà qui s'éparpillent follement sur le gravier déjà glissant, telle une nuée d'oiseaux jacasseurs.

V'lan! une gosse de trois ans s'étale.

— J'ai ramassé une bûche!

Une grande de cinq ans lui réplique aussitôt:

— T'en fais pas, ma vieille, c'est une bûche de Noël!

Elle est presque timide cette fine première neige qui commence à tomber, hésitante, discrète, dans l'air soudainement adouci. Les petites la contemplent, extasiées de ces menus flocons qui s'attachent à elles: collets,

capuchons, galoches, jusqu'à leurs bas. Sur le bâtiment d'école, élevé seulement d'un rez-de-chaussée, le damier du toit, en tuiles vertes et roses, peu à peu se recouvre de douce ouate comme une crèche. Et le grand vieux sapin, si vert, planté au milieu de la cour, parait vêtu tout à coup d'une nuée de papillons cristallisés.

La neige s'amoncelle. Pif ! Paf ! Pouf ! Allez, les balles légères qui épandent une mousse immaculée ! Pif ! Paf ! Pouf ! Les fous rires, les fous gestes !

Et puis, sans savoir pourquoi, voilà que la neige s'arrête, et que les boules, qu'on s'appliquait à confectionner, fondent entre les menottes réchauffées. Quel dommage ! Mais c'est la première neige de l'année ! Elle semble s'essayer...

— Alors, si qu'on jouait aux filleuls ?

La proposition a rapproché les groupes.

Elle vient d'une blondine, grande pour ses cinq ans et demi : Marinette, la monitrice, — pas toujours la plus sage — mais la plus intelligente.

Impérativement, elle poursuit :

— Qui qu'a reçu une lettre ?

— Moi ! une belle carte avec un Jésus...

— Et moi aussi ! Une carte qu'a une surprise, vous savez. Vous savez pas ? On lève un petit carton, et l'on voit un beau bouquet de marguerites, parce que je m'appelle Marguerite, na !

Une gosse a sorti de la poche de son tablier une photographie qu'elle presse tendrement.

— Et moi ! son portrait ! Il est costaud !

Marinette est enflammée :

— Montrez, montrez voir tout ça ?...

Vivement, les petites femmes ont caché leurs trésors. Jalouses déjà !

— Va, tu peux mettre la ceinture, ricane la gosse.

Marinette a brandi son bras :

— Ma vieille ! Qu'est-ce que tu vas prendre !

Un cri. Des pleurs. La maîtresse a paru. La gosse s'est approchée :

— Marinette m'a f.... un coup de poing dans l'œil.

Au regard fulminant de la maîtresse, elle s'est vivement reprise, employant l'euphémisme accoutumé :

— A m'a donné du sable dans l'dos !

Heureusement pour Marinette, la sonnette

de la porte sur la rue a tinté en même temps que s'ouvre le portail. La maîtresse a couru au devant de la visiteuse qu'elles connaissent et aiment : « Madame », aux mains toujours chargées de sacs. Aujourd'hui, elle apparaît un peu comme Noël, avec sa pelisse et son chapeau de loutre tachetés de flocons qui recommencent à voltiger.

Tout le monde a gagné la classe. Madame s'est assise devant le haut pupitre cédé par la maîtresse. Les enfants, débarrassés des collets et capuchons, s'installent sur leurs bancs très bas, à deux places, — petites tables attenant aux bancs.

La maîtresse a commandé :

— Saluez Madame !

Comme les soldats, elles portent à leur front le revers de leurs menottes.

— Debout, les mains au dos, marchez...

Elles ont vraiment l'air de faire l'exercice, l'une marchant derrière l'autre, tout autour de la salle, en martelant le plancher de leurs galoches.

Dans cette banlieue aisée, la tenue de ces petites est proprette ; si le tablier à carreaux, toujours net, est raccommodé, il l'est avec soin ; gentiment coiffées, cheveux tombant,

nœud de ruban à la tempe : bleu, rose, blanc, mauve, quelques noirs parmi. Tous les papas partis pour la guerre, quelques-uns ne reviendront plus.

Il y a quelquefois des mots cruels dans la bouche de ces mignonnes. Madame s'est intéressée à un réformé qui fut un grand blessé. Elle demande à sa fillette :

— Et ton papa ? Quel est son métier maintenant ?

— Papa ? Y bat maman !

Voilà ce que la guerre n'a pas changé !

La maîtresse a ordonné :

— La récitation....

Marinette s'est placée debout, près du haut pupitre, et Madame échange avec la monitrice un coup d'œil ami. Évidemment, elle est la favorite, cette blondine aux yeux noirs, type de la Parisienne futée, délurée, malicieuse et rieuse. Elle semble à peine poser sur ses deux jambes grêles, toujours prêtes à la pirouette.

D'un imperturbable sérieux, elle a entonné les *Sabots de Noël* que les autres crient de tout leur cœur. Et cela va... cela va... Madame ne distingue pas un mot, malgré l'accent perçant de Marinette qui domine toutes

les voix. Elle saisit pourtant ce dernier quatrain adressé à l'Enfant divin.

POST-SCRIPTUM

Tu m'exauceras, je l'espère.
N'es-tu pas riche comme un roi ?
Et tu comprendras ma prière,
N'es-tu pas petit comme moi ?

Justement, Madame est venue régler les affaires du petit Jésus.

Bien qu'il eût été décidé qu'aucun arbre de Noël ne serait dressé dans les écoles, durant la guerre, n'avait-elle pas promis à celles qui, tout ce mois de décembre, auraient évité les mauvais points, d'intercéder auprès de Lui pour obtenir le cadeau désiré ? Et elle était certaine de réussir.

Avec joie, la maîtresse déclara : aucun mauvais point. On avait été absolument sage pour gagner le Noël des filleuls.

Madame dut admirer les tricotages nombreux « au point de bouchon » sur le minuscule métier à épingles : le seul tricotage des toutes petites — ouvrages destinés aux filleuls, naturellement, sauf une capeline et un kimono roses pour poupée. Il y a donc une marraine qui a négligé son filleul.

— Mais qui ? interroge Madame, presque sévère.

Marinette s'est avancée.

— Comment ! Marinette ! Toi seule as travaillé pour ta poupée ?

Et Madame songe que, décidément, un peu d'ivraie se glisse toujours parmi le bon grain.

Cependant, à tour de rôle, chacune, devant le haut pupitre, a émis son souhait, aussitôt pris en note. « Caporal », pipes, cigarettes, blagues à tabac, briquets... tous articles pour filleuls.

La gosse de trois ans a demandé des cigares... pas en chocolat, surtout...

La monitrice parle la dernière.

Madame lui en veut.

— Et toi ? Que désires-tu ?

— Une poupée !

Cette fois, Marinette a révolté toute la classe. La maîtresse a poussé un ah ! d'indignation ; les petites ne reviennent pas d'une pareille effronterie ; Madame, franchement mécontente, poursuit :

— Une poupée ! Tu as bien dit : une poupée ?...

— Oui, Madame, qui ferme les yeux,

n'est-ce pas, et qui les rouvre... vous savez, comme ça ?...

Marinette fait la plus drôle des grimaces en fermant et rouvrant alternativement ses yeux de lutin. Tout le monde rit. Elle-même, Madame, a souri malgré elle.

Marinette est lancée :

— Avec une belle perruque blonde frisée, et une robe de princesse, à longue traîne, et une ceinture avec un nœud...

— C'est tout ? interrompt ironiquement Madame.

— Il faut encore qu'elle soit grande, très grande...

— Vraiment ?

— Parce que, voyez-vous, Madame, la gosse à mon poilu, elle est une grande fille de dix ans ! Dame ! mon filleul à moi, il est plus vieux que papa... c'est chic, ça, hein ?... Et alors, comme sa gosse n'a plus de maman, je veux être sa marraine, à elle aussi !...

MARIAGE DE GUERRE

Ce 18 février 1916

Ma chère Valentine,

Marcel est de retour. Oui, tu entends bien. Marcel est de retour. Arrives-tu à le croire ? J'ai appris cela, par hasard, à l'ambulance.

— A propos, vous savez, ce joli garçon de Marcel de Lorde, ce meneur de cotillon qui fut porté comme disparu. Il est réformé ; il est aveugle.

Ainsi, par le temps qui court, les plus horribles drames vous sont annoncés. Simplement, on vous atteint droit au cœur, sans préparation, sans ménagement.

Écrasée sous le coup, j'ai voulu réagir, avide de détails, balbutiant je ne sais quelles questions. Je n'obtins rien de plus, sinon que

sa mère le gardait à Bellevue, dans leur chalet d'été.

Tu me comprendras. Malgré la chose affreuse, mon pauvre être débordait d'une joie surhumaine. Marcel vivait ! Aveugle !... Mais il « était ». Et cette effroyable pensée m'emplissait d'une émotion fortifiante, d'un désir magnifique : je serai sa consolatrice et sa lumière.

Toi seule, amie chère, as soupçonné notre roman, notre ébauche de roman. C'était avant la guerre. Avant la guerre ! A cette époque, fabuleusement lointaine, où je n'arrive pas à me reconnaître. Et, en réalité, n'étions-nous pas absolument différentes, nous, les jeunes filles parisiennes, — les jeunes filles riches et mondaines — si vainement affairées, légères et sceptiques, prétendant américaniser nos allures, menant de front essayages et conférences, babillant crûment sans trop savoir, n'estimant du mariage que l'indépendance qu'il allait octroyer : le droit de promener nos perles et nos épaules dans les petits théâtres interdits et les cabarets indécents ? Dire, ma Valentine, que cela fut notre idéal — si l'on peut ainsi profaner le mot — idéal d'ailleurs ignoré de nos parents et que l'on

n'avouait qu'entre soi, quoique très haut, dans nos thés particuliers, nos mères ayant admis nos réceptions « blanches » desquelles, même nos jeunes sœurs mariées, étaient exclues. Impossible d'être plus absurdes !

Tu fus donc la confidente de ce flirt pâle : un léger attrait pour un danseur assez drôle, qui critiquait nos toilettes et dessinait nos costumes. Il avait, pour nos toquets, des inventions curieuses. Et nul comme lui n'organisait ces « tableaux vivants » alors en vogue et qu'il imposait, un peu osés. Il chantait aussi des airs de sa composition.

Te souviens-tu ? Après un dîner chez nous, comme sa chaude voix de baryton, soutenant mon frêle soprano, en doublait l'effet, tu fis cette remarque :

— C'est étonnant comme le duo vous va bien !

Mère, qui paraît ne jamais rien voir et qui remarque tout, me dit le soir :

— Tu sais, prends garde à Marcel de Lorde ! Ni ton père ni moi n'admettrons jamais ce « fils à papa ».

— Oh ! mère, un simple camarade ! D'ailleurs, il fait son droit, il travaille...

— Il en a l'air...

— Et puis, il écrit une musique assez originale...

— Ce n'est pas un métier, au contraire. Ces niaiseries empêchent les affaires sérieuses.

Pour mère, les affaires sérieuses étaient alors exclusivement financières.

Le vingt-cinq juillet 1914. Quelle ravissante *garden-party* dans votre vieux parc de Marly si délicieusement ombreux en cet après-midi de lumière rayonnante. Quel cadre enchanteur pour nos pavanes et nos menuets ! Nos robes de mousseline peinte diapraient massifs et pelouses. Sous nos « capelines » enguirlandées de bergères, nos perruques de couleur — la dernière modernité — nous faisaient tout de même cocasses. Dans les coins, certains couples esquissaient le tango. Comment se passer du tango ? Nous étions folles !

Pourtant, une incompréhensible angoisse étouffait les rires. Rappelle-toi quelle peine tu prenais pour animer les groupes ? A voix basse, nos parents chuchotaient. Mais non, c'était impossible ! Tout allait s'arranger. Allons donc ! Depuis si longtemps on parlait de la guerre ! Et jamais elle n'éclatait. Et, cette fois encore, on en serait quitte pour

l'appréhension. On aurait encore tremblé pour rien.

Sans doute, on se raisonnait, mais l'inquiétude sourdait, elle étreignait vraiment.

J'avais promis une valse à Marcel. Il vint me la rappeler, comme nous nous préparions à partir. J'acceptai son bras. Il m'arrêta à l'entrée de la grande charmille.

— Notre valse, voulez-vous que nous la causions ?

— Pourquoi pas ?

Mais quel changement soudain ! Il me paraissait grandi, la voix presque grave, ses traits plus accusés ; ses yeux, si volontiers railleurs, subitement pensifs, avec une nuance d'attendrissement dont je le croyais incapable. Lentement, très lentement, nous marchions sous la charmille.

— Mademoiselle Georgette, avant quarante-huit heures, la mobilisation sera déclarée...

— Que dites-vous là ?

— J'en ai la certitude. Et je pars dans les premiers. C'est donc mon adieu...

Un silence tomba sur notre double émotion : d'un ton un peu étranglé, il me demanda :

— Autorisez-vous une demande, une prière ?

— Dites ?

— Parmettez-moi de vous écrire... quelquefois ?

— Soit ! Je vous répondrai.

Sur cette parole nous nous sommes quittés, avec un banal serrement de mains.

Et nous nous sommes écrits. Oh ! pas souvent, d'abord. Ni lui ni moi n'avions le goût de la correspondance. Et qui l'avait avant la guerre ? Le téléphone, quelques mots griffonnés sur une carte... cela nous suffisait.

Peu à peu, nos lettres se sont rapprochées, moins indifférentes, plus sérieuses, plus intimes, plus profondes, vibrantes de nous-mêmes. Nous apprenions à nous connaître, tellement autres que nous croyions. Comment avais-je pu voir dans Marcel le hâbleur impénitent, l'insupportable joli garçon, le snob toujours en peine de son effet, l'égoïste préoccupé de ses aises, l'impatient fougueux qui prétendait à la conquête soudaine de son plaisir !

Un autre Marcel se créait dans l'ancien, un Marcel très pur, plein de nobles pensées, de renoncement, de sacrifice, de pa-

tience... un Marcel simple, oui, simple !...

Pourquoi je ne t'ai pas parlé de ces lettres sublimes et délicieuses ? C'est que j'aimais !...

De mon côté, j'essayais de me mettre à l'unisson. Je transformais mes toilettes et mes manières, dépouillant peu à peu les mesquineries d'une élégance intransigeante, de mes prétentions, de mes dédains, avec un sens nouveau de la réalité — le sens du Vrai, suivant le mot de Marcel. A l'ambulance, j'acceptais les besognes effacées, les soins vulgaires. Mère me conseillait avec malice d'échanger ma coiffe de linon pour la cornette de toile.

Ainsi s'écoulèrent deux longues années de guerre qui nous mûrirent tous deux. A vingt-cinq ans je me sentais une femme. A vingt-huit ans Marcel était un homme dans la pleine acception du mot. Caporal, puis sergent, enfin sous-lieutenant, ardent au danger, enthousiaste, adoré de ses hommes, il grandissait chaque jour dans mon estime et dans mon amour.

Sans doute, elle fut cruelle, l'incessante déception du revoir ajourné. Marcel tenu en Orient, vainement nous aspirions au congé qui nous eût réunis.

Dans cette angoisse, nous vivions d'ineffables joies. Jamais tu n'imagineras les effusions de nos deux âmes, rapprochées dans la communion de l'Idéal. Nous traitions de l'au-delà, du Créateur et de la création, nous étalions nos consciences pour que chacun de nous pût pénétrer les secrets de l'autre. En un mot, nous fondions nos pensées. Je ne crois pas que nulle intimité égale cette exaltation de nos cœurs devant l'éblouissante récompense que nous sentions si bien avoir conquise. Je n'ai jamais tremblé pour lui; il me semblait invulnérable, ainsi qu'il le croyait. Nous avions foi dans l'avenir.

Métamorphose curieuse, mère elle-même subissait l'influence de ces idées nouvelles.

Pour elle, comme pour tant d'autres, les douleurs de la guerre éveillaient la pitié. Elle approuvait le soutien moral que j'apportais au combattant. Je lui communiquais certaines pages de Marcel qui l'étonnaient, la subjuguaient. Elle ignorait ces natures d'élite, on plutôt avait-elle jamais eu le temps de s'y intéresser ? Elle confessait avec moi que tant d'heures gâchées — dans notre vie tourbillonnante d'avant-guerre — étaient de

la dernière sottise. Et encore, ajoutait-elle, si on s'était amusé ! Non, des peines excessives pour s'ennuyer !

Tout à coup, la foudre sur ce bonheur. Presque en même temps que moi, tu apprenais l'affreuse blessure par cette citation à l'ordre du jour qui faisait de mon Marcel un héros !... Et puis, plus rien, jamais rien, durant des mois. Je l'ai pleuré comme s'il fut mort...

Aveugle ! mais vivant !... Aussitôt que j'ai su, j'ai osé lui écrire, à Bellevue, bien qu'il ne dût pas me *lire*. Sa mère m'a répondu avec une extrême politesse. Il refuse énergiquement de se laisser voir, à qui que ce soit.

A qui que ce soit !

J'en suis là !

Plains-moi ! Je souffre affreusement, mais sans désespérer. Non, je ne me soumettrai pas à son ordre barbare. Je veux agir. Je veux savoir. Je te dirai bientôt ce que j'aurai résolu.

Avec un baiser, ma Valentine, de mon cœur déchiré.

Ta Georgette.

Ce 24 février 1916.

Ma chère Valentine

Tu l'avais bien pressenti, n'est-ce pas ? Je devais revoir Marcel !... Et je l'ai revu, malgré lui !... Comment j'ai osé ? A ma place, ma chérie, tu aurais eu ma vaillance. J'ai osé, parce que j'étais résolue à lui arracher son véritable secret... Non, je ne pouvais me contenter de son refus injustifié de me recevoir, de son abandon apparent. J'allais braver l'inexplicable consigne... Aucune force humaine ne m'en aurait empêchée...

Mais cette entrevue si extraordinaire, hors de tous nos usages, je veux te la retracer, te la faire vivre comme je l'ai vécue, amie intelligente qui, sûrement, me comprendras et m'approuveras.

Donc, hier matin, je me levai, déterminée à agir sur l'heure. Sans rien laisser transpirer de mon audacieux projet, je quittai la maison, seule, vers midi, — tel que je le fais chaque jour pour me rendre à l'ambulance. Une auto stationnait place de l'Alma, presque devant notre porte. J'y montai, en indiquant au chauffeur, à Bellevue, l'habitation que je

ne connaissais pas, mais dont j'avais appris l'adresse par l'*Annuaire du Téléphone*.

Quel voyage !... Imagines-tu mes pensées, mes visions !... J'essayais de me représenter le pauvre mutilé : son visage devenu horrible sans doute, — ce visage que nous trouvions trop joli — le visage aux yeux clos pour toujours... Et je les évoquais, ces yeux si volontiers rieurs, autrefois, ces grands yeux de jeunesse et de fête... troués peut-être, formant plaie... sanglants... A l'épouvantable tableau, je frissonnais... m'armant de toute ma volonté pour dominer une répulsion instinctive, une répulsion coupable... Ah ! ma Valentine, quelle torture pendant que l'auto inconsciente m'emportait vers ce que je redoutais comme l'effroyable épreuve!

Tout s'achève, malgré nos impatiences. L'auto s'arrête.

Presque à l'entrée de cette magnifique avenue du Château dont les tilleuls séculaires gonflent déjà leurs bourgeons, un chalet très simple, au milieu d'un jardin. C'est là !

Je me demande encore comment j'eus la force de descendre. Je tremblais à ne pas me soutenir. Je sonne à une grille. Une bonne paraît.

— M. Marcel de Lorde ?

Elle reste embarrassée :

— Justement, madame sa mère vient de sortir.

— Peu importe, c'est M. Marcel que je veux voir.

Mon ton décidé lui impose. J'entre. Elle me précède par le jardin. Sur ses pas, je gravis les marches du perron. Le vestibule traversé, elle ouvre la porte du salon et la referme sur moi.

Il est là, en petite tenue d'officier, assis sur un fauteuil ; ses deux bras accoudés soutiennent son front.

Je reste clouée sur le seuil... Mon cœur a cessé de battre... Tout à coup, il lève la tête...

Ma chère, chère Valentine, quel est ce miracle ?

Voici Marcel avec ses yeux intacts, ses yeux qui n'ont pas changé, ses grands beaux yeux de velours marron qui me regardent... me contemplent... Je me sens devenir folle... Je m'avance... les yeux me suivent... Mais oui, ma Valentine, on dirait qu'ils me voient, ces yeux, qu'ils me reconnaissent... C'est du vertige !...

Je suis à quelques pas du fauteuil, ses

yeux toujours fixés sur moi. Je ne sais plus si j'existe ! Je me souviens que je balbutiai :

— Marcel !...

Son nom seulement...

Ah ! l'émotion de ces yeux qui ne quittaient pas les miens ! Le visage avait soudainement pâli, tandis que le buste raidi demeurait sans mouvement, sans force pour se soulever. Mon pauvre Marcel ! Comme il avait maigri, changé, la fine moustache rasée, ses tempes un peu dégarnies ; celle surtout marquée, quoique légèrement, par l'infernale cicatrice. Mais si beau d'expression !... Oh ! oui, l'homme de ses lettres, le rêve magnifique réalisé...

Rien... Nous ne trouvions rien à nous dire... pas un mot pour traduire l'effarement de nos êtres, l'élan de nos cœurs trahi par nos regards extasiés ! Nos deux regards !... Vraiment, à cet instant, je ne touchais plus à la terre.

— Marcel, c'est moi !...

Je ne reconnaissais plus ma voix, si lointaine, comme brisée...

Soudain, de ses yeux enivrés, deux larmes coulèrent sur les joues de marbre.

— Non, Marcel, ne pleurez plus, puisque me voilà !

Alors, dans un sanglot, un sanglot qui semblait déchirer sa poitrine, fermant ses paupières lassées, il murmura :

— Pourquoi êtes-vous venue ?

Il s'était dressé, sans lâcher son fauteuil, d'un mouvement tâtonnant, d'un mouvement d'aveugle...

Et toute mon énergie affluait : ce désespoir exprimait le plus haut des sacrifices.

— Je suis venue, Marcel, pour vous parler de nous...

D'un accent presque dur, il répliqua :

— J'avais défendu ma porte à qui que ce soit.

— Oui, je sais, à qui que ce soit... Mais, Marcel, j'ai le droit, moi, de vous interroger. J'ai le droit de vous demander compte de vos engagements, de vos promesses...

Ses yeux s'étaient rouverts, calmes et froids. Debout devant moi, il semblait me tenir à distance, hautain et résolu :

— Je n'ai pris avec vous aucun engagement et je ne vous ai fait aucune promesse...

Cher Marcel ! Comme il se dominait mal ! Ses mains fines, et trop blanches, tremblaient

sur le dossier du fauteuil. Je m'approchai pour les prendre entre les miennes. Il retint un cri :

— Ma pauvre, pauvre enfant! Ne voyez-vous pas que je ne suis plus qu'un cadavre?...

— Marcel, je vois surtout que vous m'avez gardée dans votre cœur et dans vos yeux... Marcel, avouez-le moi... vous êtes incapable de me tromper... Osez soutenir que je ne suis pas là... au fond de cette poitrine... et dans ce regard clos sur mon image... Allons! démentez-moi?...

Le malheureux était vaincu. Il ne sait pas mentir.

— Votre silence, Marcel, est un aveu... Alors, moi, j'ai l'audace de vous avouer mon espérance... Marcel, voulez-vous que je sois votre femme?...

Quel ravissement dans les yeux adoucis, qui semblaient comme emplis, en me regardant, d'un avenir de joies surhumaines! Bientôt, il se dérobait pourtant, il se révoltait... Je ne lui laissai pas le temps de parler:

— Oui, je sais, Marcel, vos objections...

Je le fis rasseoir dans son fauteuil, et me plaçai près de lui, sur une chaise. Je repris

sés mains dans les miennes... Comme une grande sœur très sage, je raisonnai sa délicatesse, ses fiertés d'homme sans situation, incapable de s'en créer une, telle qu'il aurait voulu me l'offrir. Par bonheur, j'étais riche, moi, et je connaissais les dispositions nouvelles de mes parents ; la guerre avait aboli les fausses ambitions ; à cette heure, ils seraient fiers d'un gendre martyr. Ma mère, je le sentais, deviendrait vite ma complice. Elle lui offrirait l'accueil le plus tendre.

Le débat fut long entre nous. Enfin, je lui arrachai le oui suprême qui allait lier nos deux vies. Avec religion, il finit par le murmurer dans un soupir de félicité profonde.

Et voilà, ma Valentine, quel immense triomphe je t'annonce : avant deux mois nous serons mariés.

Serre dans tes bras la plus heureuse, la plus glorieuse de tes amies.

Ta Georgette.

Le 18 mars 1916.

Ma chère Valentine,

Avant tout, je réponds à ta question sur le phénomène, incompréhensible pour toi,

et qui paraît tenir du fantastique. L'explication en est toute médicale et je te la résume. Une balle dans la tempe peut tuer la vision en laissant les yeux absolument intacts. C'est le cas de Marcel, qui n'est pas unique.

Ah oui ! tu as raison, amie, elles sont extraordinaires, mes fiançailles, comparées à celles « d'avant », avant la guerre ! Que nous sommes loin de l'étalage d'élégance et de la « cour » conventionnelle, que j'aurais daigné agréer ! A part moi, j'aurais maugréé contre l'usage barbare qui supprimait de mon hiver mondain toutes les acceptations de fêtes, « nous » réduisant au cercle restreint de la famille. « Presque une saison perdue ! » Avoue que beaucoup ont pensé ainsi...

Non, tu ne trouverais pas dans notre salon la précieuse corbeille journalière, emplie des fleurs blanches les plus coûteuses, mêlées aux rubans et aux dentelles — la corbeille traditionnelle du fiancé riche. Le mien, de fortune modeste, ne peut se permettre ce genre d'offrandes. Enfin, ce n'est pas lui qui, chaque jour, vient à moi. C'est moi qui, trois fois par semaine, vais passer l'après-midi dans le petit chalet de Bellevue.

Tu sais déjà, ma chérie, que mère est ma complice. Sa gracieuse diplomatie a mis au point les questions pécuniaires, ménageant la fierté un peu farouche de Mme de Lorde, veuve, et de situation moyenne. Quant à Marcel, il est entendu qu'il m'est soumis en tout. Je suis sa « volonté ». Ainsi, notre fortune permet à la fille unique ce mariage d'inclination, que nous ne pratiquions plus. C'est bien le mariage que j'ambitionne : intelligence, héroïsme, tendresse, adoration... oui, adoration exclusive, ma Valentine ; dans ce cœur, désormais, je règne uniquement, je dispense tous les sentiments, toutes les ivresses... Oui, j'ose en être certaine : malgré son effroyable infirmité, Marcel est heureux !... radieusement heureux, et par moi seule !... Dis-moi combien de femmes en peuvent dire autant ?...

Je souris de la crainte qui te hante sur « cet emballement de ma pitié que je prends pour de l'amour... » Mais, Valentine, tu ne me connais pas ; tu considères celle que je fus, et non celle que je suis. Toutefois, celle que je fus ne dissimulait-elle pas celle que je suis ? Je le crois fermement. Il y avait affectation à railler toute idée élevée, à jouer

la coquette pratique, à nous griser des rêves puérils de toilettes, de bijoux, de choses couteuses, à désirer les matérialités extravagantes qui paraissaient l'idéal de notre monde. Non, non, je ne suis pas celle-ci. Je suis une âme romanesque, et j'avais soif d'un attachement rare, spécial, la passion merveilleuse, la passion miraculeuse qui illuminât mon cerveau et mon cœur. Alors, comprends-le bien! l'amour basé sur la pitié est le plus beau des amours : il est l'amour le plus vrai, le plus raffiné, le plus doux, le plus dévoué, le plus féminin. C'est ainsi que j'aime Marcel : prête à tout sacrifier, à renoncer à mes impérieuses fantaisies, à immoler mes goûts aux siens, soucieuse de ses désirs, de partager ses pensées, de ne vivre que de lui et pour lui.

Que je te raconte un de nos après-midi.

Justement, hier, une bouffée de printemps tiédissait la campagne déjà bourgeonnante en cette saison étrangement précoce. Marcel m'attendait dans le jardin parfumé de violettes, semé de primevères et de pervenches. Il reconnaît mon coup de sonnette, — car il commence, à son insu, son éducation d'aveugle, l'ouïe suppléant le regard. — Il s'est levé

presque adroitement, et s'est dirigé vers la grille qu'il a ouverte lui-même.

— Bonjour, ma lumière!...

Si tu savais tout ce qu'il met dans ce mot!

Je lui tends mon front. Ah! Valentine, quel baiser de suavité presque religieuse!...

J'ai pris son bras pour le ramener devant la table entourée de fauteuils d'osier qui garnissent le berceau. Ses yeux ne me quittent pas...

Quand nous nous sommes appris — comme tous les amoureux — les menus faits des heures d'absence, sans nous en apercevoir, nous revivons nos lettres, nous les « causons » si l'on ose dire; ses yeux ne me quittent pas... Dans sa nuit éternelle, Marcel pense beaucoup, et l'individualité de son esprit donne à ses moindres phrases un intérêt captivant. Dégagé des idées préconçues, des plis uniformes que l'ambiance impose à nos jugements, ses impressions se traduisent, originales et plus profondes que chez les voyants. Quel charme constant de découvrir par lui la nouveauté des choses! C'est vraiment lui qui voit juste.

Parfois, je lis les journaux, que nous dis-

cutons ensemble, malgré nous tombant toujours d'accord.

L'autre jour, nous parlions de la guerre, enflammés tous deux à l'idée de la victoire. Il passa la main sur ses beaux yeux.

— Je ne les regrette pas, ma chérie; ils me manquent seulement pour repartir...

C'est très beau, n'est-ce pas?

Le goûter est servi dans la petite salle à manger du chalet, un surtout de primevères parmi les pâtisseries de ménage. Devant ma tasse, un gros bouquet de violettes que je vais emporter : l'hommage embaumé de mon fiancé.

Mme de Lorde à la gravité d'une personne qui a beaucoup souffert. Elle est infiniment douce et m'enveloppe d'attentions reconnaissantes. Je sens déjà chez elle la tendresse d'une seconde maman. Excellente musicienne, elle se met volontiers au piano : une gentille façon de nous laisser mieux à nous-mêmes. Parfois, elle joue les compositions de son fils qui m'enchantent.

Oh oui ! Quel étrange aveugle est le mien ! Particulièrement adroit, Marcel, à qui je sers le thé — tel que je le faisais autrefois à nos lunchs mondains — m'apparaît le même

presque adroitement, et s'est dirigé vers la grille qu'il a ouverte lui-même.

— Bonjour, ma lumière!...

Si tu savais tout ce qu'il met dans ce mot!

Je lui tends mon front. Ah! Valentine, quel baiser de suavité presque religieuse!...

J'ai pris son bras pour le ramener devant la table entourée de fauteuils d'osier qui garnissent le berceau. Ses yeux ne me quittent pas...

Quand nous nous sommes appris — comme tous les amoureux — les menus faits des heures d'absence, sans nous en apercevoir, nous revivons nos lettres, nous les « causons » si l'on ose dire; ses yeux ne me quittent pas... Dans sa nuit éternelle, Marcel pense beaucoup, et l'individualité de son esprit donne à ses moindres phrases un intérêt captivant. Dégagé des idées préconçues, des plis uniformes que l'ambiance impose à nos jugements, ses impressions se traduisent, originales et plus profondes que chez les voyants. Quel charme constant de découvrir par lui la nouveauté des choses! C'est vraiment lui qui voit juste.

Parfois, je lis les journaux, que nous dis-

cutons ensemble, malgré nous tombant toujours d'accord.

L'autre jour, nous parlions de la guerre, enflammés tous deux à l'idée de la victoire. Il passa la main sur ses beaux yeux.

— Je ne les regrette pas, ma chérie; ils me manquent seulement pour repartir...

C'est très beau, n'est-ce pas?

Le goûter est servi dans la petite salle à manger du chalet, un surtout de primevères parmi les pâtisseries de ménage. Devant ma tasse, un gros bouquet de violettes que je vais emporter : l'hommage embaumé de mon fiancé.

Mme de Lorde à la gravité d'une personne qui a beaucoup souffert. Elle est infiniment douce et m'enveloppe d'attentions reconnaissantes. Je sens déjà chez elle la tendresse d'une seconde maman. Excellente musicienne, elle se met volontiers au piano : une gentille façon de nous laisser mieux à nous-mêmes. Parfois, elle joue les compositions de son fils qui m'enchantent.

Oh oui ! Quel étrange aveugle est le mien ! Particulièrement adroit, Marcel, à qui je sers le thé — tel que je le faisais autrefois à nos lunchs mondains — m'apparaît le même

qu'alors, à ce point que je reste soudain saisie en me souvenant de son infirmité. Peu à peu, il a retrouvé la sérénité de son joli visage, avec une expression de rayonnement qui me ravit. La fine moustache brune est à demi repoussée, et aussi les cheveux des tempes qui cachent la cicatrice... Les grands yeux de velours marron étincellent... Par moment, j'en arrive à douter de notre malheur; un espoir fou m'étreint malgré moi. Si le miracle allait s'opérer! S'il allait revoir!...

L'Angelus nous sépare, *l'Angelus* qui, à six heures, tinte à une chapelle voisine. La guerre a rendu Marcel religieux, comme elle a fortifié ma foi. Ensemble, nous élevons nos âmes. C'est une belle et réconfortante croyance que celle d'un au-delà qui continuera à nous unir...

Le baiser d'adieu n'est pas sans mélancolie.

— A bientôt ma lumière!

C'est, chaque fois, le petit déchirement d'une séparation douloureuse.

— Vous savez, je vous garde dans mon cœur...

Moi, je l'emporte dans le mien.

Ma Valentine très chère, une joie éblouissante m'inonde!... Nous nous marions dans huit jours!...

Et, plus que jamais, je me sens ton amie fidèle.

Ta Georgette.

Ce 27 mars 1916.

Ma chère Valentine,

C'est Mme Marcel de Lorde qui t'écrit. Depuis trois jours, je me nomme ainsi, fièrement et délicieusement.

Oui, je sais, ma chérie, il a fallu ton impérieux devoir d'infirmière-major — retenue à ton ambulance bretonne, surchargée de blessés — pour empêcher ta présence à la cérémonie, Je n'ai pas à te pardonner un mérite de plus pour toi. Nous t'avons regrettée avec notre cœur.

Cérémonie ! Un bien gros mot pour l'austère mariage de guerre — qui ressemblait à un mariage de pauvres : réserve appropriée à notre époque douloureuse où la joie doit être discrète, craintive. presque confuse parmi tant de détresses et d'angoisses. Et puis, notre superflu, aujourd'hui,

doit aller à ceux qui n'ont pas le nécessaire. Nous ne l'avons pas oublié.

Dès neuf heures et demie, descendue au salon, j'étais habillée : une robe blanche de soie mate, sans garniture, sans traîne ; une mince guirlande de fleurs d'oranger naturelles sur mes bandeaux blonds voilés de tulle. J'avais exigé cette extrême simplicité.

Autour de moi, les regrets sur la mariée endentellée, ébouriffante, que j'aurais dû être avant la guerre !... Mais cette mariée-là aurait ignoré mon ineffable félicité, car vraiment, ma Valentine, je n'imaginais pas qu'une âme humaine pût contenir pareille ivresse.

A dix heures, Marcel et sa mère arrivaient.

Quel pimpant et glorieux officier d'infanterie ! Sanglé dans la tunique de « grande tenue » ; sur la fière poitrine la croix de guerre, la médaille militaire, la Légion d'honneur.

— Mon Marcel !...

Je lui avais tendu mes deux mains. Il les prit dans les siennes et, l'une après l'autre, les baisa pieusement. Puis, de sa voix de caresse :

— Ma belle lumière !... laissez-moi vous regarder !

Me regarder !...

Déjà, je suis accoutumée à ce que, désormais, il appelle « son regard ». — D'un mouvement très doux, sa main effleurait ma tête, mes épaules, mon corsage...

— C'est joli l'éparpillement de ces pétales d'oranger parmi vos bandeaux mousseux qu'ils embaument... C'est bien d'avoir laissé retomber le voile sur votre front... il enveloppe le visage d'un mystère exquis...

En l'écoutant, j'évoquais, malgré moi, le garçon d'autrefois, dont le goût, en matière de toilette, faisait loi dans notre petit cercle.

— La robe absolument unie, à la bonne heure ! Avec votre pur type de madone, elle vous convenait....

Sans le railler comme jadis, toute grave je murmurai :

— Tant mieux si vous êtes satisfait !

Devant le perron de notre hôtel, — dépourvu de la moindre décoration — notre auto attendait dans la simplicité de tous les jours. Mon père, ma mère et moi, y avons pris place ; seulement, de mon côté, un petit bouquet de fleurs d'oranger déposé par le marié. Marcel et sa mère suivaient dans une seconde voiture.

Pauvre père ! Il n'arrivait pas à dissimuler sa déception, devant ce maigre équipage qui emportait à l'autel sa fille unique !

— Je n'aurais jamais cru pourtant que tu te marierais ainsi, comme une enfant dénuée...

Mère trouva le mot juste :

— Regardez-là ! Il n'est tel luxe que le bonheur ! Elle resplendit !

Peut-être le comprit-il, car son bon visage s'était rasséréné, éclairé en arrivant à l'église.

Ah ! le modeste cortège ! Moi, au bras de mon père, Marcel donnant le bras à Mme de Lorde, mon oncle guidant ma mère... Aucune haie de curieux. La nef presque vide et silencieuse. Nous avons gagné la chapelle de la Vierge où, seuls, nos témoins attendaient. Pas de fleurs ! Pas de chants ! Mais quel recueillement durant cette messe basse ! Comme elles furent écoutées les saintes paroles de notre curé ! Et avec quelle émotion je tendis ma main dégantée pour recevoir le simple anneau nuptial, le même pour toutes les mariées, riches ou pauvres — l'emblème, pour toutes, de l'indissoluble lien !

Dans mon trouble, je suivais les mouve-

ments aisés de Marcel, son geste adroit, prompt à soulever mon voile quand je devais me lever ou me rasseoir. Malgré mon absorption par une seule pensée, je me surprenais à constater cette illusion qu'il produisait : — absolument semblable au Marcel qui « voyait ».

Sais-tu, ma chère Valentine, que mon mariage à moi m'a pénétrée de cette conviction : nos mondanités dénaturent l'esprit des meilleures choses, transforment les actes les plus jolis en de ridicules corvées, pénibles à nous et aux autres. Ce besoin d'exhibition au jour où notre cœur devrait tout entier appartenir au plus mystérieux des sentiments, au don complet que nous consentons de nous-mêmes, à l'engagement solennel que nous prenons devant un avenir de tendresse, mais de devoir surtout — oui, ce besoin d'exhibition à l'heure suprême de notre vie de femme, n'est-il pas pitoyable et absurde ?

Comme pour notre entrée, aucune musique éclatante n'accompagna notre sortie. Au bras de mon mari, je marchais sur une nuée. Vraiment mes pieds ne touchaient plus la terre. Quelle extase de tout mon être ! J'appartenais à celui qui, désormais, souverain

maître de mon existence, en serait le charme et le but.

Toutefois, je n'omettais pas de veiller sur lui, ainsi que j'en avais pris déjà l'habitude durant nos fiançailles. Très doucement, sans qu'il pût trop s'en apercevoir, ma main le dirigeait. A un moment, une chaise déplacée nous dressa un léger obstacle que je lui fis éviter. Mais sa finesse devina. Il murmura à mon oreille :

— Oui, ma lumière, toujours !... Elle illuminera toutes mes heures...

Juste au moment où nous franchissions le portail, le soleil troua la brume, inondant le parvis d'une éblouissante clarté d'or. Sa tiédeur fut-elle un avertissement pour Marcel ?

— Ma chérie, c'est un sourire du ciel !

Une mariée apparaissant au haut des marches du large perron devait attirer quelques badauds. Des ménagères s'étaient approchées pour contempler notre descente et nous dévisager en échangeant à voix haute, sans la moindre gêne, leurs réflexions.

— Ah bien ! Quel chic officier, le marié !

— En voilà une qui a de la veine !

— Regardez donc, il a les médailles et la croix.

— Et puis, quel bel homme !

— Il y en a peu de pareils !

J'ai serré le bras de Marcel, sans pouvoir me défendre de murmurer :

— Vous entendez... comme on vous admire !

Il m'a répondu simplement :

— Ma belle lumière, c'est votre reflet sur moi !

Nous sommes deux, maintenant, ma Valentine, à t'envoyer mes tendresses.

Ta Georgette.

Ce 10 avril, 1916.

Ma chère Valentine,

C'est un petit pavillon de Versailles, un pavillon Louis XVI, garni de meubles de l'époque que mère, si ingénieuse, a découvert, presque à l'entrée du parc, côté des Trianons, qui abrite mon voyage de noces.

Eh oui ! Tout simplement ! Tu te rappelles notre projet, le plus réel attrait de notre mariage : quelques semaines de vagabondage en toute indépendance, loin du monde connu, dans des pays extraordinaires ! Nous avions

désigné l'Égypte, cette terre fastueuse des Pharaons et des Sphinx, fascinante surtout par le magique souvenir de Cléopâtre.

Voir les Pyramides au seuil du désert sans fin! Et les « dahabiehs » qui glissent sur le Nil irisé, aux rives peuplées de flamants roses et d'ibis blancs — l'ibis des hiéroglyphes, des tombeaux et des ruines! Et les fellahines qui circulent, lentes et graves, en maintenant de leur bras levé, dans un geste hiératique, leur cruche sur la tête — comme autant de nobles Rébeccas! Et les harems mystérieux, les odalisques derrière les grillages des « moucharabiehs » en bois de cèdre, ouvragés comme des dentelles.

N'avions-nous pas décidé de nous marier à l'entrée de l'hiver, pour le passer en partie, frileuses Parisiennes, dans l'éblouissement du soleil d'Orient?

Ah! mon amie, qu'il s'est envolé loin le rêve d'avant-guerre! Et cependant, ce magnifique soleil d'Orient, il rayonne dans mon cœur... malgré la neige!...

La neige! Oui!

Imagine-toi que, ce matin, en ouvrant ma fenêtre, j'ai poussé un cri de surprise et d'admiration. Je ne crois pas que pareil ta-

bleau ait été composé avec une aussi gracieuse originalité, un si intense éclat. La neige était tombée cette nuit, inattendue en cette aube du renouveau, alors que fleurissaient tulipes et rhododendrons ; une neige épaisse, ferme, scintillante, dessinant, à larges traits, un paysage de féerie sous un ciel bleu de lin, étalant partout une blancheur où le soleil mêlait ses rayons d'or.

Vite, ma mante et mon capuchon, et me voici, au bras de Marcel, dans le jardin. Une tiédeur enveloppante. Des gazouillis d'oiseaux. C'est le printemps sur la neige, et c'est exquis !

Notre jardin ! c'est-à-dire un petit coin de roseraie de rien du tout, mais quel décor ! rosiers grimpants en arceaux, en tonnelles ; ils enguirlandent les arbres et les murs. Ce sont des sujets japonais, très hâtifs, regarnis de leur feuillage, des boutons apparaissant. La neige les recouvre de nombreuses houpettes.

Marcel me place auprès d'un haut pleureur dont les branches, recourbées jusqu'au sol, paraissent couvertes de menues plumes de cygne.

— Ah ! Ma lumière ! Comme c'est joli de

vous contempler toute blanche dans cette pureté...

Oui, il a la perception des choses, la vision transmise par moi, d'abord, et qu'il fait sienne avec son goût d'artiste.

Sans cesse, je m'émerveille... et m'émeus, car il me pare de toutes ses impressions de beauté.

Mon mari s'épanouit dans cet air fluide qui semble recréer le monde.

— Quelle sonorité, ma chérie, en ce silence ouaté !...

Il a fredonné délicieusement quelques mesures, sur lesquelles s'adaptent les premiers vers de la *Symphonie en blanc majeur*, le petit chef-d'œuvre de Gautier qu'il veut mettre en musique.

Serrés l'un contre l'autre, nous marchons dans les étroites allées, le gravier crissant sous nos pas. C'est toujours moi qui dirige, avec l'habitude si bien prise qu'elle nous devient naturelle. Par places, le soleil mollit la neige et, tout à coup, les petites houpettes brillantes tombent en nous éclaboussant. Nous rions comme des enfants.

Au déjeuner, nous avions vraiment belle mine tous les deux, et nous avons dévoré.

Encore un préjugé absurde que l'obligatoire voyage de noces imposé par la vie mondaine. Ah ! Je te l'assure, ma Valentine, rien n'est plus faux que cette invention de fugue sur les grandes routes, pour jouir des premières semaines d'intimité, de connaissance réelle l'un de l'autre. Crois-moi ; le bonheur veut le recueillement. Si fugitif, hélas ! il mérite d'être savouré dans la quiétude, l'isolement des âmes. Comment te décrire l'extase de nos tête-à-tête, alors que nos pensées, toutes pareilles, jaillissent à la fois ?

L'après-midi, comme d'ordinaire, nous sommes sortis pour notre tour de parc. Tu revois l'endroit exquis qu'on nomme la Prairie. La neige, presque fondue, faisait l'herbe diamantée. Nous avons gagné le jardin du petit Trianon. Nous y étions seuls. Combien tu t'étonnerais d'entendre Marcel nommer chaque chaumière du Hameau, sans jamais se tromper. Nous partageons le même attachement pour ces mignardises rachetées par tant d'héroïsmes.

A notre avis, le manque de main-d'œuvre conserve sa grâce d'abandon à ce passé mélancolique. Les dépouilles de l'automne jonchent les pelouses et les avenues, tandis

qu'Avril fait éclore graminées et bourgeons.

Soudain, je faillis marcher sur une petite clochette qui pointait dans la neige. Comme je me baissais pour la contempler, je découvris, protégés par un amas de feuilles sèches, trois ou quatre brins de muguet. Je m'arrêtai pour les cueillir ; avec délice Marcel les respira...

Pourquoi ces fleurs mignonnes ramenèrent-elles notre causerie aux angoisses de la guerre, dont la pensée, lancinante, demeure au fond de nous ?

J'exprimais à Marcel quel rapprochement se faisait, dans mon esprit, entre cet hiver douloureux qui s'enfuyait, et ce printemps qui, en renouvelant les espérances, nous conduisait sûrement vers le but poursuivi. Mais ce but, quand le tiendrons-nous ?

Les grands yeux de velours marron eurent à cet instant un tel éclat d'enthousiasme que je me sentis un peu confuse.

— Qu'importe, ma belle lumière, le moment de la récompense ? Comme vous le dites, la vie naît de la mort ; le bien, souvent, résulte du mal. Il suffit pour nous qu'elle s'approche, l'heure de la résurrection, de la Victoire !...

Eh ! Eh ! Si j'allais devenir jalouse ! sais-tu que Marcel ose me dire qu'il me fera concurrence dans ton amitié ?

Mais je t'embrasse quand même.

Ta Georgette.

29 mai 1916.

Ma chère Valentine,

Avant tout, un grand plaisir à t'annoncer : nous voici propriétaires du joli pavillon Louis XVI que nous habitons depuis deux mois, et auquel, d'emblée, nous nous sommes attachés comme au cadre délicieux de notre bonheur infini. Par chance, il était à vendre, tout meublé, et tu sais déjà qu'il l'est ravissamment, d'objets « du temps ». Mes parents ont eu la gentillesse de nous l'offrir, car nous choisissons Versailles pour notre résidence définitive.

Je t'entends : est-ce possible ? Provinciale, toi !... Oui, ma chère. Ah ! si tu savais jusqu'à quel point ! Et Marcel qui voudrait vivre aux champs, lui qui traitait de banlieue les environs du Trocadéro, trop éloignés de son « Épatant ». D'ailleurs, je te le répète, tu ne nous reconnaîtrais en rien.

Cependant, avec notre manie de « bibelotiers » mon mari et moi avons quelque peu remanié l'arrangement intérieur. Y a-t-il gagné, nous l'ignorons ? Mais nous nous sommes amusés du jeu. Comment ? Oui, je te devine... Comment Marcel peut-il ?... Il peut, ma Valentine, et c'est le miracle qui se poursuit. L'aveugle supplée merveilleusement à la vision disparue. Tu le constateras quand nous aurons la joie de ta présence ici.

Familier avec notre *home*, Marcel s'y dirige presque sans tâtonnements, ou plutôt, il dissimule, habile et désinvolte, ses obligatoires tâtonnements. Il devine quelle place convient à chaque objet, et me conseille, sans une erreur. Il s'occupe aussi de ma toilette dont il est l'arbitre, extrêmement difficile, pour l'élégance rare et personnelle.

Puisque ton tour viendra bientôt, amie très chère, permets à ton aînée, dans le mariage, quelques prévoyantes réflexions.

Le ménage, vois-tu, ce n'est pas tout à fait la flamme des fiançailles, parce qu'il est le but atteint, le désir satisfait. Mais le ménage assorti vaut davantage par la fixation du bonheur.

Déjà expérimentée, j'estime nécessaire la parité des goûts. Oui, sans doute, les concessions, les fameuses concessions de l'amour ! Elles sont toujours momentanées : l'effort est une peine ; l'intimité, au contraire, doit être la détente, le repos et le charme. Je ne crois pas beaucoup au mauvais caractère. On a l'humeur de son moral ; tourmenté ou ravi.

Entre Marcel et moi, c'est l'accord parfait. Nous ne pourrions pas nous contredire. Ce qui plaît à l'un, l'autre l'aurait ainsi souhaîté. Aucune indifférence, nulle lassitude ne se glissera jamais entre nous. Être ensemble ! Voilà notre fête perpétuelle. Nous sommes notre univers.

Tu n'imagines pas la séduction de la lecture à deux, quand les deux cerveaux sont frappés en même temps. J'ai naturellement remplacé ma belle-mère comme lectrice.

Le matin, les journaux. Nous les interprétons. Mon officier se désole de ne plus servir. Je le comprends, voilà tout, et ce partage de son regret lui en est l'allègement. L'après-midi, avant ou après la promenade, nous feuilletons nos auteurs favoris avec délices : les poètes, peut-être parce que nous nous

mirons dans leurs sentiments d'idéale tendresse.

Mais que te dire de nos soirées ? Tous les deux, foncièrement, passionnément musiciens, nous savourons une ivresse divine !

Marcel, tu le sais, possède un talent réel de compositeur, que son infirmité développe jusqu'au sublime ; ses improvisations au piano me pénètrent et me transportent. Je l'écoute en extase.

Un de ces derniers soirs, comme nous achevions de chanter le duo d'un poème symphonique, il attacha sur moi ses grands yeux de velours marron :

— Ma belle lumière, dans ce monde il semble vraiment que tout se compense. Le bonheur n'est pas un droit. Le mien, si immense, je devais le payer d'un affreux sacrifice. Mais c'est la joie qui l'emporte, puisque vous m'appartenez...

Te l'avouerai-je, ma Valentine, je me suis découvert une nature exclusive ; parfaitement, une prédisposition à la jalousie, puisque je pense ceci : mon mari, dont je suis l'enchantement, je le conserverai toujours, aussi admiratif, aussi enthousiaste. Pour lui, je resterai l'aimée, sans déchéance. Il ne me

verra pas me transformer, me faner peu à peu ; il ne me verra pas vieillir.

Dans notre félicité si parfaite, un grand projet nous hante, sans que nous sachions trop lequel de nous deux l'a conçu. Marcel élabore des plans, rédige tout un programme que nous ne tarderons pas à réaliser. Nous rêvons, nous ambitionnons pour les aveugles une aide importante et magnifique. Nous y consacrerons notre fortune et notre vie.

Aujourd'hui même, mon père est venu promettre son concours ; sa fortune lui permet d'importantes libéralités. Marcel m'a remercié presque avec des larmes.

— Ma belle lumière ! Pour nous, il ne s'agit pas seulement d'être heureux, il faut encore être utiles !

Et nous comptons, chérie, que tu nous prêteras ton réel génie d'organisatrice. Ainsi, arrive dès que tu pourras.

De nous deux, la même tendresse.

Ta Georgette.

CELLES D'AUTREFOIS

Aux pauvres éphémères que nous sommes, heureusement, les choses survivent, imposant le rappel des êtres qui ont marqué leur temps d'une empreinte ineffaçable ; elles nous reportent vers le passé, avec le besoin de combler, par l'évocation d'un horizon plus large, ce néant du présent, déjà disparu quand nous croyons le saisir.

Aussi, quelle avidité à feuilleter les rares manuscrits qui peuvent nous dévoiler, aux lieux mêmes où nous vivons, certains dessous d'histoire ; causes menues qui ont engendré les grands faits.

I

Sur les hauteurs de Saint-Cloud, « la maison de Gondi », — de si tragique mémoire —

déroule encore ses anciens et vastes jardins, disposés en trois immenses terrasses qui déversent jusque dans la Seine leurs frondaisons séculaires et magnifiques. Le domaine de Gondi fut une de ces demeures délicieuses du seizième siècle où la vie devait s'écouler toute en grâces et plaisirs. « Bâti par Henri II dans le goût italien », Catherine de Médicis, à la mort du roi, le racheta, et en fit don à son favori : Jérôme Gondi, aventurier florentin qui finit riche traitant. André Duchesne, le chroniqueur simple et, par conséquent, fidèle, rapporte : « Le logis de plaisance de M. de Gondi est merveilleux en toutes choses rares. ».

Là, « parmi les joies et les parfums d'une fête », s'ourdit un massacre : la Saint Barthélémy. Là, s'accomplit un crime : le meurtre de Henri III que cette Parisienne néfaste, orgueilleuse et boiteuse, Catherine de Montpensier, prépara. Et voici comment nous renseigne Pierre Lestoile. Prétextant la vengeance de l'assassinat de ses deux frères, Guise et Lorraine, la grande ligueuse affichait une implacable haine pour ce roi de France, chassé de Paris et réfugié à Saint-Cloud dans la maison de Gondi.

En réalité, une rancune de coquette la faisait agir. « Ce teigneux toujours coiffé à la turque, ce suppôt du diable, vrai diable lui-même », avait osé railler sa claudication. Il fut condamné.

Elle prépara sa campagne. Tout d'abord, dénaturant quelques phrases de Henri III, elle y glissa la menace qui devait révolter le peuple : « J'espère que, dans peu de jours, on cherchera dans cette plaine les murs et les édifices de Paris, et qu'on ne trouvera plus que des ruines. »

Jean Lincestre, « un des docteurs gagés par Madame de Montpensier et des plus séditieux et fendants prédicateurs de Paris qui ne prêchaient que le sang et le meurtre », se chargea de mener la besogne. Un jeune moine, Jacques Clément, qui n'avait pas atteint ses vingt-deux ans, fut choisi pour instrument de la vengeance : « esprit faible, ignorant, sombre et mélancolique, imagination déréglée. » Un demi-fou !

* * *

La scène, le décor de l'attentat, existent tout semblables.

C'est, mystérieusement cachée au fond d'une allée — bordée de vieux rouvres, aux troncs si larges qu'on ne les peut enserrer et qui se joignent en arceaux — une vaste grotte, taillée dans le roc très dur : un antre tapissé de verdure et de mousse.

Le 31 juillet 1589, par une nuit sans lune, mais criblée d'étoiles, — une de ces nuits chaudes qui exhalent toutes les douceurs et tous les parfums ! — Jacques Clément fut amené, dans une barque, au bord de la Seine qui clôture le domaine de Gondi. Il descendit, accompagné de deux guides, et fut conduit à cette grotte où ils le laissèrent, éperdu soudain. Une femme l'y attendait, ou plutôt, une forme voilée, tout enveloppée d'un nuage blanc : apparition surhumaine devant laquelle il tomba, écrasé, délirant :

— Sainte Vierge Marie !

Le moine enfant baisait le sol où s'épandaient les mousselines immaculées.

Sous son déguisement, Madame de Montpensier se pencha compatissante et persuasive. Les bras de la grande dame entourèrent le suppliant chétif et le pressèrent avec tendresse.

— Oui, c'est moi que tu pries avec tant

d'ardeur... Je sais combien tu m'aimes... Et je viens récompenser la ferveur de ton culte ! Écoute-moi, je veux te parler...

Le chroniqueur ajoute que, à l'aube seulement, ils se séparèrent.

Ce même matin, il était environ huit heures, quand le roi, encore dans son lit, fut avisé qu'un moine, arrivant de Paris, désirait l'entretenir.

« Il entendist que ses gardes faisaient difficulté de le laisser entrer, dont il se courrouça et dist qu'il voulait qu'on le fît entrer et que si on le rebutait on dirait à Paris qu'il chassait les moines et ne les voulait voir.

Incontinent le Jacobin entra et aiiant son cousteau tout nud en sa manche, se présenta au Roy, lequel venait de se lever et n'avait encore ses chausses attachées, et lui aiiant fait une profonde révérence, lui présenta une lettre, dit qu'outre le contenu de la lettre il estait chargé de dire à Sa Majesté quelque chose d'important en secret. Le Roy (ne doutant aucun meschef ne pouvoir lui advenir de ce petit chétif moine) commanda que ceux qui étaient près de lui se retirassent. Et, ouvrant la lettre qu'il lui avait

baillée, la commença à lire, pour puis après entendre du moine le secret qu'il avait à lui dire. Lequel le voyant entendif à lire, tira de sa manche un cousteau et en lui donna droit dans le petit ventre, au-dessous du nombril, si avant qu'il laissa le cousteau au trou : lequel aiiant le Roy à l'instant retiré à grande force, en donna un coup de la pointe sur le sourcil gauche du moine et tout aussitôt commença le Roy à s'écrier : Ah ! le meschant moine, il m'a tué, qu'on le tue ! auquel cri estant vistement accourus ses gardes et autres ceux qui se trouvèrent le plus près, massacrèrent ce petit assassin de jacobin aux pieds du Roy. »

Le lendemain, 2 août, Paris apprenait la mort du Roi. Madame de Montpensier embrassait follement le messager qui lui apportait la nouvelle, et s'écriait dans le délire de sa vengeance satisfaite : « — Ha ! mon ami, soyez le bienvenu, mais il est vrai, au moins ? Ce méchant, ce perfide, ce tyran est-il mort ? Dieu ! que vous me faites aise ! Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait su avant de mourir, que c'est moi qui l'ai fait faire. » Puis, la princesse monta en carrosse et parcourut les rues de Paris en criant :

« Mes amis, bonnes nouvelles, le tyran est mort ! »

* * *

A la place même, et dans les aîtres du vieux château, règne aujourd'hui l'apaisement régénérateur. Une ambulance est installée.

Nos soldats convalescents se promènent par les vieux jardins étagés sous les épais ombrages de jadis.

Ils écoutent volontiers bruire le puissant jet d'eau : « l'Aigrette », comme on l'appelait du temps de Gondi. Reste de l'ancienne cascade, au centre des terrasses, il s'élance toujours du vaste bassin où les oiseaux gazouilleurs, en foule, viennent boire en se pourchassant.

Ainsi, dans la maison du crime, une maison de pitié. Et c'est comme une revanche de la Parisienne d'aujourd'hui sur celle qui fut si mesquinement et si odieusement criminelle.

II

Nul n'ignore quel cadre fut Versailles à certaines figures féminines qui ornent si

agréablement notre mémoire. Peu connaissent le rôle de Saint-Cloud dans ces mêmes existences qui passionnent notre curiosité,

Ce château de Saint-Cloud — férocement brûlé par les Prussiens en 1870 — demeure, pour le pays qu'il domine, d'impérissables souvenirs, toujours vivant, toujours semblable. C'est bien le Château-Fantôme, tel qu'on le nomme dans la région. Et encore de nombreux habitants ont gardé dans les yeux ce spécimen de magnifique architecture Louis XIV. Moins de vastitude et d'apparat que Versailles, mais une élégance aimable qui en fit, pour les reines, un séjour favori.

Édifié par Philippe Ier, duc d'Orléans, fils puîné de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, frère de Louis XIV. — C'est là, en cette résidence de grâce et de gaîté, que Monsieur, si peu fait pour aimer, parut pourtant se complaire auprès de sa première femme, cette séduisante Henriette d'Angleterre : double feu de paille vite éteint.

Madame avait le goût des choses de guerre. Une chronique amusante nous montre sa manœuvre pour amener l'Angleterre dans les intérêts du roi. Où notre ambassadeur avait

échoué, la Princesse réussit et obtint le traité d'alliance avec son frère Charles II. « Charles, entrainé par son amitié pour sa sœur et par l'argent de la France, signa tout ce que Louis XIV voulait, et prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs et des fêtes. »

Puis, à peine revenue d'Angleterre, Madame, à Saint-Cloud, est prise du mal subit qui devait l'emporter en quelques heures. Sa mort fut édifiante. Le curé du pays l'administra. Bossuet lui rendit visite et reçut d'elle son anneau. L'église de Saint-Cloud possède sa dépouille ; son cœur, enfermé dans une boite de vermeil, appartient au Val de Grâce.

III

La seconde femme de Philippe d'Orléans, la princesse Charlotte Élisabeth de Bavière, plus connue sous le nom de princesse Palatine, imposa à Saint-Cloud sa bonhomie étrange : on sait que ses lettres sont à la fois la drôlerie et le bon sens. Son portrait, tracé par elle-même, n'est certes pas d'une coquette, mais d'une femme bien spirituelle : « Dans tout l'univers entier, on ne peut, je

crois, trouver de plus laides mains que les miennes. Mes yeux sont petits ; j'ai le nez court et gros ; les lèvres longues et plates, de grandes joues pendantes ; une figure longue. Je suis très petite de stature ; ma taille et mes jambes sont grosses. Somme totale, je dois être un assez vilain laideron. J'ai pris le parti de rire moi-même de ma laideur, ce qui m'a fait grand bien. »

Elle ajoute, en parlant de la Cour où sa laideur avait fait étonnement : « Je m'y trouve comme tombée des nues. »

Les mémoires de Saint-Simon nous révèlent ce que cachait cette enveloppe.

« C'était une princesse de l'ancien temps, attachée à l'honneur et à la vertu ; inexorable sur les bienséances ; de l'esprit autant qu'il en faut pour bien juger ; bonne et fidèle amie, vraie, droite, aisée à prévenir et à choquer, fort difficile à ramener, vive, et femme à faire des sorties quand les choses et les personnes lui déplaisaient. »

Toutefois, son mari, si peu assidu auprès de la belle Henriette d'Angleterre, vécut avec elle quelques années vraiment heureuses. Elle s'était vite accoutumée à notre langue dont elle ignorait le moindre mot lors

de son mariage, ce qui avait fait écrire à Mme de Sévigné ? « Vous comprenez bien la joie qu'aura Monsieur d'avoir une femme qui n'entend pas le français. » Quant aux manières françaises, elle refusa toujours de s'y plier. D'ailleurs, elle en était incapable.

La guerre avec la Hollande, en 1672, la priva de son époux que Louis XIV emmenait avec lui, à l'armée.

La campagne de Flandre, en 1677, revêtit d'éclat Philippe d'Orléans. A Cassel, il battit triomphalement le prince d'Orange. A Saint-Omer, l'entrée du Roi et de Monsieur fut saluée par le peuple : « Vivent le Roi et Monsieur qui a gagné la bataille ! »

C'est à sa femme que ce « prince poupée » devait l'ardeur du combat, qui surprenait autour de lui et aiguisait la jalousie de son royal frère. Missives sur missives, la Palatine encourageait, poussait, excitait son Paladin, comme elle le nommait, lui communiquant son feu sacré, quand il s'agissait de défendre sa nouvelle patrie.

Hélas ! son influence tomba, remplacée par le funeste empire des favoris. « Dès lors, Monsieur ne s'est retrouvé de sa vie à la tête d'une armée. »

La Palatine ne cachait ni son mécontentement, ni son dédain. « Femme à faire des sorties », elle a tracé d'une plume sévère le portrait de ce piètre mari.

« Monsieur était très petit, il avait les cheveux noirs comme du jais, les sourcils épais et bruns, un visage fort long et très étroit, un grand et gros nez, une très petite bouche et de vilaines dents. Il avait les manières d'une femme plutôt que celles d'un homme. Il n'aimait qu'à jouer, tenir un cercle, bien manger, danser et faire sa toilette, en un mot, tout ce qu'aiment les femmes. »

Cette effémination provoquait une révolte constante chez celle qui, désolée de ne pas être un homme, affectait, en toute circonstance, une rude virilité.

Saint-Simon cite ses mots sur elle-même : « Ayant entendu conter que Marie Germain était devenue garçon à force de sauter, je me suis mise à sauter de telle façon que c'est un vrai miracle que je ne me sois pas cassé la tête cent fois pour une. D'ailleurs, une vraie femme de sport : elle adorait les chevaux, les chiens, la chasse et les spectacles. Elle n'était guère qu'en grand habit ou en perruque d'homme, et en habit de cheval,

et avait plus de soixante ans qu'elle n'avait pas connu une robe de chambre. »

On peut croire que la minutieuse étiquette de Versailles convenait mal à cette indépendance. Elle s'enfermait à Saint-Cloud, dans la liberté de ses bois où elle galopait à sa guise, loin du cérémonial obsédant, toute à la franchise de sa nature loyale, exubérante, rebelle à la moindre hypocrisie. Le 18 octobre 1687, elle écrit ainsi de Saint-Cloud à une amie :

« La cour devient si ennuyeuse qu'on n'y tient plus, car le roi s'imagine qu'il est pieux, s'il fait en sorte qu'on s'ennuie bien. C'est une misère quand on ne veut plus suivre sa propre raison et se guider que d'après des gens intéressés et de vieilles courtisanes ; cela rend la vie bien pénible aux honnêtes et sincères... Si vous voyiez comment vont les choses présentement, vous ririez bien, mais aux gens plongés dans cette tyrannie, à la pauvre dauphine et à moi, par exemple, la chose, il est vrai, parait ridicule, mais nullement risible. »

Le 8 juin 1701, elle était veuve. Le 30 elle écrivait ce billet :

« Si l'on pouvait savoir dans l'autre monde ce qui se passe dans celui-ci, feu Monsieur serait fort content de moi, car j'ai cherché,

dans ses bahuts, toutes les lettres que ses mignons lui ont écrit et les ai brûlées sans les lire, afin qu'elles ne tombent pas en d'autres mains. »

*
* *

La princesse Palatine fut une heureuse mère. Son fils, Louis-Philippe d'Orléans, le Régent, lui vouait un véritable culte. Artiste de grand goût, il enrichit le château de belles peintures qu'elle se refusait à apprécier. Il se complaisait à orner sa demeure. Il la choyait de toutes façons. Elle gardait avec lui ce franc parler qui l'amusait, ennemi lui-même de toute dissimulation.

Le Parlement venant de lui déférer la Régence, la Palatine lui déclara net :

« Mon fils, je ne désire que le bien de l'État et votre gloire ; je n'ai qu'une chose à vous demander pour votre honneur et j'en exige votre parole : c'est de ne jamais employer ce fripon d'abbé Dubois, le plus grand coquin qu'il y ait au monde et qui vendrait l'État pour le plus léger intérêt. »

Malheureusement pour le Régent, cette fois, il ne tint pas compte du conseil

De Saint-Cloud, qu'elle ne devait jamais

quitter, la Palatine annonça sa mort prochaine :

« Chère Louise, je baisse d'heure en heure et je souffre nuit et jour. Tous les remèdes qu'on me fait prendre ne me soulagent en rien. Que le Tout-Puissant me donne de la patience : j'en ai grand besoin, mais c'est un bonheur pour moi qu'il me délivre de mes souffrances et me retire de cette vallée de larmes. Ne vous affligez donc pas trop si vous veniez à me perdre, ce serait le plus grand bonheur qui pût m'arriver. »

Cette princesse très simple exigea des obsèques sans faste. Son fils la pleura comme la seule réelle affection de sa vie.

IV

Ne semble-t-il pas épuisés les récits des multiples événements — jusqu'aux plus minutieux détails — qui racontent Marie-Antoinette ? Et pourtant, des lettres pieusement conservées nous révèlent quelque particularité, un trait qui ajoute à la figure attachante et poignante.

La plupart ignorent que, lasse des splen-

deurs de Versailles et des bergeries de son Trianon, la fantaisiste souveraine, si puérile dans ses amusements et si noblement héroïque dans ses malheurs, s'avisa un jour de convoiter le château de Saint-Cloud.

Un après-midi, elle se promenait en calèche avec sa favorite, la célèbre comtesse Diane, celle que l'entourage surnommait : la comtesse Radieuse. La voiture ayant atteint Saint-Cloud, l'aspect des cascades variées et nombreuses l'émerveillèrent ; le château la séduisit. Immédiatement, elle soumit au Roi ce nouveau caprice. Le Régent était alors propriétaire du domaine où sa compagne, Madame de Montesson, se déplaisait. Il accepta la cession. Louis XVI fit la bonne affaire.

*
* *

Ce fut alors la première transformation du château. Mique, l'architecte attitré de Marie-Antoinette, installa à Saint-Cloud — comme à Versailles — dans les salles solennelles, ces pièces petites et ravissantes qui convenaient à l'étroite intimité, et qui nous paraissent la coquette signature de la Reine. Mique s'est complu dans la description de ces

appartements enchanteurs. Telle était la chambre qui surpassait en joliesse et délicatesse celle de Trianon :

« Tendue de pékin blanc à figures chinoises, la tenture est bordée de bois sculpté d'une inimitable finesse. Le lit est à la polonaise, avec pans ornés de feuilles de lauriers, de perles enfilées. Les sièges sont bleus, brodés en chaînette ; la commode, le secrétaire, le chiffonnier, les petites tables rondes recouvertes de marbre blanc, sont ornés de bronze ciselés, du travail le plus accompli. »

Il faut y ajouter cette armoire à bijoux signée Bonnefoy, aujourd'hui l'une des merveilles de Trianon, sans oublier les délicieuses porcelaines de Saint-Cloud. Enfin, comme Trianon, Saint-Cloud avait sa laiterie.

* * *

Mais, déjà, grondait l'orage. La gracieuse reine accumulait les maladresses qu'elle devait si chèrement expier. Dans sa nouvelle résidence — été 1785 — elle s'aliéna, avoue son indulgente biographe — Mme Campan — « non seulement le peuple, mais les gens d'une classe supérieure. » A la porte du pa-

lais, seule la livrée de la Reine, à l'exclusion de celle du Roi et, en tête des imprimés, collés auprès des grilles, ces mots: de par la Reine. Les parisiens criaient leur blâme.

A Saint-Cloud, Marie-Antoinette recherchait les agréments que ne lui offraient pas ses autres demeures, même Versailles et Trianon : « facilités de venir à Paris quand elle en a envie, fêtes intimes de Cour avec diminution d'étiquette où elle invite qui elle veut ; surtout les réunions populaires dans le parc où elle aime follement se mêler, même dans les salles de bal. »

La salle à manger souterraine qui servait aux collations subsiste toujours.

Il était grande mode, en 1788, d'aller à Saint-Cloud, et d'y porter la « coëfure à la Saint-Cloud ou les plaisirs de la cascade. » Mercier nous à laissé cette description de la route de Paris à cette époque.

« De petites demoiselles endimanchées, montrant d'abord leurs jambes, escaladent la voiture à jour. Les voilà rangées comme une marchandise à vendre, et pressées, Dieu sait ! Dès que le charretier jureur a donné le premier coup de fouet, toutes les têtes féminines ballottent, les bonnets se dérangent,

les fichus aussi... Si la charrette rencontre un équipage, pour peu qu'il la heurte, toutes les petites demoiselles pirouettent, elles crient d'effroi. Mais quand l'essieu casse, comme toute la compagnie est assise sur des chaises mobiles, c'est une clameur perçante au milieu des risées des spectateurs. C'est à travers deux cents chocs les plus rudes et autant de contre-coups que la vieille charrette rend enfin à Saint-Cloud la petite bourgeoisie cahotée qui brave tous les accidents de la route par ce que cette voiture est la plus économique. »

Mais ce peuple qui se ruait à Saint-Cloud traduisait ainsi sa haine latente : « Nous allons voir les Eaux et l'Autrichienne. »

* * *

Les nuages s'amoncelaient. L'effroi gagnait la Cour. Mme Campan cite le projet de départ communiqué par la reine, et dont l'exécution semblait infaillible : « Nous aurions été au-delà de Chantilly avant qu'on se fût aperçu de notre fuite. »

Un ordre du Roi déçut les espérances. Auprès de la Reine, Mme Campan insista.

« Je regardais le parti de la fuite comme nécessaire, tandis qu'on avait toute liberté pour l'effectuer ; la Reine répliqua qu'elle pensait bien, mais qu'elle désespérait d'y faire consentir le Roi quand il ne serait plus temps ; quant à elle, elle était décidée à ne jamais s'en séparer et à suivre le sort que la destinée leur préparait. »

* * *

C'est pourtant à Saint-Cloud que le salut apparut, au fort du péril. Terrifiée par les menaces, Marie-Antoinette, malgré sa haine pour Mirabeau qu'elle appelait « le monstre » accepta, sous l'influence de sa favorite, cette entrevue mémorable, réglée en tous points par la comtesse Radieuse, certaine que sa reine aurait raison du tribun.

Ainsi fut choisi le lieu de rendez-vous. « Dans le jardin particulier de Saint-Cloud, une tonnelle, nommée bocage de la félicité : un endroit non commode, mais suffisant pour le voir et pallier tous les inconvénients du jardin et du château. »

C'est la comtesse Radieuse qui ouvrit devant Mirabeau la petite porte du parc et

l'amena jusqu'au « bocage de la félicité », devant le banc où Marie-Antoinette attendait. La reine se leva, eut un premier mouvement de recul qu'elle domina aussitôt, mais avec effort et, comme pour s'excuser, prononça ces paroles :

— « Auprès d'un ennemi ordinaire, d'un homme qui aurait juré la perte de la monarchie sans apprécier l'utilité dont elle est pour un grand peuple, je ferais en ce moment la démarche la plus déplacée, mais quand on parle à un Mirabeau... »

Et Mme Campan ajoute : « Enchantée de son à-propos, la reine me dit : — Savez-vous que ces mots, un *Mirabeau !* ont paru le flatter infiniment.

Mirabeau, en effet, fut séduit et conquis.

« Avec un attendrissement mêlé de remords, il s'était accusé d'avoir été une des principales causes de ses peines; tout en elle l'avait charmé audelà de toute expression. »

Il la quitta, enthousiaste et résolu.

— « Madame, lorsque votre auguste mère admettait un de ses sujets à l'honneur de sa présence, jamais elle ne le congédiait sans lui donner sa main à baiser. » La reine tendit sa main. Mirabeau la baisa en s'inclinant

respectueusement et se relevant : « — Madame, la monarchie est sauvée. »

Elle eut été sauvée sans la maladie qui le terrassa. « Celui qui avait promis un trône au fils de la reine de France, dit Goncourt, était promis à la mort. »

*
* *

Charitable, et toujours si généreuse à ses entours, Marie-Antoinette, après avoir doté Saint-Cloud de sa belle église, lui donna ce joli hôpital : un palais au milieu de parterres fleuris, avec son élégante chapelle dont le fronton s'orne du blason royal. La comtesse Radieuse fut la véritable fondatrice ; elle conçut le plan et surveilla elle-même l'exécution « qu'elle hâtait avec une ardeur incroyable, comme si elle pressentait le temps si court qui lui était compté ».

La guillotine attendait cette tête exquise qu'elle trancha l'une des premières.

*
* *

Et n'est-il pas extraordinaire de retrouver ici même, à Saint-Cloud, une descendante presque directe de cette comtesse Radieuse ?

Oui, l'hôpital érigé par la favorite d'une reine, abrite la « fille de charité », venue continuer l'œuvre de miséricorde. Elle a tout sacrifié, rang et fortune, jusqu'à sa grâce voilée sous la robe de bure, ses pieds délicats grossièrement chaussés, ne gardant de sa race que le regard un peu hautain et le sourire un peu railleur. Mais, empressée aux postes dangereux, jalouse des besognes rebutantes, elle vit dans la salle terrible des contagieux.

Nos soldats, qui la vénèrent, ignorent sa naissance. Ceux qui ont contemplé l'un des portraits les plus charmants du dix-huitième siècle, retrouvent, sous la blanche cornette palpitante, enveloppe discrète du fin visage, une autre comtesse Radieuse, rayonnante celle-ci de la joie prodiguée, des miracles de son dévoûment céleste.

V

Une fois encore, la nature, si généreuse en son éternel rajeunissement, recouvre de verdure et de fleurs les lugubres substructions du château de Saint-Cloud. Dans les impor-

tants communs, seuls échappés au vandalisme prussien et qui, vers la mi-juillet 1914, abritaient une école normale supérieure, aujourd'hui une superbe ambulance est établie.

C'est bien le Château-Fantôme de Napoléon, le génie militaire que les soldats s'appliquent à retrouver, à faire revivre. Notre guerre, pour ces combattants, ramène de préférence les souvenirs des grands braves de l'Empire, des retentissantes victoires qui leur semblent précéder la nôtre.

Ils affectionnent la place même où dominait « la lanterne de Démosthène », anéantie la première par le stupide incendie. Cet édicule était la reproduction exacte du monument chorégique de Lysistrate à Athènes ; copie que le Premier Consul fit dresser sur le point culminant du parc de Saint-Cloud, devant l'étonnant panorama de Paris qui s'étage — tel une ville de rêve flottant à l'horizon. Comme le kiosque fameux de la Malmaison, il isola les infinies méditations de Bonaparte, enclin aux retraites écartées et silencieuses. Là, celle qui fut l'amie — l'amie ! bien autrement précieuse que l'ami ! — partagea les lourdes pensées et les vastes projets, sans les comprendre peut-être, mais

en les admirant, en reposant de son ineffable sourire le génial cerveau parfois lassé.

⁂

Nous le savons, Bonaparte avait vingt-quatre ans, quand la veuve du général de Beauharnais, déjà dans sa maturité, vint le solliciter pour son fils. Subjugué, il accorda la faveur. On citait alors la sévérité de ses mœurs et son extrême réserve. Au petit Corse fruste, à demi sauvage, la vicomtesse de Beauharnais révélait le charme d'une vraie dame avec toute la grâce d'une vraie femme. Bientôt, leur intimité s'établit; puis, leur union fut consacrée. — La galanterie d'un magistrat falsifia l'acte de naissance de l'épouse.

Si Bonaparte aima éperdûment, pour l'unique fois de sa vie, Joséphine n'eut jamais pour son jeune mari d'autre sentiment que celui de l'amitié. Mais l'amie !... Elle le fut comme nulle autre. Il ne semble pas que, à cet égard, aucune femme de notre Histoire puisse lui être comparée. Elle sut remplir ce rôle de la compagne amie qui complète l'homme supérieur en le soutenant, le réconfortant, sans jamais s'imposer, mais toujours

présente aux heures de tristesse, à la fois empressée et effacée, celle dont on se sent compris, presque deviné, auprès de laquelle on ose se détendre, s'abandonner, avouer ses défaillances.

Tous les contemporains s'accordent pour vanter l'extrême bonté de Joséphine et son naturel aimable, en reconnaissant ses faiblesses et ses erreurs. Il semble qu'elle eût au plus haut degré le don de se faire aimer et pardonner. Son mari lui-même oublia les erreurs. Si bien que, « dans ses entretiens à Sainte-Hélène, en parlant d'elle, il se disait convaincu qu'il avait été ce qu'elle aimait le mieux, et qu'elle eût certainement quitté un rendez-vous d'amour pour le rejoindre. »

Quant aux faiblesses, homme d'ordre et d'économie, il tonnait souvent contre sa prodigue qui, toujours, accumula les dettes :

« — Ma pauvre Joséphine, tu ne te contentes pas de brûler la chandelle par les deux bouts à la fois, afin d'aller plus vite tu l'entames par le milieu. »

Elle pleurait. Il payait.

A la vérité, l'influence de Joséphine — la seule que Napoléon subit jamais — était salutaire. Certainement, nous lui devons

les quelques bouffées de poésie qui nous émeuvent soudain dans le Corse, resté barbare au fond. Quand ils erraient ensemble, par la campagne, ils s'arrêtaient au tintement de l'*Angelus* pour suivre l'exquis égrènement des sons dans l'atmosphère fluide. Joséphine lui inculqua ce goût très fin : « Rien ne me paraît plus charmant qu'une femme vêtue de blanc, marchant lentement sous les arbres. » Elle l'inclina toujours vers l'indulgence — qui fut, à elle, son irrésistible charme — s'appliquant à adoucir « l'abord brusque, impérieux, et les manifestations constantes d'un esprit dominateur. » A elle encore, nous devons la touchante correspondance de Napoléon puisqu'elle l'inspira : un volume de lettres « qui resteront comme un monument de grâce, de tendresse et d'esprit. »

* * *

Bonaparte, en guise de leçon, pratiquait volontiers l'ironie et la ruse.

Le culte enfin rétabli, c'est dans la chapelle du château de Saint-Cloud que fut célébrée la première messe officielle. Il convoqua, sans leur en indiquer le motif, les

fonctionnaires notoirement irréligieux, pour le dimanche onze heures du matin. Imaginant quelque changement de l'État, ils s'empressèrent au rendez-vous. Ils furent introduits dans la galerie où Napoléon, en manière de « petit lever », recevait son monde.

Soudain, les portes de la chapelle s'ouvrent, la musique consulaire joue : tous les courtisans, athées ou non, durent suivre le Maître et entendre l'office. — Il avait ordonné, mais Joséphine avait été l'inspiratrice.

*
* *

Malgré ses fautes et ses méprises, Joséphine fut pour Napoléon l'Étoile du bonheur. Auprès d'elle, à Saint-Cloud, il ne connut que les heures de joie et de triomphe. Il vécut là le 18 Brumaire et les premières journées enivrantes de sa vie d'Empereur. Car l'Empire fut proclamé à Saint-Cloud, sa résidence préférée. Joséphine, au contraire, regretta toujours la Malmaison et le temps où elle s'appelait simplement : la citoyenne Bonaparte.

« Il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre. » Celui de l'empereur nous

renseigne sur ses habitudes intimes qu'il traite de manies.

Entre six et sept heures, Constant Véry entre dans la chambre : « désordre complet, chaque partie de l'habillement jetée au hasard. ». Napoléon avait cette faculté de dormir quand il le voulait : six heures de sommeil lui suffisaient, à la suite ou par intervalles. Frileux dans les appartements, il réclamait en toutes saisons la fraîcheur du matin : « — Ouvre toutes les fenêtres, que je respire l'air que Dieu a fait ! » Puis, il prenait son bain, à une température si élevée qu'il fallait ouvrir toutes les portes.

Dans son bain, à sa toilette, il bavardait. Commérages de la ville, potins du château, l'intéressaient. Toujours en causant, il buvait une tasse de thé ou de fleurs d'oranger qu'il sucrait lui-même. Il se rasait seul, soignait méticuleusement ses dents et ses ongles, revêtait le costume qu'il devait garder toute la journée.

Il répondait ainsi au bonjour du premier médecin Corvisart :

— Vous voilà, grand charlatan, avez vous déjà tué beaucoup de monde aujourd'hui ?

De son côté, Mme Bonaparte recevait,

durant la matinée, un nombre infini de visites qu'elle accueillait avec sa grâce enjoleuse. « Elle promettait tout et renvoyait chacun content », déclare malicieusement Madame de Rémusat.

A dix heures et demie, quelquefois onze heures, le déjeuner de Napoléon était servi pour lui seul, sur un petit guéridon, en bois d'acajou, recouvert d'une serviette. Très sobre, son repas durait huit minutes ; chaque jour la même viande : poulet sous toutes les formes. A six heures, le dîner réunissait les deux époux, exclusivement, — sauf le dimanche où la famille impériale était conviée. Fauteuils pour l'Empereur, l'Impératrice et Madame Mère. Chaises pour les autres. Service par les pages assistés des valets.

Il arrivait que l'Empereur, impatient, se levât avant la fin. L'Impératrice, alors, faisait signe de continuer.

La rapidité de ces agapes était à ce point vertigineuse que le fils de Joséphine, le prince Eugène de Beauharnais, avait soin de dîner chez lui avant de se mettre à table chez son beau-père. Composé de seize plats, le menu s'expédiait en vingt minutes.

Dans le salon, un page présentait le pla-

teau de vermeil qui portait la tasse et le sucrier. Le chef d'office versait le café, mais l'Impératrice offrait la tasse à son mari.

La soirée s'écoulait entre le whist et le loto. La gaîté de l'Empereur animait le cercle ; sa causerie rapide, précise, pittoresque, répandait l'agrément. — Souvent, comme intermède, la harpe de Joséphine qui enchantait Napoléon.

* * *

Nul n'ignore quelle coquette avisée fut la séduisante créole. « On est jolie si on le veut » professait-elle avec conviction. De fait, pour se parer, elle utilisait jusqu'à ses défauts. Elle inventa cette mode du mignon mouchoir de dentelle, qu'elle tenait devant sa bouche en parlant, pour masquer ses vilaines dents, révélant une grâce dans ce geste dissimulateur. Elle avait si bien habitué son mari au rouge factice de ses joues, qu'il ordonnait impérieusement le fard à toutes les femmes de la Cour.

Cette créature d'élégance — parce qu'elle fut l'amie parfaite — savait à l'occasion devenir Parisienne de guerre. A Sainte-Hélène, Napoléon se souvenait — doucement et dou-

loureusement — que ni fatigues ni privations ne pouvaient la rebuter dès qu'elle le voyait préoccupé et mécontent.

« Montais-je en voiture, au milieu de la nuit, pour la course la plus lointaine, à ma grande surprise, je trouvais Joséphine bien établie, quoiqu'elle ne dût pas être du voyage. — Mais, lui disais-je, je vais trop loin. — Pas le moindrement, répondait Joséphine. — Et puis il faut que je parte à l'instant. — Aussi me voilà toute prête. — Mais il faut un grand attirail. — Aucun, disait-elle, tout est préparé. Et la plupart du temps, il fallait bien que je cédasse. »

Le mémorialiste ajoute : « Ses yeux se mouillaient toujours au rappel de l'Amie. »

* * *

Pour son mari, Joséphine ne pouvait vieillir, puisque son règne de tendresse se fortifia de son titre même de grand'mère.

C'est dans ce Château-Fantôme remeublé par Napoléon — le mobilier de Marie-Antoinette dispersé aux enchères lors de la Révolution — et qu'il para somptueusement de son style impérieux et riche, que fut célébré

le baptême du second petit-fils de Joséphine, hautement désigné pour succéder à l'Empereur.

« Dimanche 3 germinal an XIII, à trois heures de l'après-midi, leurs Majestés Impériales, suivies de la Cour, se rendirent à Saint-Cloud pour le baptême de S. A. I. Monseigneur le prince Louis. Cette cérémonie a été faite avec la plus grande pompe par Sa Sainteté le pape Pie VII. Rien d'assez grandiose, d'assez archaïque, d'assez rituel. On a fouillé dans les cérémoniaires et compulsé tous les procès-verbaux; on a raffiné sur l'étiquette au point de rechercher les détails inusités depuis Louis XIV. »

L'enfant mourut. Il emportait les espérances dynastiques de Bonaparte et le bonheur de Joséphine. La coterie politique, qui réclamait un héritier à l'Empire, s'employa ardemment au divorce. Napoléon finit par y consentir.

VI

Celle qui remplaça la femme de douceur et de grâce s'appelait Marie-Louise, bientôt surnommée : « l'odieuse Autrichienne ». Dix-

huit ans, de grande taille, ni belle, ni avenante, lourde, gauche, soumise à son mari avec une indifférence qu'elle ne chercha jamais à dissimuler. D'emblée, les Français lui furent hostiles, conservant toutes leurs sympathies à la répudiée. Un sergent osait répondre à l'Empereur qui, le reconnaissant pour un soldat de la campagne d'Italie, lui demandait s'il était content de se trouver à Saint-Cloud :

— Oui, sire, très heureux de servir Votre Majesté, comme nous étions contents de servir l'Impératrice Joséphine.

L'Empereur ne répliqua rien, s'associant peut-être au regret audacieux de son soldat, car « le soir il resta enfermé chez lui, et personne ne put l'approcher ».

D'ailleurs, avec l'éloignement de Joséphine, l'Étoile de la chance avait pâli. Dans l'entourage d'abord, les plus fidèles murmuraient contre les violences, les rudesses d'une humeur tyrannique que l'Amie — toujours nécessaire et jamais importune — avait longtemps atténuées, masquant les injustices de son irrésistible charme, imposant l'admiration pour le despote en sachant si bien, elle, se faire aimer. Dès le divorce

prononcé, la France avait pris parti pour la conseillère de bonté. « Jamais personne ne se retira d'auprès d'elle sans être enchanté ou reconnaissant. » Bref, privée de son efficace présence, la France de 1809 commençait à douter de l'infaillibilité de Napoléon.

Même la naissance si désirée du Roi de Rome ne rendit pas au Château-Fantôme les belles heures de joie et de triomphe. Une seule journée de délire, le 20 mars, où il semblait que le monde entier conspirât :

Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles.

Et ce fut tout, car, déjà, l'horizon s'assombrissait. Le peuple signalait les menaçants présages, tandis que l'Empereur s'absorbait en des méditations sans fin. On connut, plus tard, qu'il songeait souvent à l'Amie, « qui savait si bien distraire et consoler »... Les mécontents devinaient ses inquiètes rêveries, ses soucis cruels, le doute terrible, l'effroi... et le malaise gagnait toutes les classes.

Le valet de chambre Véry, raillant les habitudes d'ordre de son maître — qu'il jugeait parcimonieuses — signale un redoublement de cette « humeur difficile ».

L'Empereur, toujours simplement vêtu, prétendait que les officiers de sa maison, par leurs costumes, lui fissent honneur. Quant à lui, « il disait qu'il ne voulait être habillé que comme un officier de sa garde ; il grondait continuellement sur ce qu'il prétendait qu'on lui faisait dépenser, et cependant, par fantaisie ou maladresse, il rendait fréquemment nécessaire le renouvellement de sa toilette. A cette époque-là, plus que jamais, il se livrait à ses accès de colère, accommodant le feu avec son pied, il brûlait ainsi ses souliers ou ses bottes ».

Malgré tout, il continuait à travailler dix-huit heures par jour, farouchement enfermé dans ce cabinet de travail, dévalisé avant d'être brûlé : « tapissé de livres depuis le parquet jusqu'au plafond. Napoléon avait donné le dessin de son bureau, qui avait à peu près la forme d'une basse ; sur les ailes étaient étalés ses nombreux papiers. »

L'entourage, parfois excédé, réclamait timidement. Il répliquait net :

— De quoi vous plaignez-vous ? Les ministres ne sont reçus que le soir. La nuit est longue.

« En effet, il n'est jamais couché avant

quatre heures du matin, il tient six ou sept conseils par décade, et il discute lui-même, sur tous les objets d'administration, avec une précision, une clarté, qui étonnent les hommes les plus habitués au travail. »

Si le héros pouvait se féliciter, l'homme ne cachait plus sa mélancolie. A Saint-Cloud, il y avait quelque chose d'oppressé.

— Pourquoi donc avez-vous l'air si triste ? demandait-il à une dame du Palais.

— Je suis triste parce que mon mari m'a quittée.

Et comme Napoléon se moquait.

— Sire, j'ignore, moi, les jouissances héroïques, et j'avais espéré un peu de bonheur.

Alors, l'Empereur soupira :

— Du bonheur ? Ah ! oui, il est bien question de bonheur dans ce siècle-ci !

* * *

1814 s'est levé : impitoyable échéance du destin. Voici, pour le Château-Fantôme, le grand jour de deuil et le dernier jour de gloire. L'Empereur va le quitter pour jamais. Non plus le Bonaparte confiant dans l'éternel triomphe, le maître de la Victoire, le

dieu exalté, adoré! mais un homme épouvanté, qui sent se creuser le gouffre où tout de lui va s'engloutir. Il commande pourtant à sa volonté. Accablé et résolu, tenaillé d'angoisse, il maintient l'énergie de son front et l'ascendant de son regard. Il part pour rejoindre son armée qui le réclame. L'ennemi s'avance. Cette fois, tous les peuples se sont ligués contre lui.

L'heure de la séparation a donc sonné. Le Roi de Rome est dans ses bras. « L'odieuse Autrichienne », regardant nos luttes avec son indifférence hostile, s'est confinée dans son appartement, lâche, apeurée, partageant, avec ses conseillers perfides, « l'avis que tout était perdu, qu'il fallait se soumettre au vainqueur ». Mauvaise mère autant que mauvaise épouse, elle répétait hautement :

— Que peut-on me faire, à moi, la fille de l'empereur d'Autriche ?

Elle refusa l'adieu à son mari.

On sait, d'ailleurs, comment elle descendit du trône de France : empressée et satisfaite. « Sans scrupules, elle emporte pierreries et diamants, et jusqu'aux étoffes précieuses dont la Turquie et la Perse avaient fait hommage à l'Impératrice des Français. Elle em-

porta également la double couronne que Napoléon posa sur sa tête ; mais, pour outrager la France, elle la livra au commissaire russe envoyé près d'elle. »

Toutefois, parmi tant d'ingrates défections, un cœur fidèle et reconnaissant demeura attaché à Napoléon. Comme un témoignage de son âme élevée, son beau-fils, le prince Eugène de Beauharnais, nous a légué une lettre sublime, écrite le 20 avril 1814, à l'empereur Alexandre, et qui se termine ainsi :

« ... Ni la perspective du duché de Gênes, ni celle du royaume d'Italie, ne me porteraient à la trahison. L'Empereur, dites-vous, a eu des torts envers moi. Je les ai oubliés : je ne me souviens que de ses bienfaits. Je lui dois tout : mon rang, mes titres, ma fortune et, ce que je préfère à tout cela, je lui dois ce que votre indulgence veut bien appeler ma gloire. Je le servirai tant qu'il vivra ; ma personne est à lui comme mon cœur. Puisse mon épée se briser entre mes mains si elle était jamais infidèle à la France... »

Ce dernier ami de Bonaparte n'était-il pas le digne fils de l'Amie !

VII

Et pourtant, ce Château-Fantôme revit de bien brillantes journées, quand la sémillante impératrice Eugénie en fit son séjour d'élection et de charmante intimité. L'épouse de Napoléon III en bannit la trop sévère étiquette, établissant là, entre son mari et son fils, un train de villégiature aimable, reposant, pàrmi les arbres rares et les fleurs uniques qui constituaient son jardin particulier: aujourd'hui le même, l'élégant *Trocadéro*. Élégante d'ailleurs, la blonde Espagnole l'était de goût et d'instinct. Merveilleuse Parisienne, elle créait la mode.

Sans doute, on pourrait un peu l'accuser d'avoir imaginé — ou subi — la laide, ridicule, gênante crinoline, cette « cage à poules » qui encombrait alors appartements et équipages. Mais elle la portait si bien ! En s'asseyant, elle la tapotait pour la rejeter d'un preste et fin mouvement ; en montant dans sa calèche, par un léger demi-tour, les cerceaux s'étalaient sur les coussins avec leurs draperies veloutées ou endentellées. — En réalité, la jolie femme s'adapte sa toilette.

*
* *

Napoléon III était un rêveur. De sa jeunesse errante et éprouvée, il avait conservé un fonds de mélancolie avec un amour ardent pour les humbles. « Par-dessus tout, il aima le peuple, non pas spécialement le sien, car il était surtout humanitaire, mais tous les peuples, c'est-à-dire les pauvres, les faibles, les déshérités. »

L'idée de son mariage pourrait surprendre. Son caractère hésitant aurait dû reculer devant l'hostilité de sa famille et l'opposition de ses ministres qui n'admettaient qu'une alliance dynastique. Seul, le parti militaire le soutenait ; il s'intitulait crânement : le clan des amoureux. L'Empereur imposa son choix. Il annonça ainsi sa décision aux grands Corps de l'État :

« Les exemples du passé ont laissé dans l'esprit du peuple des croyances superstitieuses ; il n'a pas oublié que, depuis soixante-dix ans, les princesses étrangères n'ont monté les degrés du trône que pour voir leur race dispersée et proscrite par la guerre ou par la révolution. Une seule femme a

semblé porter bonheur et vivre plus que les autres dans le souvenir du peuple, et cette femme, épouse modeste et bonne du général Bonaparte, n'était pas issue de sang royal. »

Très jeune, Napoléon III avait déjà la démarche lente d'un homme las. Mais son sang-froid ne l'abandonnait jamais. Il eut toujours le mépris du danger ; ses adversaires lui reconnaissent aussi un caractère affable, courtois et doux. « Généreux jusqu'à la prodigalité, indulgent jusqu'à l'exagération, bon jusqu'à la faiblesse, il est le maître le plus facile à servir, le plus bienveillant, le meilleur pour ses serviteurs grands et petits. »

***

Cette anecdote inédite appartient au Château-Fantôme, — récemment contée par celle qui fut la dame d'honneur favorite et fidèle.

Beaucoup se rappellent la tendresse profonde de l'impératrice Eugénie pour sa sœur, la duchesse d'Albe, et son désespoir persistant quand elle l'eut perdue. Le tombeau de cette sœur adorée était devenu sa préoccupation et sa consolation. Elle le voulait fas-

tueux, mais discret, touchant, d'un sentiment délicat et religieux. Elle voulait surtout la garder ressemblante sur la pierre de son sépulcre, jusque dans son expression, son geste, inaltérable désormais et toujours vivante.

Pour cette statue si précieuse, elle s'était donc adressée au sculpteur qu'elle admirait : Guméry, premier prix de Rome, auteur du grandiose Apollon qui, sur le dôme de l'Opéra, superbement s'élance vers l'espace en trouant le ciel de sa lyre d'or.

Bientôt, à Saint-Cloud, dans le château même, Guméry eut installé son atelier, sous les yeux de l'Impératrice qui suivait, jour à jour, la composition de l'œuvre, sa mise en train, ses progrès.

Or, par un chaud matin de juillet, la souveraine était venue surprendre l'artiste presqu'au saut du lit, vêtue du simple peignoir de linon étalé sur l'ample crinoline qui soutenait jusqu'à la traîne — la si longue traîne de l'époque ! Debout, à ses côtés, elle contemplait la noble figure de terre glaise qui, déjà, prenait forme en sa quiétude éternelle. Tout à coup, d'un irrésistible mouvement d'impatience, elle démolit le bras que le sculpteur modelait :

— Eh bien ! non, Guméry, non, non, vous n'y êtes pas ! Ce n'est pas cela.

Et comme il demeurait décontenancé, l'Impératrice poursuivit en s'adoucissant :

— Je vois que nous ne nous entendons pas du tout. Impossible de vous communiquer mon idée. Alors, attendez, attendez, Guméry. Il n'y a pas d'autre moyen. Il faut que je vous donne le mouvement, moi !... Vous allez voir...

— Je ne comprends pas...

— Inutile de comprendre. Tournez-vous, Guméry, tournez-vous du côté du mur, pour ne pas regarder. En pénitence, dans le petit coin, comme les enfants...

L'artiste s'exécuta, absolument ahuri.

L'Impératrice continua :

— C'est bon ! Ne bougez pas avant que je vous délivre...

Et voilà l'Impératrice qui enlève d'une chaise l'ample draperie de satin blanc qui servait au modèle. Puis, quittant prestement peignoir, jupons, crinoline, elle s'enveloppe de l'étoffe soyeuse et, allongée sur le divan, prend la pose qu'elle désirait indiquer.

— C'est fait, Guméry, finie la pénitence... retournez-vous...

tueux, mais discret, touchant, d'un sentiment délicat et religieux. Elle voulait surtout la garder ressemblante sur la pierre de son sépulcre, jusque dans son expression, son geste, inaltérable désormais et toujours vivante.

Pour cette statue si précieuse, elle s'était donc adressée au sculpteur qu'elle admirait : Guméry, premier prix de Rome, auteur du grandiose Apollon qui, sur le dôme de l'Opéra, superbement s'élance vers l'espace en trouant le ciel de sa lyre d'or.

Bientôt, à Saint-Cloud, dans le château même, Guméry eut installé son atelier, sous les yeux de l'Impératrice qui suivait, jour à jour, la composition de l'œuvre, sa mise en train, ses progrès.

Or, par un chaud matin de juillet, la souveraine était venue surprendre l'artiste presqu'au saut du lit, vêtue du simple peignoir de linon étalé sur l'ample crinoline qui soutenait jusqu'à la traîne — la si longue traîne de l'époque ! Debout, à ses côtés, elle contemplait la noble figure de terre glaise qui, déjà, prenait forme en sa quiétude éternelle. Tout à coup, d'un irrésistible mouvement d'impatience, elle démolit le bras que le sculpteur modelait :

— Eh bien ! non, Guméry, non, non, vous n'y êtes pas ! Ce n'est pas cela.

Et comme il demeurait décontenancé, l'Impératrice poursuivit en s'adoucissant :

— Je vois que nous ne nous entendons pas du tout. Impossible de vous communiquer mon idée. Alors, attendez, attendez, Guméry. Il n'y a pas d'autre moyen. Il faut que je vous donne le mouvement, moi !... Vous allez voir...

— Je ne comprends pas...

— Inutile de comprendre. Tournez-vous, Guméry, tournez-vous du côté du mur, pour ne pas regarder. En pénitence, dans le petit coin, comme les enfants...

L'artiste s'exécuta, absolument ahuri.

L'Impératrice continua :

— C'est bon ! Ne bougez pas avant que je vous délivre...

Et voilà l'Impératrice qui enlève d'une chaise l'ample draperie de satin blanc qui servait au modèle. Puis, quittant prestement peignoir, jupons, crinoline, elle s'enveloppe de l'étoffe soyeuse et, allongée sur le divan, prend la pose qu'elle désirait indiquer.

— C'est fait, Guméry, finie la pénitence... retournez-vous...

Le sculpteur ne put qu'applaudir.

L'artiste remis au travail, quelques instants après, la porte de l'atelier s'ouvrait... pour livrer passage à l'Empereur. On peut imaginer sa surprise devant sa femme ainsi étendue et, sur le plancher, le tas des jupons et de la crinoline.

— C'est bien naturel, expliqua l'Impératrice. Guméry n'arrivait pas à comprendre ma sœur. Grâce à notre ressemblance, je lui sers de modèle.

* * *

C'est également de Saint-Cloud, comme son oncle, que l'empereur Napoléon III quitta la France pour n'y jamais revenir. Ce rêveur mélancolique ne portait en lui ni le génie batailleur de l'ancêtre, ni le despotisme de son humeur tranchante. La guerre de 1870 ne fut pas sa Guerre. Contre elle, il avait énergiquement protesté. Il n'avait pas oublié qu'à la demande du maréchal Niel, alors ministre de la guerre, l'opposition avait répondu : « — Vous voulez donc faire de la France une vaste caserne ? A quoi le maréchal Niel avait répliqué : — Prenez garde d'en faire un vaste cimetière ! »

Pourtant, sollicité, circonvenu par ce parti néfaste dit : « des autoritaires », le 15 juillet 1870, à deux heures du matin, dans le Conseil tenu à Saint-Cloud, l'Empereur céda, sans essayer de voiler sa tristesse.

Le 27 juillet, le Prince Impérial communia dans la chapelle du château de Saint-Cloud. Puis, le père et le fils montèrent dans leur train particulier qui partait alors de l'intérieur du Parc, emportés loin de la demeure favorite qu'ils ne devaient plus revoir.

D'ailleurs, cette fois, il était à jamais condamné, le château d'élégance et de grâce. L'infâme incendie le guettait, afin de favoriser le vol, de le pallier.

On sait le sort misérable du château de Saint-Cloud lors de l'effroyable invasion prussienne. Il fut complètement détruit, surtout par le feu.

La Lanterne de Démosthène d'abord. Et, le 13 octobre, le château flambait.

C'est un journal allemand qui nous renseigne : la *Gartenlaube*.

« Pour faire flamber les maisons qui brûlaient difficilement, nos soldats entassaient dans le milieu des appartements, des meubles, des pianos qu'ils avaient enduits de

pétrole. C'était à qui allumerait le plus bel incendie. »

Et ces lignes de l'historien prussien :

« Vers la fin de 1870, je visitai les environs de Paris. C'était partout la destruction, la désolation. Les meubles les plus précieux servaient à entretenir les feux de bivouac ; nos soldats fendaient à coups de hache les plus beaux pianos pour faire cuire leur soupe ; on déchirait les tentures de damas pour faire des torchons. Il se passa alors bien des faits qui ne sont pas à l'honneur du nom allemand et qui ont, à bon droit, révolté les Français. Il n'y a rien à répondre quand ils nous accusent de barbarie et de brutalité. »

*
* *

Aujourd'hui, malgré les ruines effacées, plus que jamais — en face du péril prussien renouvelé — le Château-Fantôme demeure le souvenir vivace de haine et de vengeance. Et, il y a peu de temps, l'impératrice Eugénie, si douloureuse en son double deuil du père et du fils, y venait cueillir, dans son jardin du « Trocadéro », quelques-unes des fleurs qu'elle a tant aimées.

ENVOIS DE L'YSER

LE MOUSTIQUE BLEU

Comme une chose très simple, le facteur a déposé sa lettre dans la boîte : une lettre de l'Yser ! Comme une chose très simple, elle est apportée dans la véranda inondée de soleil, pleine de roses, sous les yeux innocemment malins du petit faune qui, du haut de son piédestal ceinturé d'hortensias — sa jambe de chèvre en l'air sur un pas de danse, ses cornes pointant à travers les pampres dont il est coiffé — joue de la flûte, que ses menottes potelées rejettent un peu en arrière pour découvrir un demi-sourire moqueur : l'exquis sourire du dix-huitième siècle.

Un de ces matins où le ciel d'azur se dé-

grade en une délicate teinte lilas qui, à l'horizon, n'est plus qu'un reflet de turquoise pâlie. Dans la véranda, la baie sur le grand balcon est ouverte et c'est la roseraie tout entière qui exhale ses parfums, mêle ses tons de merveille, semble réellement pénétrer à travers la maison qu'elle enlace, tapisse, enguirlande, follement audacieuse et délicieuse.

* * *

L'enveloppe est déchirée. Tout à coup, du double feuillet, s'échappent deux ailerettes ; les trois Parisiennes contemplent leur subit envol extravagant ; un moustique inconnu de nous, un long moustique d'une couleur bizarre, indécise, où le jaune, le roux, le violet, le verdâtre, composent un bleu faux, hostile : c'est le moustique de l'Yser.

Ce semble vraiment une résurrection, tant la pauvre chose s'agite parmi les rais du soleil, comme si elle essayait de s'accrocher aux branches fleuries, aux toiles ouvragées de Venise.

— Il faut l'attraper !

Comme un jeu, d'abord, toutes les trois le poursuivent...

Mais il continue son tourbillon dément, sa ronde absurde et sans but, ses efforts prodigieux d'atome défunt qui veut recouvrer sa place dans le grand univers.

— C'est ridicule ! Saisissez-le !

Essayer de l'attraper, cette « poussière » qui s'éloigne et s'éloigne... C'est une chasse étrange...

Et le petit faune semble suivre gaiment ces ébats, avec sa jambe de chèvre lancée en avant et son sourire narquois de musicien danseur.

— Mais, vraiment, il semble revivre à l'air !

Oui, il continue à s'élever. Il atteint presque au lustre de Murano.

— Il va se perdre ! nous ne l'attraperons pas !

Tout à coup, il s'arrête, hésite, les ailerettes maladroites... Il redescend dans la jolie lumière dorée. Pendant quelques secondes, un tournoiement désemparé, le détraquement de la petite machine en détresse. Et comme, de nouveau, une main se tend :

— Non, non, laissez-le ! Vous voyez bien que c'est notre souffle qui le soutient et le dirige !

Elles demeurent immobiles, osant à peine respirer.

Alors, les ailes ténues, les petites ailes transparentes, fragiles, s'aplatissent sur le carrelage diapré.

Avec quelque peine fut reconstitué l'insecte. Une aile gisante, puis l'autre ; enfin, le tout petit corps, sec, ratatiné, rugueux, hérissé, menaçant.

* * *

C'est ainsi que la lettre le définissait, cet infiniment petit, ce chétif, misérable, ridicule insecte : le pire fléau de l'Yser. Il ajoute à tant d'horreurs le plus cruel peut-être des supplices.

Ennemi enragé, il attaque sans répit, sans pitié, poste, boyau d'accès et champs de bataille. Il rivalise avec les balles : même il les dépasse en cruauté ; sa morsure est férocement douloureuse et peut inoculer les fièvres paludéennes.

Donc, il est là ; étendu sur une feuille blanche, capté, reconstitué, effrayant par tout ce qu'il évoque de misère et d'angoisse.

Et le petit faune aussi paraît le contempler, souriant si joliment, un peu railleur de prêter sa grâce affinée du dix-huitième siècle à l'époque effroyable et barbare que nous traversons.

LE ROSIER DE L'YSER

Malgré le deuil du monde, les roses fleurissent selon l'ordre de leur saison, la sage nature continuant quand-même, parmi le plus effroyable des cataclysmes, son œuvre bienfaisante de perpétuel renouvellement. Certes, elles paraîtront toujours précieuses, les roses de cet été qui rayonnent et parfument, moins somptueuses et abondantes toutefois, parce que les soins minutieux et constants leur ont manqué et que les plus belles sont les plus exigeantes.

Les plantes aussi ont été les victimes de la guerre. Dans toutes les campagnes bombardées, dévastées, elles ont péri, piétinées, arrachées, massacrées, l'infâme tourbillon de fer atteignant jusqu'à leurs racines. Ornements des jardins et desjardinets, elle ont partagé le sort des habitations détruites —

châteaux et chaumières ; — elles sont enfouies sous la mitraille et les décombres.

Alors, celle qui revit tout à coup parmi le chaos des pierres et des projectiles n'apparait-elle pas miraculeusement protégée, la relique conservée par on ne sait quel caprice du hasard, sourire mélancolique du passé, emblème d'espérance et de gloire ?

* * *

C'est ainsi que, en un coin des plus ravagés de l'Yser, un pauvre rosier subsista. Dans une agglomération de première ligne dont il ne restait plus qu'éboulements, sous le dégel de mars, une touffe de brindilles sèches apparut : unique épave d'un jardinet dépendant d'une modeste cure. Elle attira la curiosité d'un « petit carabinier » qui, téméraire sous les obus, s'approcha du débris. Un rosier ! Il reconnut un rosier, et la pensée de sa marraine fit de lui le sauveur de l'arbuste abandonné. Quoique sans grande science de la culture, le filleul déterra habilement les racines profondes. Elles vivaient. Avec mille précautions il les dégagea du sol empierré, coupa les branchages morts pour

alléger le malheureux réduit à un seul bout de tige, et l'emporta dans sa tranchée. Là, il chercha la place le mieux à l'abri des bombes, où la lumière et le soleil pourraient peut-être ranimer la triste dépouille. Et il la planta, étalant avec une sollicitude presque religieuse, dans ce terrain humide et boueux, les racines expirantes, sans trop compter sur leur réveil. Pour les protéger contre le piétinement, ces racines recouvertes, il les entoura d'un réseau de fil de fer barbelé : le petit rosier, lui aussi, était fortifié.

* * *

Les jours passèrent. Avril ramena le printemps, et la tiédeur, et les gais rayons qui font germer les graminées jusque sur les ruines. Quelle surprise ! Sur la tige du frêle rosier, trois points roux, présages de bourgeons, crient la vie. C'en est fait ! Le rosier ressuscite avec Pâques nouvelles !

Une vraie joie pour le filleul si assidu dans ses soins, si anxieux de la réussite, si attaché à son sauvetage, soudain récompensé de ses peines, fier, triomphant !...

Et, bien vite, à la marraine, la renaissance

fut annoncée. Elle envoya le nom de baptême : « Mon filleul ».

* * *

Ensemble ils vécurent le doux mai les deux filleuls. Si souvent l'un près de l'autre ! Avidement le « petit carabinier » contemplait les progrès de son élève ; peu à peu grossissaient les bourgeons où germaient des ramilles, lesquelles se couvraient de menues feuilles bientôt élargies... Devant cette éclosion ravissante, il enveloppait avec tendresse, de son regard lumineux, la jolie plante recréée par lui, tandis que son esprit la mêlait à ses graves songeries.

Oui, il songeait, dans la tranchée où l'on attend, où l'on guette... sous l'infernal vacarme des bombardements continus, appelant la bataille, son âme meurtrie par la morsure d'une haine féroce, le mirage du pays reconquis enfiévrant sa volonté, prêt à tuer, à mourir. Il songeait avec son cerveau de savant, aux moyens de la « défense », au secours que la science pouvait apporter à cette guerre mécanique où l'outil remplace l'homme, celui-là plus efficace encore pour

détruire. Un jour même, il crut avoir trouvé...

* * *

Enfin juin verra fleurir le rosier tant aimé. De minuscules boutons pointent sous le feuillage finement découpé. « Mon filleul » est le mystère; il est l'inconnu comme l'instant que nous vivons.

D'abord, quelle est son espèce ? Dans le jardin de la cure, garnissait-il, exubérant grimpant, l'un des murs du presbytère ou le berceau favori sous lequel le prêtre venait lire son bréviaire ? Arbuste nain, ornait-il la plate-bande du potager ? Ses roses sont-elles larges ou serrées, de cette couleur ambrée, à l'odeur de pêche mûre qui pénètre et ravit ? Ont-elles la chaude splendeur de la pourpre avec ce beau cœur d'or qui exhale la senteur enivrante ? Ou sont-elles ces fleurs d'innocence, les blanches si subtilement parfumées — mélange de la violette et de l'amande ? Qu'importe, ô petit rosier de l'Yser ! Même simple églantier sans parfum, tu peux t'épanouir fièrement. Tu es le plus désiré, tu seras le plus admiré !

* * *

Mais voilà qu'un matin, ce fut presque une épouvante. Auprès de « Mon Filleul » un éclat d'obus gisait. Eh quoi ! Était-il blessé le cher rosier de l'Yser ? Non, il se dressait, éclatant de fraîcheur et de santé. Aucune feuille n'avait été atteinte. Le carnage encore l'avait épargné.

Donc, exposé lui aussi à tous les risques de la guerre — la mitraille, les intempéries et l'homme! — il attendra, le petit arbuste recueilli, l'heure magnifique de la Victoire qui le ramènera vers le Paris triomphal, prendre la première place dans la roseraie de la Marraine.

L'HIRONDELLE DE L'YSER

Comme les fleurs, les oiseaux, qui les égalent en agrément, ne semblaient-ils pas d'avance les victimes de cette guerre, acharnée à la mort de la création ? Certains oiseaux chanteurs se sont acclimatés aux effroyables machines de la terre et de l'air, indifférents au fracas des canons, établissant leur vie confiante immédiatement derrière la ligne de front. Même autour de Verdun, l'infernal ! dans les bois favorables aux couvées, dès que cesse l'épouvantable vacarme du bombardement, étourneaux, merles et pinsons, unissent leurs joyeux gazouillis. Et, sur une branche mutilée, le rossignol, fièrement, module à plein gosier, pour charmer sa compagne.

*
* *

Cependant, au pays de Flandre, sur cette côte absolument dévastée par la mer du Nord, où s'ébattaient surtout les oiseaux de passage, ceux-ci n'ont pas reparu. Dans la contrée désertique, nul abri n'est demeuré pour protéger les nids.

Voici la tragique aventure d'une hirondelle : un conte d'enfant et de philosophe — deux êtres si souvent proches l'un de l'autre, parce qu'ils voient simplement les choses. — Le destin méchant punit l'oiseau de son courage et de sa reconnaissance.

Près de sa tranchée, un soldat dessine, songeur et grave, captivé, malgré tout, par le crayon qu'il manie habilement. Nul paysage n'est médiocre pour celui qui sait voir. Ce chaos de pierres et de fer a la grandeur de ce qui paraît avoir précédé le monde ; mieux, de ce qui le suivrait s'il s'effondrait soudainement.

Cette rêverie emplissait le cerveau de l'artiste à l'heure où le vacarme du bombardement s'éteignait : apaisement momentané, présage d'une reprise furieuse. Souvent, il

s'arrêtait pour écouter son âme. Quand, quand pourrait-il, jeté dans la mêlée, frapper à son tour, foncer, poursuivre ?... Quand le jour de massacre, de tuerie, de vengeance, qui délivre et conquiert ?... Hélas ! l'attente encore, l'attente depuis tant de mois, l'attente angoissée, déchirante, mille fois plus terrible que les obus ; l'attente qui exaspère, enrage ; l'attente qui exige le courage des grands énergiques, la patience des volontés indomptables.

Dans ce silence inaccoutumé de la tranchée, au-dessus de lui, tout près, un bruit léger comme un effleurement, un bruit doux, un bruit d'ailes. Est-il possible ? Une hirondelle !... Oui, elle arrive de la Belgique envahie !... Il la contemple avec des yeux d'extase... Depuis deux ans, il n'a pas revu d'hirondelles. Celle-ci, plus brave, plus attachée, aurait-elle fui l'odieux joug de l'oppresseur pour le refuge lointain qui est encore la Patrie, mais la Patrie volée, déchirée ? Si misérable soit-il, veut-elle retrouver le nid d'antan, à cette saison où les nids appellent la vie ?

Curieux, il l'observe en ses circuits un peu étranges. Elle a ralenti son vol. Apeu-

rée, elle s'est mise à raser la terre dans une ronde de vertige, encerclant cet être nouveau qu'elle ne connait pas, vêtu jusqu'à la tête d'une terne enveloppe de couleur éteinte. Puis, elle se relève pour repartir éperdue, remonte audacieusement, de son aile effilée qui coupe l'air, jusque dans l'éther où elle semble nager et, brusquement, retombe, se pose, désorientée, épuisée, sur un coin de chaume — seul débris subsistant en cette nudité.

Et, pour tous les deux, l'homme ! l'oiselle! le tableau d'autrefois se retraça. Ce mince morceau de chaume évoquait une belle ferme de la région luxuriante : la Flandre généreuse aux gens et aux bêtes, gorgés d'aise et d'active satisfaction. Car tous travaillaient fort et mangeaient bien. La Belgique plantureuse ! La Belgique riante !

Messagère de bonheur ! Tous la nomment ainsi l'élégante oiselle au vol souple et léger. Du plus riche au plus humble, chaque toit s'offre pour l'accueillir. Mais celui-ci, qui l'abritait, n'est plus. Pris de pitié tendre, le soldat s'est levé. Oui, le nid était bien là, car le bec mignon essaie de le découvrir. Pas trop effarouchée, l'hirondelle a vu s'ap-

procher l'homme. Elle a suivi la main qui dégage la paille dure et sale, et qui forme un creux dans ce reste épargné. Aussitôt elle a gagné la cachette bienfaitrice ; quelques « couics, couics » expriment sa gratitude.

* * *

Le soldat a repris sa place devant son dessin, absorbé par la transformation qui s'opère devant ses yeux : la nature si mobile se recrée de chaque moment vécu ; instantanément, lignes et couleurs se renouvellent à l'infini — désespérance du peintre impuissant à les fixer dans leur réalité.

Le soleil commence à décliner. Un ciel particulier à ces pays de vent et d'humidité s'étale en de superbes grâces. Sur un fond de turquoise, de longues écharpes roses se développent, s'enlacent, se nouent et se dénouent comme en multiples jeux d'ondines. Une telle palette transporte l'artiste. Non, rien ne meurt, puisque tout revit et que la création miséricordieuse plane au-dessus de nos misères.

Les écharpes magnifiques ont fini par se joindre pour former une éblouissante

voûte de pourpre. C'est un ciel d'apothéose !

Tout à coup, dans cette douce splendeur, un bruit affreux, strident, sinistre : le réveil du carnage. Alors, sur l'admirable incendie du firmament, un abominable incendie s'alluma, vomi par les shrapnells : le nid reconstitué brûlait...

UNE FÊTE DE L'YSER

Ah ! certes, notre front tout entier a frémi d'allégresse en apprenant la marche triomphale des armées russes qui semblaient, soudain, ouvrir si larges les ailes de la Victoire.

Mais il est un coin, surtout, un lugubre coin, champ de tombes, coin de misère parmi les durs secteurs, où la nouvelle sema l'émotion profonde, presque écrasante, du Ciel entrevu dans l'abominable Enfer. L'Yser où, durant d'interminables mois, des héros martyrs, après s'être fait massacrer pour conserver un débris de leur Flandre si aimée, ont subi la torture des bombardements incessants, des boues, de la vermine, immobilisés, crucifiés. Plus affreuse que les plus terribles combats fut cette attente dans la monotonie des mêmes douleurs, des mêmes

privations. Seuls, en conçoivent l'incomparable angoisse ceux-là qui l'ont subie, dans la rage impuissante, guettant jour à jour l'heure qui sonnera l'offensive, l'ordre qui réclamera l'activité de leur vaillance, le droit pour eux de recommencer la lutte hors des tanières. Et voilà que leur arrive cet encouragement suprême : l'action proche.

Comment se figurer certaines ivresses ? La plus exaltée est sûrement celle de l'espérance qui succède au désespoir. Quelle flamme anime tous ces guerriers ! Quelle vision délirante ! Quelle ardeur et quelle impatience ! Mourir, qu'importe, si on meurt pour la Patrie, son salut et sa conquête !

* * *

La jeunesse est l'improvisatrice qui crée le plaisir dès qu'elle possède la joie. Elle a besoin d'épandre ses sensations de bonheur, de les partager, de les proclamer, de les accroître en les célébrant. Mais là, dans l'Yser, ils ont trop souffert pour avoir jamais songé à la moindre diversion. Là, aucune farce pour poilus, ni chants, ni théâtre. Rien que le silence de la tranchée austère,

troublé par les seuls bruits de la continuelle mitraille.

Dans un groupe de cyclistes : — un corps d'élite toujours prêt aux missions dangereuses — un musicien eut l'idée d'organiser une fête-concert dont il composerait la musique. Après tout, une vraie fête ne réclame ni somptuosités, ni foule. Elle est dans l'âme. Et c'était bien son âme qu'il voulait exhaler dans celle de ses camarades réconfortés ; leur insuffler, pour le dernier et définitif effort, la valeur téméraire et acharnée, les soulever dans le transport du sacrifice, leur retracer la rentrée glorieuse aux foyers qui les appellent, si anxieux de les accueillir : terre promise recouvrée !

*
* *

La Flandre fut de tout temps le pays des ghildes et des confréries ; les sociétés musicales y abondent. Pas un village qui n'ait son orphéon, D'admirables cantates se jouent sur les vastes places de ces villes artistes. A Malines, l'œuvre si célèbre de Benoît, *la Rubenscantate* mêle aux voix de quatre mille exécutants les sons argentins de ses nom-

breux carillons. — Ainsi se forme un peuple de musiciens capables de comprendre et d'exécuter.

Le festival était donc aisé. D'un jet, le cycliste écrivit une marche, un peu grave, parce que l'ambiance là-bas impose sa mélancolie, même à l'épanouissement intérieur. Lui, possédait au fond de sa « cagna » un violon emporté comme une relique et que, jusqu'alors, par prudence, il n'avait pas osé essayer: si près, les Boches entendant jusqu'au murmure des paroles, toute résonnance devenait péril. Mais que redouter à cette heure ? Au contraire, les défier serait un plaisir. Il sortit de sa boîte le précieux instrument que l'humidité avait abîmé. Il remit les cordes, péniblement les accorda. Pauvres sons maigres que l'artiste utilisa pour des effets de douceur et de poignante émotion. Une petite flûte — presque un jouet d'enfant — et un accordéon l'accompagnèrent. Puis, suivit une chanson qui magnifiait leur douloureux et cher Yser. De bonnes voix l'eurent vite apprises. Cette répétition les ravit tous.

Alors, le soir suivant, par une nuit sans lune de cette fin de juin — une nuit de ve-

lours sombre sous un ciel plein d'étoiles — la funèbre tranchée, plongée dans l'ombre épaisse, entendit l'humble festival de ces jeunes, si confiants, si résolus. Comme il modulait, le pauvre violon raccommodé, comme il exprimait leur élan et leur ténacité ! Flûte et accordéon s'étaient tus pour lui laisser phraser quelques mesures en solo, d'un attendrissement religieux, quand un bruit sec et coupant arrêta net la mélodie. D'un même mouvement immédiat, plusieurs de ces menues lampes de poche électriques s'allumèrent. Le musicien avait été renversé, le violon brisé auprès de lui ; il tenait dans sa main l'archet tranché.

— Dieu soit loué s'écria-t-il, je n'ai rien. Il s'était relevé, et montrait la grosse pierre détachée du parapet qui, par ricochet, avait causé le dégât. Facile à reconstituer l'accident : la musique imprévue les avait découverts ; un projectile ennemi leur répondait.

— Beau raté ! dit en riant le « petit carabinier ».

— Fichue réplique !

— Peut-être un prélude ?

— Attendons la suite.

Toutefois, à la si faible clarté des petites

lampes, cette dizaine d'hommes, couleur de leur sol glaiseux, contemplaient, navrés, l'instrument démoli, silencieux pour toujours. Furtivement, le violoniste-compositeur essuya une larme. Aussitôt il se redressa :

— Eh bien ! maintenant, chantons !

Et le chœur entonna fougueusement :

Yser, tu formais la parure
De nos beaux pays opulents.
Toute de fleurs et de verdure,
La Flandre comblait ses enfants.

Mais, soudain, tu nous fus contraire,
Yser de boue et de frimas.
C'est l'attente qui désespère.
Rends-nous les acharnés combats !

Enfin, cher Yser de souffrance,
A la bataille nous volons !
Tu deviens l'Yser d'espérance.
Yser, par toi, nous triomphons !

CONVERSION

Il fait froid ! C'est le mot qui court sur toutes les bouches. Il fait froid. Le ciel lui-même ajoute sa méchanceté à la cruauté des humains. Cet implacable hiver — de l'année la plus terrible, 1917 — glace les âmes et les corps. Du front, la souffrance s'étale, englobe l'arrière. Les civils participent à la guerre autrement que par leur charité. Ils en connaissent soudain les privations.

Mais le froid, sans moyen de chauffage, devient une catastrophe. Elle est générale pour Paris et sa banlieue. Arrêt de tous les conforts. Les innombrables petites conquêtes de la civilisation, détruites soudain. Pour en avoir pris l'accoutumance, la perte en est d'autant plus sensible. Ces deux mois de janvier et de février auront imposé un réel martyre.

∴

La jolie maison, assise dans son jardin dépouillé et tout blanc, a fermé son rez-de-chaussée où les radiateurs font relâche.

Il faut monter à la « salle de travail », le refuge actuel. Là, du moins, quelques menues bûches éclairent la petite cheminée de la vaste pièce.

Où suis-je ? Un décor étincelant, une féerie exotique dans ce morne paysage de hachures que deux larges fenêtres, recouvertes seulement de tulle à bordure multicolore, laissent apercevoir jusqu'en ses lointains d'un gris d'ardoise implacablement lugubre.

Le mobilier est étrange et fascinant. Sur les fauteuils sont jetés de rares et superbes châles aux merveilleux bouquets, aux longues franges soyeuses. Le divan disparaît sous l'amas de molles étoffes ; dans un angle, le piano s'enlace d'écharpes à ramages ; des éventails traînent sur les tables ; des dentelles enguirlandent les glaces qui se penchent.

∴

Elles sont là, cinq jeunes femmes assises,

ou plutôt accroupies sur d'épais coussins — posés sur le clair tapis — groupées autour de la cheminée flambante, absorbées dans leurs tricotages : ouvrages pour nos soldats.

Brunes au teint mat ambré, jupe courte découvrant bas noirs et souliers à boucles, le chandail gainant le buste souple, coiffure sans apprêt, les actives ouvrières fabriquent chaussettes, passe-montagnes et gilets.

— Tout de même, qu'il fait froid !

— Pour nous, surtout !

— Mes doigts remuent à peine.

— Le bois qui flambe n'arrive pas à les dégourdir.

— Que voulez-vous ? C'est la guerre !

Cette dernière voix, nette, dénote l'autorité. Les autres répètent en chœur, avec un soupir :

— C'est la guerre !

La belle voix claire a repris :

— Hier matin, ayant entendu tambouriner un arrivage de charbon, vite, j'ai couru à la mairie où on le vendait. J'ai pris un numéro, et me suis mise à la queue... Mais l'effroyable bousculade, les vociférations, les coups échangés... je me suis sauvée. Ma fourrure

me valait des avanies. J'ai eu vraiment peur. Alors, il faut se contenter des bûchettes qui me restent. Heureusement qu'il en reste !

Toutes s'avouent favorisées, avec un bon sourire reconnaissant et résigné. La voix maîtresse continue, non sans quelque malice :

— Et du charbon, j'en aurai demain !

Un « ah ! » général d'ivre bonheur.

— Je rentrais de la mairie, vraiment malheureuse, quand mon bon toutou briard défend furieusement mon étole de renard contre un affreux roquet prêt à tout dévorer. Mais le possesseur du roquet se tenait très fier auprès de six sacs de charbon qu'il faisait enlever par son jardinier. Un peu effrayé pour moi, il rappelle son chien. Je suis prise d'un désir fou.

— Oh ! laissez-le, monsieur ; mais non, il est magnifique, votre caniche, et si gentil !

Je ne caressais la vilaine bête que des yeux ; elle m'aurait avalé la main. J'avais découvert la corde sensible.

— Mon Dieu, monsieur, c'est à vous, ce charbon ?

— Oui, enfin !

— Vous êtes bien heureux !

Un brave homme tout de même qui s'attendrissait. Il est vrai que je décochais œillades et sourires !

— Alors, vous non plus, n'avez pas de charbon ?

— Pas un morceau.

Quelle magnanimité !

— Ma petite dame, nous allons partager. Et il n'est pas trop cher, vous savez, pour l'époque.

Il est mon voisin. J'aurai demain matin mes 150 kilos. Une fortune de charbon !

Cette fois un ban de triomphe applaudit la cessionnaire.

Les tricots repartent de plus belle.

— Tiens ! On dirait un point nouveau !

— Oui, je l'ai appris hier. Pour les rétrécissements, il est plus commode.

Le passe-montagne circule de mains en mains, objet de convoitise.

— Tu me l'apprendras ?

— A moi aussi ?

— Cette finition de gilet est plus solide que la mienne.

— C'est que je mets ma laine double.

— Décidément, les aiguilles valent-elles mieux que le crochet ?

La question est posée gravement et sérieusement discutée.

Eh bien ! Ces tricoteuses zélées sont des danseuses, et des danseuses nées sous le soleil d'Espagne. Elles sont venues là, en gentil quatuor, passer l'après-midi chez la Granada, la mime célèbre, presque française par sa naissance parisienne, et propriétaire de la villa qu'elles admirent.

* * *

Quelle curieuse conversion — pour employer son terme propre — que celle de cette grande artiste qui prépare à son art une forme toute nouvelle ! Elle la conte avec joie, le mot juste, un certain humour gracieux et pittoresque, ses beaux gestes accompagnant le regard mobile des yeux de flamme.

— Vous savez, on prétend que les danseuses sont bêtes, on a raison...

Sans se laisser interrompre, elle continue :

— C'est qu'elles sont exclusivement des machines. Comment voulez-vous ? Le maître de ballet, sur la musique, règle les pas : allez, six notes, entrechats six, jetés simples cinq, jetés battus quatre, pirouettes trois,

et dégagés, et ronds de jambes, et arabesques. Parfaitement, à chaque note correspond le mouvement imposé. Les pieds n'ont pas à comprendre, à s'inquiéter d'enchaîner. Ils obéissent, cela suffit. N'est-ce pas le rôle d'une mécanique imposé à la ballerine classique, celle d'avant-guerre, dont j'étais ? Pour toutes, même sourire figé, mêmes bras arrondis en corbeille.

Alors, dans le long loisir que lui fit la guerre, dans cette interruption de sa carrière, depuis bientôt trois années, la danseuse se révéla à elle-même.

— Entrainée par le métier, je n'avais jamais eu le temps de penser... Et voilà que je me suis attachée à ma solitude, prise d'un besoin de réflexion. J'ai lu, médité, travaillé dans le silence de ma maison campagnarde, que j'entends ne jamais quitter. Je lui dois les visions d'un art nouveau, un art plus vrai, plus humain, si j'ose dire...

Elle assista, dans le calme si propice aux imaginations actives, à l'éclosion de sa personnalité, elle en suivit les progrès, comme l'ascension :

— Et maintenant, je veux danser avec mon cerveau.

Pour elle, toutes choses, désormais, lui apparaissent régénérées, purifiées :

— Il est impossible que cette grande épopée qui bouleverse notre monde ne réussisse pas à le refaire. L'art, tous les arts y gagneront en grandeur, en sincérité. Donc, la danse doit se faire plus noble, plus chaste, plus habillée. Elle doit se libérer de la vieille école surannée et ridicule. Je sais bien que le public, routinier, y était accoutumé. Mais le public, où domineront les héros, ne ressemblera pas au public « d'avant », où la pornographie faisait prime. Si quelques fauteuils d'orchestre chauves réclament le tutu, tant pis pour eux !

Quelles conceptions hantent sa fantaisie étudiée, quelles rénovations, quels modèles ?

— Aucune évocation du passé. Je veux être de mon temps, du temps tout neuf qui suivra la guerre. J'y trouverai plus d'intérêt, d'enthousiasme. Je veux être moi ! Une créatrice ! Poèmes et musiques vont éclore avec la Victoire, dont nous ne pouvons imaginer la splendeur. J'essaierai, par ma mimique, d'en traduire les sentiments et les émotions. Ce n'est pas note sur note que je réglerai mes attitudes, mais sur l'ensemble

du motif qui, ainsi, deviendrait ma composition à moi, la composition de la danseuse. En attendant, je me prépare, je travaille, je travaille beaucoup. J'ai de grands projets, des engagements pour l'avenir. Je forme cette petite troupe venue aujourd'hui pour une répétition.

* * *

Les tricots sont pliés, les coussins enlevés, le tapis est net. Des fauteuils et des divans les étoffes volent, et voici parées, drapées, coiffées en mantilles, cinq danseuses qui semblent échappées de quelque *patio* castillan.

L'une d'elles s'est mise au piano. La belle Granada renseigne la spectatrice :

— Pour aujourd'hui, nous allons vous montrer la vraie Espagne, l'Espagne inconnue aux Parisiens. Castagnettes, cigarette à la bouche, poignard à la jarretière, c'est l'Espagne des music-halls. La nôtre est celle que Goya sut fixer dans sa coquetterie altière : notre grande dame qui copie un peu vos grandes dames de Versailles. De l'amour, elle aime surtout la poésie. Si elle accueille le *majo*, pauvre hère sans blason, de préfé-

rence aux riches seigneurs, c'est qu'il répand les chants d'humble tendresse et de naïve adoration : un émule de votre troubadour.

La pianiste attaque une danse si particulière des « Goyescas ».

En effet, c'est bien la révélation de la danse d'expression.

Copie vivante de la noble Castillane de Goya, la Granada vient de pénétrer dans les jardins d'Aranjuez pour y promener sa pensée : toute une âme de femme se révèle à nous, âme de délicatesse, d'aspirations très pures, âme d'attente et d'idéal désir... Et voilà que le rossignol, sous les doigts de la pianiste, égrène son doux chant de cristal. Saisie, la rêveuse écoute, comme si l'oiseau, soudain, exprimait pour elle la confusion, la multiplicité de ses sentiments, de ses sensations. Charmée, elle répond à l'enveloppante mélodie. Et l'entente paraît s'établir entre la femme et l'oiseau : de plus en plus suave le ramage de l'oiseau, toujours grandissante l'extase de la femme.

Au second tableau, le rossignol s'est tû ; la femme n'entend plus que son cœur. Celui-

ci semble tumultueux et attendri. Les jardins d'Aranjuez sont enchantements et parfums. Le soir y ajoute la poésie des étoiles et du mystère. Quelle est cette musique nouvelle ? Les arpèges lointains d'une guitare qui, peu à peu, se rapprochent. C'est lui, c'est le *majo* qui joue les exquises sérénades, chante l'éternel cantique de dévouement et de soumission.

Oui, voilà bien le rêve réalisé !...

Malgré elle, une curiosité sollicite l'aristocratique Espagnole. Comment résister au plaisir de voir danser le « fandango » et la « jota »? Éperdue, elle se fait un voile de sa mantille et suit le tentateur.

Nous voici dans le bal populaire, si couru des Espagnoles de race, qui viennent, sous le masque, contempler les danses locales interdites à leur « grandeur ».

Cette fois, les petites danseuses entrent en scène. La Granada n'est plus que leur spectatrice. « Fandango » et « jota » se mêlent avec élégance et brio. Un brio tel que, affolée par le rythme, transportée, elle se jette dans la danse pour prendre sa part du plaisir endiablé.

*
* *

La séance est terminée.

Elles n'ont plus froid, les danseuses. Les grands yeux noirs brillent, les sourires rayonnent sur les dents étincelantes. La Granada a demandé le goûter. Toujours prestes, elles ont enlevé ce qu'elles nomment : *los trapos;* les voici redevenues les très simples tricoteuses de l'arrivée. — Du thé : presque de l'eau chaude ; des tranches de pain grillé...

La Granada vante le menu :

— Nous, nous ne réclamerons guère contre les cartes de nourriture. Notre gourmandise se résume à ceci : de l'eau, du riz !

Subsistance de sylphide !

Les chemins sont de glace, le tramway qui passe devant la porte est suspendu. Les trains sont rares. La lune trop claire établit le verglas sous la neige. Il faut se quitter avant la nuit.

La Granada embrasse chacune comme des sœurs d'adoption :

— A demain, chez nos blessés !

Elle ajoute avec son âme débordante :

— Ils auront la fleur de notre travail. Je suis si fière de la leur offrir !

FEMMES D'USINE

Cette guerre a créé une classe de femmes nouvelles : les femmes d'usine.

Toutes les bonnes volontés conviées accoururent en masse, apportant leur concours précieux.

Dès le début, l'organisation fut ingénieuse, les ouvrières réparties suivant leurs aptitudes. Huit semaines d'apprentissage forment les mécaniciennes : ajusteuses et tourneuses. Les moins adroites s'occupent aux besognes faciles, jusqu'au triage et rangement.

Les munitions! Elles appellent toutes les aides, si ignorantes soient-elles. Toutes les forces doivent être employées ; pour l'immense machine, aucun rouage inutile.

D'où viennent-elles ces innombrables femmes qui travaillent pour la guerre ? Elles appartiennent à des classes différentes, plus

d'une bourgeoise s'étant glissée parmi les artisanes. Tant de situations ont sombré, tant de foyers appauvris, tant de veuves, tant de mères dénuées ! Certaines ont l'impérieuse obligation de gagner leur pain ; d'autres ont quitté les métiers moins rémunérateurs ; quantité de servantes ont vu, dans l'atelier, l'issue vers la liberté.

* * *

A l'ouvrage, elles se ressemblent, vêtues de la blouse protectrice, têtes nues, les mains souillées, ongles rognés, abimés ; actives, elles parlent peu, les contre-maîtresses imposant la stricte discipline. C'est à la sortie que chacune recouvre sa personnalité, sa tenue spéciale.

Beaucoup, dans le lavabo disposé pour leur toilette, négligent de se laver, mais refont leur visage : khol, poudre de riz, rouge ensanglantant les lèvres ; corsage ouvert, coiffure retapée, — ce sont les habituées des cinémas qui entendent égayer les repos. Au contraire, le simple chapeau soigneusement placé, les mains gantées de laine, le manteau recouvrant la robe

élimée, voici presque des dames qui se faufilent parmi les groupes agités. Elles se reconnaissent et se joignent, paisibles, dans la grande cour tout emplie de propos tumultueux.

— Où qu' tu vas, ce soir ?

— En parle pas ! On joue l'*Aviateur blessé à Ménilmontant !*

— Chic ciné !

— Tiens ! Lolotte, t' as pas ton écharpe ?

— Y fait beau puisqu'y pleut pas... y gèle pas ! Par un beau temps, j'me coiffe. S'il pleut, j' mets l'écharpe. Ça m' défatigue !...

— T' es rien loufoque !

Des ménagères songent au charbon :

— Les p'tiots ont dû encore faire la queue chez l'troquet !...

— Pourquoi pas chez l' bougniat ?

— Parce qu'on va où ça s' vend l' combustible !

— Ah ! c'est un rude commerce à c' t' heure !

Toujours cette question du charbon ! Hantise générale, depuis l'usine jusqu'au plus humble gîte et qui dure depuis tant de mois, sans qu'on entrevoit la solution.

La plupart de ces femmes s'acharnent au sujet palpitant. L'été leur paraît loin ; le

printemps tardif est si âpre cette année ; la soupe cuit mal sur le gaz insuffisant.

Quelques bribes de causerie révèlent parfois d'intéressantes situations. Une demi-douzaine de dames à chapeaux marchent côte à côte.

— J'avais un joli magasin de cotonnade à Verdun...

— Moi, je tenais un hôtel à Saint-Quentin...

Deux sœurs se donnent le bras.

— Je me suis inscrite pour l'équipe de nuit...

— Je te le défends...

— Mais, j'ai fait comme toi...

— Tu es trop jeune !...

Avec un bon rire :

— Ah ! non ! Je ne me sens plus jeune depuis la guerre !

Et, unanimes, elles ont affirmé leur résignation dans une phrase sublime :

— Ceux qui sont au front sont plus malheureux que nous !

*
* *

Par la large avenue de banlieue, elles s'avancent pour atteindre la barrière. Elles

marchent sans trop de hâte. Elles jasent, se renseignent, se livrent.

— Crois-tu, je r'çois d' mon homme sa photo en portrait sur une carte-postale ? Y a mis une large pensée bleue derrière. Ah ! qu'c'était rigolo !

— Moi, mon homme, j' sais pas c' qu'il est d'venu !

— Y t'écrit pas ?

— Y sait pas écrire !

— Ben ! On d'mande à un copain.

— Y a pas pensé !

Une grande brune déclare :

— J'ai dit son fait au contre-maître... C'est-y parce qu'il nous domine, qu'y fait sa girafe ? J'y gagne sept francs, ici, quelle purée !...

Une blondinette pâlotte réplique :

— Moi, j'en gagne douze, et pis on mange à sa volonté. L'aut'e soir, avec mon frère, on a mangé un d'mi-poulet rôti dans l'escalier...

— Ah ! Dans l'escalier ?... C'te farce !...

— C'est ben plus drôle qu'à la table, hein ?... Seulement, tu parles ! C'est qu'la mère était pas contente... sept francs à nous deux... pis ça pas été long... — Faut pas s' fâcher, m'man ! — Non, qu'elle a dit... Vite, allez

en prendre un tout entier et qu' tout l' monde en mange. Ça sera pas toujours la guerre !

— Elle a raison c'te brave femme !

— Eh ben ! Moi, savez pas ? Ma prédilection, c'est les oranges. J' m'en ferais périr : M'man, elle recommande : — Rapporte m'en quand tu rentres de l'atelier, qu'a m' dit ? — Souvent ! J'en achète douze à la fois, j'en bouffe huit !... alle grogne : — J' tai donné l'argent, quà m' dit ? — Ben quoi ! Ça pas perdu. J' les ai bouffées, les oranges, avec la peau encore !... Tiens ! m'man, j' te vas faire voir !... et d'une ! Et d'une autre !... Tu l'entends d'ici, pas ?...

Elles s'esclaffent en chœur.

C'est encore la grande brune qui interpelle une gamine qui dévale à cloche-pied.

— Qué qu' tu fais, la môme ?

— J' suis au vernissage. Ça m' plaît pas, mais j'ai les ongles moins rongés.

— T' es rien coquette !

Une autre explique qu'elle a quitté une usine qui rapportait gros.

— Ben ! Qué qu'y t'a pris ?

— Y avait trop d'vieux là-dedans ! Ça sentait l'abattoir !

— Ah ben ! T' es dégoûtée !...

Une menue roussotte jette une note sentimentale :

— Vous savez pas ? Il est mort d'une balle dans la tête, M. Henri, le fils de notre proprio qu'est menuisier. Y m'a laissé en souvenir un cabinet du Japon. C'est tordant, hein ?

— J' te crois !

— Ah ! J' suis énervée tout de même !... Et pis, dans l' tiroir, y avait une broche... en doublé seulement...

— Pardi !

— Oui, mais encore un tout p'tit coffret... français... Y avait d'ssus qu'y venait du passage des Panoramas...

— Mazette !... Rien qu' ça d' chic !...

— C'est joli, savez !... Y a des belles ferrures !... J'ai qu'à y faire mettre une clef... ça f'ra plus valeur...

Entre elles, les jeunes femmes parlent des maris :

— Qué malheur ! Me v'là en retard ! Mon homme qu'est malade...

— Encore réformé ?

— Oh ! y peut guère guérir ! Mais qué qui va chanter ?... Il est toujours vert quand j' lui dis la vérité...

— Sont tous pareils ! Y faut mentir pour qu'y croient...

— Dire que l' tram n'est pas encore en vue... C'est pourtant la faute du conducteur que j' suis en retard... il a pas d'heure pour passer...

Les mamans causent des marmots :

— L' pauv' père ! Les gosses le r'connaissent pus quand y vient...

— Et pis, eux, y r'connaissent pus les gosses...

— C'est ça qu'est l' pire, avec l'usine ! On peut pus garder les mioches...

— Pensez !... V'là que j'avais mis l' dernier chez des bourgeois où qu'y crevait d' faim... maintenant, il a fallu le mettre à la campagne, à Dampierre. Y m'a dit, l' docteur : — Vous y t'nez, faites le sacrifice. C'p'tit, j'allais l' voir mon jour de congé. Maintenant, c'est pas facile...

Une brave fille, qui a entendu, s'arrête :

— Allons ! pleurez pas, si j' peux vous remplacer à l'occasion. Ça m' fend, moi ! les larmes d'une maman.

Il y a encore le coin des jeunes tendresses où, le cœur gros, à voix basse, les nouvelles mariées évoquent leurs absents :

— Que veux-tu, mon p'tit, il faut que j' te dise, j'ai tant d' choses que j'ai b'soin d' raconter... Tu sais, j' suis sûre... il en r'viendra pas... j' sens qui va décoller...

— Quoi que tu d'mandes ?... En v'là une invention !

— Oh ! pour un brave soldat, oui, oui, il est brave. Et puis, costaud, tu sais ?...

— Et l' mien donc ! Il a vingt-huit ans, joli garçon... Oh ! Y a fait des malheureuses, avant moi !...

— Pour c' que j'ai d' chance !... On était heureux ensemble... Y était délicat... On avait de la misère !... Mais on s'aimait d' tout son cœur ! Ça fait du bien !... Aujourd'hui, j' gagne lourd... j' suis une tourneuse première... Ça m'est égal ! J' deviens quéque chose comme une bête !...

— Allons ! allons ! mon p'tit, tout ça, c'est des mots !... T' es toujours la même, quoique tu penses... Va donc ! Allo ! Allo ! Nos beaux soldats !... T'as raison d' dire qu'y sont braves !... Figure-toi, l' mien... Eh ben ! y donnerait ses quatte membres, et ses yeux pour que ça marche plus vite à la victoire...

***

Traversé le pont de Puteaux.

— Suresnes ! Suresnes !...

Enfin, voici le tramway arrêté, vite pris d'assaut. On s'engouffre. Un juron retentissant : c'est l'aimable receveuse à laquelle on vient d'écraser le pied.

— Dis donc, tu peux pas faire attention avec tes boîtes à oignons ?

Le jour est encore clair, l'air sec, mais flairant le printemps. Aussi, la plate-forme fait prime. Un groupe de chignons nuancés s'assemble. Une voix interpelle la camarade installée dans la voiture :

— Viens donc voir ! On va traverser l' bois !...

— Tu m'la cornes ! Laisse-moi lire mon illustré.

— Savante, va !

Le tramway part.

Les voyageuses, comme à une salle de spectacle, se sont serrées l'une contre l'autre, appuyées à la barre. Elles sourient, respirent, bruyamment échangent les admirations :

— Vraiment ! Moi, j'aime voyager !...

— C'est un si fameux plaisir !...

— Hein ! Croyez-vous qu'c'est chouette c'te belle balade du retour !...

— Seulement, faut qu'on regarde, qu'on voie bien tout c' qui passe...

— Elle est déjà verte, l'herbe !

— On dirait qu'on sent la violette...

— J'parie qu'y en a sous la mousse...

— Tiens ! C'est y joli ! Regarde la Grande-Jatte ?

— Y appellent ça une île...

— Pourquoi ?

— Pour l'eau qu'est tout autour.

— C'te petite barque amarrée !...

— Je m' figure que j'suis dessus...

— T'as été en barque ?

— Une fois à Asnières !

Les bords de la Seine, à travers les arbres dépouillés, laissent apercevoir les lointains estompés : grêles paysages parisiens que surmontent les tuyaux d'usine. La guerre les a multipliés, et les ouvrières les montrent, non sans fierté.

— Celles de Puteaux ont les plus grosses cheminées...

Mais, à gauche, le gracieux château de

Bagatelle capte les attentions souriantes.

— Savez, c'est là qu'y a des roses ...

— J'aime tant les roses !...

— Et pis, elles ont des noms, figurez-vous !...

— Chacune son étiquette... pour qu'on les r'connaisse...

— Tiens ! J'irai voir ça.

— Oui, mais l'temps ?

— Après la guerre !...

* * *

Tout n'est qu'illusion. Qu'importe le lointain du voyage ? Le paysage intéressant, la vision qui captive, nous la portons en nous. Seule notre imagination crée la réalité.

POUPÉES

Tenant à la banlieue parisienne, Montreuil-sous-Bois s'étale déjà dans la pleine campagne, toute de verdure et de floraisons. L'ingéniosité commerciale y a édifié le royaume des poupées. Les poupées ! Certes, elles ont leur place dans cette légion des Parisiennes de guerre, bienfaitrices inconscientes, mais réelles, puisqu'elles assurent l'existence d'une nombreuse population ouvrière. Elles servent encore à maintenir, à affirmer jusqu'aux confins du monde, la glorieuse renommée de notre goût qui défie toute concurrence. Malgré les terribles heures d'angoisse, n'est-ce pas œuvre utile ?

La si importante fabrique actuelle est l'unique établie en France, la création charmante du nouveau bébé francais, d'un art tout récent.

Un curieux procédé a remplacé, par une matière incassable, la fragile porcelaine qui constituait les têtes d'autrefois. On peut imaginer la quantité des modèles d'après ces deux chiffres : le prix de chaque poupée varie de 0 fr. 15 à 325 francs. Quelle marge à la composition !

*
* *

Dès l'entrée monumentale, les vastes bâtiments, à l'aise parmi les jardins soignés, décèlent la facilité du travail. Voici, d'abord, l'usine réservée à la confection de la pâte nouvelle. Sur le seuil, des femmes, blouse et coiffe pittoresquement poudrées de blanc caolin, préparent le savant mélange, que les ouvriers pétrissent vigoureusement; ils en garnissent les moules qui vont remplir les fours, chauffés pour la cuisson. — C'est un peu l'antre de Vulcain.

Pénétrons dans les ateliers de lumière et de gaîté où le travail féminin n'apporte que la grâce épandue sur les *nurseries*.

Cette première pièce accueille les ouvrières ajusteuses, obligées à une certaine science anatomique. D'immenses tableaux d'échantillons servent leurs études. Elles

doivent apprendre l'agencement des parties du squelette, tous les petits membres préparés pour être réunis par leurs mains tâtonnantes, bientôt expérimentées.

Complaisons-nous dans la salle des Clodion. Ici, vraiment, il semble ressuscité le maître enchanteur du dix-huitième siècle, avec son fin ciseau, d'une élégance savoureuse, qu'il dévoua à l'interprétation du sourire. Ne pourrait-on prétendre que le sourire traduit l'esprit d'une époque ? Celui qui se créa, dans ce temps unique du charme, révèle la pleine joie de vivre, l'épanouissement d'âmes frivoles dirigées vers un seul but : le plaisir.

Le crayon d'un grand artiste moderne a retrouvé cette mutinerie mêlée de tendresse. Les innombrables petits visages du « bébé à tête caractère » nous enveloppent du double attrait, avec d'infinies nuances qui rivalisent de séduction. Pour l'instant, leur délicat ton gris de terre naturelle, qu'ils échangeront pour le rose obligatoire, ajoute encore à l'illusion.

L'industrie d'aujourd'hui vise avant tout à l'économie du temps qui, autrefois, parfaisait le moindre objet. Nous dédaignons les

longs labeurs appliqués. Vite ! Ce mot d'ordre de la machine régit l'œuvre actuelle. Et elle marche, sans arrêt, hâtive, inflexible. Comparez la lenteur d'un modelage à la main, copie minutieuse d'un menu corps grassouillet, troué de fossettes, et la rapidité du semblable à la machine, obtenu d'un seul coup de presse. Eh bien ! Pourtant l'outillage, si savant ici, égale l'humaine habileté.

Passons devant les magasins complets de pieds, de mains, de bras, de genoux, de toutes les parties qui composent ces petites effigies : contrée soudain découverte de mignonnes créations. Il semble qu'un aimable génie va ainsi jeter sur le monde une myriade de chérubins — formes d'une imagination inépuisable et ravissante.

*
* *

Assistons à la naissance d'une poupée.

Voici, rassemblées, les diverses pièces qui composent la nouvelle personne — le merveilleux « bébé à tête caractère », le chef-d'œuvre de la collection. — C'est l'ébauche seulement, la simple adaptation des parties

articulées, assouplies à tous les gestes de la vie.

La voici constituée.

Passons dans la *nursery*. Là, commencent les soins si différents pour les nouveaunés des diverses classes. Tandis que, en masse, sont lestement trempés dans des bains carminés les articles de bazar à bon marché, notre précieux poupon est porté dans la salle de « maquillage » où le pinceau habile colore soigneusement de bengale ses jolis membres d'abord, s'attardant à marquer en plus foncé ongles et phalanges; puis, du fard sur les joues, du rouge aux lèvres et aux narines, le trait brun des sourcils, — de chaque touche, la *nurse* savante anime et embellit.

Les yeux ! Quel saisissement sur le seuil de cet atelier si spécial : à la fois émerveillement et désespoir du peintre. Reflet des badigeonnages d'un outremer cru qui recouvre les vitres des larges croisées, l'atmosphère toute bleue semble une mystérieuse caresse sur les visages des jeunes femmes assises, le long des tables étroites, alignées comme dans une classe, et recevant la lumière de côté. Chacune, devant elle,

manœuvre une petite lampe où alternent des flammes d'azur et de vermillon, d'un coloris imprécis, irréel : mélanges, dégradés, fulgurances, l'œil ne peut se détacher des exquises colorations inconnues, inimitables, intraduisibles. C'est un enchantement !

Il s'agit de douer notre poupée d'un beau regard de séduction. L'ouvrière prend délicatement entre ses doigts une tige de cristal, terminée par une minuscule boule, l'approche de sa lampe : soudain, la boule se fond en une exquise irisation orangée. C'est alors que la créatrice doit marquer sa dextérité. Elle trempe en hâte une mince pointe de cristal dans le ton de saphir préparé et, sans hésiter, pique, sur la goutte qui représente l'œil, la place de la pupille. Instantanément, les yeux sont secs et durcis. Les introduire dans l'orbite, les garnir de cils, placer le mécanisme qui les rendra dormeurs quand le bébé s'étendra pour le repos, c'est affaire d'un instant.

Reste la dernière opération : la chevelure. Dans le salon de coiffure, quel choix parmi ces flots de cheveux envoyés de Géorgie, le pays des blondes éclatantes ! La

soyeuse chèvre du Thibet a fourni ces noirs brillants, ces rares *auburn* qui mêlent la chaleur à la douceur. Nous avons décidé que ce « bébé à tête caractère » serait une demoiselle.

Tandis que la perruquière lui octroie de mousseuses boucles dorées qui enserrent cou et visage, recouvrent les oreilles, cachant à demi front, joues — selon la mode actuelle, — regardons se garnir le crâne d'un garçon.

Devant une femme debout, une cage de verre contient un tas de menus poils couleur de soleil. Une mince ouverture : le bras a introduit une adorable tête de bambin, véritablement impressionnante par l'expression, l'étincellement des yeux câlins, le sourire malicieux, ouvert sur des dents gourmandes. Un soufflet de verre, forme ampoule, recouvre, en quelques mouvements, la tête chauve d'une courte toison rousse. Aussitôt, un second appareil lisse les poils hérissés. La coiffure sied particulièrement au type mutin, découpant à gauche une pointe du front.

* * *

Dans ce Faubourg du Temple où survivent quelques spécimens de notre noble architecture française — gloire des siècles précédents, — l'hôtel du duc d'Anjou se distingue, parmi l'amoncellement des laides bâtisses de commerce, le bric-à-brac des magasins débordants d'hétéroclites marchandises. L'entrée garde la fière allure d'autrefois. Galeries et salons étalent la fine ornementation des mêmes plafonds et boiseries : luxe de haut goût, sincère et discret.

Ainsi va le monde. Où la Cour la plus pompeuse a défilé, emplissant les salles d'atours magnifiques, les poupées — adressées nues de la fabrique aux habilleuses — viennent remplacer les dames à falbalas.

Nous les retrouvons installées en des vitrines qui garnissent les murailles, représentant tous les modèles, — du plus modeste au plus riche, — attifées de nos modes de guerre, ou plutôt, osant étaler nos modes de guerre, que les deuils de cœur et de pensée interdisent aux Parisiennes. Car la couture

française n'a pas endormi son zèle. Elle a continué de produire, de créer formes et ornements. Elle alimente les coquetteries lointaines. Et ce sont elles, ces poupées de Montreuil-sous-Bois, qui représentent l'inépuisable science du chiffon.

*
* *

Quel joli petit monde nous apparait au cours de la promenade parmi les vastes appartements : cadre délicat et somptueux ! Un petit monde rangé par séries, un peu comme devaient être assemblés les brillants invités de jadis.

Le ballet des roses ! Elles sont innombrables, les roses, autant que variées, et de familles si différentes ! Les catalogues comptent 6.000 numéros. Donc, pour les danseuses, le choix fut plutôt embarrassant. Jupes de pétales blancs, roses, rouges, jaunes ; et les panachées, les décolorées, les foncées jusqu'au noir. Toutes les tailles, depuis la grosse « pivoine » Paul Neyron, brutalement carmin, jusqu'à la minuscule Dorothy Perkins, d'une suave couleur de chair. Quel assemblage de nuances, d'atti-

tudes, de décors ; souliers, coiffures, corsages — la rose se reconstitue entière sur la menue personne maniérée et charmeuse.

Moins triomphales sont les fleurs des champs que la mousseline habille simplement de fraîcheur. Coquelicots, trèfles, bluets, sainfoins, pâquerettes, clochettes, boutons d'or, et celles des bois : muguets, violettes, menthes, pariétaires, sauge, toute une flore délicieusement teintée et assemblée.

Les fruits également représentés. La pomme mérite une mention spéciale pour son juponnage de taffetas glacé, d'un vert ambré et côtelé, comme une précieuse Calville.

Versailles a prêté ses plus belles effigies : mélange fastueux des grands siècles de majesté et d'élégance ; Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI. Anne d'Autriche étale la somptueuse collerette en dentelle de Flandre surbrodée de perles. Madame de Montespan se pavane en un brocart de velours pourpre chargé de pierreries. La Pompadour est peut-être la plus séduisante en sa délicate toilette de joueuse de luth, auprès de la pimpante gaminerie de la Dubarry vêtue

de « dauphine » à ramages. Marie-Antoinette balance la fameuse coiffure à la triple guirlande qui surmonte les immenses paniers enrubannés de Trianon, ses favorites lui formant cortège avec la houlette et leurs coquets tabliers de laitière. Et voici encore Joséphine, si somptueuse et gracieuse — telle que, pour le sacre, la voulut habillée Napoléon, assistant à l'essayage et le dirigeant, ingénieux, même aux petites choses.

Alors, le vêtement masculin rivalisait avec tant de féminine splendeur : broderies, pierreries, dentelles, nul raffinement n'était épargné. Les poupées représentent mignons, mousquetaires, princes, pages, menins.

Le Grand Salon appartient aux Parisiennes de guerre, de notre guerre.

D'abord, la théorie des Infirmières, toutes les « Croix-Rouges », sans oublier la « Croix-Verte », avec leurs voiles variés, robes blanches, mantes noires et marines, en y joignant le bleu costume canadien. Et ce sont les boy-scouts, nos fantassins, les Tommies, tous les alliés : Belges, Italiens, Serbes, Américains. Les provinces de France : la Bretagne aux coiffes multiples, la Vendée avec ses Sablaises en jupe courte, la Nor-

mandie, l'Anjou, la Provence fière de ses Arlésiennes, les Basques presque espagnoles, les Bordelaises, au chignon formé du foulard écarlate.

Voici la plus curieuse peut-être de toutes les vitrines : les « actualités ».

Une troupe de Mimi Pinson — bouffonnes sous les costumes de tarlatane peints, paniers au bras, chapeaux au vent; certaines portent déployé le papier à musique : on les dirait prêtes à chanter. Les diverses midinettes, attifées de riens pimpants ; les trottins effrontés aux cartons amusants ; les demoiselles de magasins : série des plus coquettes, robes noires et chevelures rutilantes ; les vendeuses de la rue : depuis la délurée dentellière sous auvent, jusqu'à la comique débitante de mercerie sur éventaire. Et encore, la receveuse de tramway au bonnet de police, les « métropolitaines » en uniforme, la cochère au canotier de caoutchouc.

Une particularité artistique distingue toutes ces poupées ; les mains sont appropriées à chaque personnalité, dessinées pour compléter l'expression des physionomies et des costumes.

*
* *

Ainsi, dans cette incarnation du goût français — qui, depuis le Moyen-Age, régit la mode universelle — elles sont surtout, ces petites Parisiennes de guerre, les messagères de la joie. Oui, pour toutes leurs destinataires, l'image du bonheur, et du bonheur merveilleux : la poupée, détruite ou abîmée, est remplaçable. — Où qu'elles paraissent, quelque pays, quelque peuple qui les reçoive, elles ne connaîtront que sourires et caresses. Elles seront à la fois le jeu et l'enseignement. En les admirant, en les habillant, en leur parlant, les fillettes apprendront l'adresse et le dévouement : ces précieuses qualités de la femme. — L'amour de la poupée mène à l'amour de l'enfant !

UNE FÉE

Parmi les nombreux magasins affectés aux ventes de guerre, — il en est un qui, émerveillement des passantes, suscite leurs irrésistibles convoitises.

Quelle fée a imaginé les recherches de ces broderies, les dessins inédits, les formes rares, tous ces bibelots utiles et inutiles, où se révèle un art personnel : art féminin qui réalise la perfection.

* * *

Une fée, assurément !

La description de son Palais se résumerait en deux mots : grâce et richesse. Mais, partout, la grâce domine, voile la richesse.

En bordure du Bois de Boulogne, un parc, vallonné et touffu, enclôt l'habitation que ne

trouble nul bruit de la rue, nulle perspective de la rue. Impression de rêve qu'un isolement si complet, sensation de détente, de bien-être, d'oubli, car on goûte mieux, semble-t-il, dans cette quiétude recueillie, les innombrables splendeurs curieusement mélangées. Ici, le dix-huitième siècle a imposé la délicatesse de ses lignes ; mais l'Orient y ajoute les magnificences de ses tissus de gloire.

Traversons la suite des salons, serres, boudoirs, invraisemblables comme les palais des *Mille et une Nuits*. Puis s'ouvre devant nous la vaste pièce, organisée en atelier.

Un véritable musée : les murs disparaissant sous les tableaux et les gravures qui surmontent les rayons chargés de livres aux reliures précieuses. Tout un panneau se compose de *kakhochniks* (coiffures) anciens, couverts de pierreries : *kakochniks* de famille assurément, lesquels, assemblés, nuancés, assortis ou opposés, forment une tenture d'un inconcevable faste.

* * *

La voici, la fée, au milieu de ce cercle de jeunes filles. Devant une table monumen-

tale surchargée de soieries, de velours, aux multiples couleurs, parmi les galons variés, les dentelles de métal — une femme, sous la tiare du *kakochnik* tout en or, est assise dans le fauteuil de cuir de Cordoue à haut dossier. Sur sa longue robe de velours mauve, une tunique de tissu filligrané d'or fin s'éploie, recouvrant la traîne. Vis-à-vis d'elle, une boîte de couleurs. — Elle enlumine un de ces bijoux du style byzantin où se retrouve l'art à la fois compliqué et net de Sainte-Sophie de Constantinople.

Elle a levé les yeux, des grands yeux de velours noirs, fiers et pensifs.

— Nastia, il faut recommencer la tige de cette fleur...

L'accent est grave, modulé, persuasif.

— Oui, Excellence.

— Veta, Natacha, Doria, Liouba, achevez de préférence ces modèles de *Koustary* (paysans) ; dès que ces serviettes paraissent au magasin, elles sont enlevées.

Les six jeunes filles, debout à la voix de la Princesse, attendent un signe pour se rasseoir. Blouse bleue avec col de toile d'un blanc immaculé ; sur le front, frange de cheveux coupés, tabliers ornés de dentelles

russes, — tel est l'uniforme de l'école Petite-Russienne où elles furent élevées. Deux d'entre elles sont coiffées d'un béguin de soies multicolores qui enserre la chevelure. Ce sont les directrices. Elles dessinent.

— Anna, passe-moi ton crayon ?

La Princesse corrige quelques traits sur le carton :

— Vera, tu peux commencer à colorier cette robe de sainte... le mouvement est bon.

* * *

Le prestige d'une vraie grande dame est irrésistible. Celle-ci l'impose au suprême degré, par le charme de ses gestes, l'aisance sûre et tranquille de mouvements toujours justes, qui distribuent à chacun la part de condescendance qu'elle accorde. On sent, à ses façons, la conservatrice des idées de noblesse et de rang, l'éducation aristocratique en ses plus subtiles nuances. — Son accueil, aimable, dispense une faveur.

Elle sait conter : descriptions précises et vivantes.

Quelle bienfaisante institution ce *Prioute* (école), établie sur les terres du seigneur, à

ses frais et sous sa dépendance ! Les immenses propriétés territoriales nécessitent un personnel considérable. Les enfants sont nombreux sur ces domaines.

Le *Prioute* de la Princesse fut en quelque sorte son œuvre de prédilection et de coquetterie. Elle y consacra son temps, son cerveau et son cœur.

Joyeuse, elle proclame que, à peine mariée, préférant l'immense château ancestral à la demeure restreinte de la ville, elle édifia l'École-modèle dont elle garda jalousement la direction. Une cinquantaine de petites filles s'élevèrent à la fois dans les locaux hygiéniquement installés, où chacune allait acquérir la santé et un lucratif état.

A cette mission éducatrice, œuvre si délicate, si difficile, il faut une intelligence avisée, une science des caractères, de l'énergie et de la patience, le dévouement constant.

— Une immense satisfaction, déclare la Princesse, que cette découverte d'aptitudes qui permet la direction rationnelle. Dès leur première enfance, je les saisissais : un don chez moi qui ne m'a jamais égarée.

Ce *Prioute*, dans la province de Kiev, en pleine Petite-Russie, réunissait tous les

enseignements. Cuisine, lessive, repassage, ménage, jusqu'au brossage des parquets et le nettoyage des vitres, les élèves ont tout appris, tout pratiqué. Elles confectionnent leurs vêtements. Une coupeuse, envoyée par une grande maison de couture parisienne, leur montra la taille des robes et manteaux. Une instruction élémentaire, mais suffisante. Enfin, l'enseignement religieux, profond et éclairé.

Parfois, chez une enfant, un tempérament d'artiste se révélait. Celle-ci, alors, appartenait plus complètement à la Princesse, radieuse d'enseigner elle-même son art privilégié : le tableau de broderie, composé, dessiné, nuancé par elle, aux points divers si fins, qu'ils disparaissent dans l'ensemble chatoyant : effet d'une peinture inconnue. Non sans fierté, elle me désigne les belles icônes dispersées çà et là parmi les tableaux : modèles rares et savants. Une envolée d'anges semble réellement monter vers le Paradis !

— D'ailleurs, ajoute la Princesse, quoi qu'elles fassent, elles ont toutes de l'invention, dans les moindres objets dont elles se servent...

En effet, chaque bibelot de couture est d'une exquise recherche.

La Princesse sourit à mon admiration :

— C'est un peu ma faiblesse d'aimer le joli. Mes mains s'emploient sans cesse à le créer...

Les lampes électriques, qui forment bouquets aux quatre coins de la pièce, sont montées en iris nuancés. L'été verra les roses. Pour l'automne, les grappes de raisins variés sembleront verser le soleil des vendanges.

Le goût ! Tel est l'idéal constant de ces activités féminines, reflets de l'imagination délicieuse d'une fée, magicienne d'élégance.

— Vraiment, conclut-elle, ces petites sont la fête d'un intérieur ! Embellir la vie ! N'est-ce pas le rôle de la femme ? Pour le moment, voyez ! Elles se livrent avec ardeur à la charité ! Tout ce qui se fabrique ici appartient aux blessés français. Il est naturel que je reconnaisse l'hospitalité de votre aimable France. Toutes, nous lui sommes attachées, les enfants autant que moi !

Les fillettes s'associent à ce sentiment affectueux. Leur sourire trahit leur cœur.

La bienfaitrice se complait à parler de

ses filles, — comme elle les nomme — dévoilant la tendresse d'une vraie mère :

— Je les suis dans la vie, je les surveille, je les aide. J'ai marié, établi la plupart. Toutes me reviennent, m'écrivent, me consultent. Elles savent que je suis là, toujours, que je leur appartiens...

Quel noble emploi de la supériorité de race — pour ceux qui l'admettent ! — supériorité d'âme, en tous cas, qui crée le dévoûment.

La Princesse considère la musique comme un bienfait pour tous.

— Voulez-vous entendre nos airs Petits-Russiens : particulièrement aigres, mélancoliques, toujours en mineur... Quand j'étais triste, là-bas, elles venaient, les petites, former des chœurs sous mes fenêtres... Elles modulaient ces mélopées plaintives des belles filles de l'Ukraine, des moissonneuses à la jupe courte et aux pieds nus. Chez nous, les travaux des champs s'accompagnent obligatoirement de musique. Si nos paysans ne sont pas capables de se former un orchestre, ils le louent. Et, la journée de travail achevée, la danse dure toute la nuit... Ce sont ces mêmes filles qui, le dimanche,

à l'église, se couronnent de fleurs des champs, et en garnissent la longue natte pendante de leurs cheveux superbes, de nuance indécise.

Sous un doux regard de commandement, les Petites-Russiennes se sont levées.

Chaque peuple se traduit dans ses chants, d'autant plus expressifs par leur naïveté. Les Petites-Russiennes ont entonné celle de leurs cantilènes — la plus gaie, mais toujours mystique — qui exalte le réveil tant souhaité de la noire steppe, tout à coup follement fleurie, et des forêts immenses si vite reverdies. La sève semble plus ardente du long assoupissement sous les glaces. Elles la glorifient avec reconnaissance pour ces sourires du ciel. Leur esprit religieux mêle dans la même adoration leur Créateur et leur bienfaitrice. Celle-ci a les yeux humides, emportée par le souvenir vers les grands espaces de la province natale.

— Pauvre pays ! Qu'est-il devenu dans ce double inconnu de la guerre et de la révolution ? Comment le reverrai-je ? Même le reverrai-je ? Que reste-t-il de nos habitations ? Quoi subsiste de mon *Prioute*...

Les Petites-Russiennes écoutent, leurs

doigts arrêtés, la pensée emportée vers la Patrie douloureuse.

La Princesse poursuit gravement :

— Honte et souffrance sur nous ! Les coupables nous infligent à tous le châtiment. Même innocents, nous portons leurs fautes, leurs terribles fautes...

Confuse soudain de sa défaillance, elle se redresse fièrement et, comme une diversion, demande le thé.

* * *

Nous avons pris place sur les fauteuils dressés dans le coin magnifique des *kakochniks* empierrés ; des paravents-vitrines nous enveloppent de réels trésors.

Amusantes les deux tables apportées par quatre femmes de chambre : des mamans de ces enfants. Elles lèvent les panneaux de marqueterie, font agir un mécanisme, et le thé apparaît tout servi. Sur l'une des tables, le samovar, théière, pot au lait, tasses : c'est l'étincellement du vermeil sur le napperon de soie jaune brodée d'argent. Sur l'autre table, les friandises nationales : *bliny*, *prianikry*, *krendel*, *koulabiaka*, et les exquis bonbons ; *tianouckıy*, *poniadry*.

Nous sommes seules. La Princesse a fait un signe aux fillettes qui s'échappent pour collationner.

Le souvenir du passé la hante de nouveau, le souvenir de la contrée bien-aimée, perdue pour toujours peut-être. Elle s'abandonne à cette sympathie française qui la comprend, sympathie féminine qui lie deux âmes, comme si, tout à coup, elles se reconnaissaient.

— Croyez-vous à la gratitude ? me demande-t-elle.

Malgré moi, elle lit le doute dans mon regard.

— Eh bien ! Savez-vous la prière de toutes ces femmes qui m'entourent et me servent : celle de ne plus les payer. N'est-ce pas déjà magnifique ?

Impossible de n'en pas convenir avec admiration.

— Eh bien ! c'est encore peu de chose auprès du reste.

Elle m'apprend le décret tout récent qui réduit les Russes à ne recevoir sur leurs revenus que 500 roubles par mois et par personne ; 800 pour un ménage — le rouble presque réduit à la valeur du franc. — Tant

pis pour les enfants !... Aucun supplément en leur faveur. Pour certaines familles, c'est la misère.

Puis, elle me retrace longuement, heureuse de la revivre, la scène émouvante où toutes ces femmes, à genoux, l'ont suppliée d'accepter leurs économies... importantes... bien placées dans nos banques... Fortune qu'elles prétendaient lui devoir et entendaient lui rendre aux heures difficiles.

* * *

Les Petites-Russiennes sont rentrées reprendre leur place autour de la table de travail, la Princesse elle-même attirant sous ses doigts une superbe broderie commencée. Elle me montre presque gaîment ce travail d'art : sur une large bande de linon, une procession de paons ocellés — copie authentique d'une toile du seizième siècle.

— Et voilà ! Nous ne sommes plus que des épaves... dépossédées de nos biens... Mais il nous reste le courage, n'est-ce pas, enfants ?

Les jeunes filles sourient, tandis que la voix maîtresse poursuit avec vaillance :

— Il n'y a pas de sots métiers. Nous sommes toutes d'habiles brodeuses, et l'Amérique nous apporte sa richesse. Allons ! mes filles ! nous activerons la besogne et agrandirons le magasin ; nos chers blessés n'y perdront rien.

*
* *

Tels qu'autrefois nos émigrés, alors que la Révolution française appauvrissait les plus riches de notre noblesse, les Russes, avec le même sourire de vaillance, prétendent subir l'épreuve où ils entrevoient, pour récompense, la libération et la grandeur de la Patrie rénovée.

NOUVELLES RICHES

Une pendaison de crémaillère !

Oh ! Très simple après tout : le goûter admis en cette année 1917 où la bataille fait rage sur tous les fronts.

Mais une petite fête est nécessaire à la gloire de la maîtresse de maison récemment emménagée. La guerre lui vaut d'incarner un de ces avatars fous qu'elle n'eût jamais osé concevoir dans ses rêves les plus ambitieux.

Deux années plus tôt, elle était la femme d'un marchand de ferraille établi rue de Lappe, au centre de ce genre de commerce. Avec les hostilités, le prix des articles nécessaires aux engins de défense ayant monté dans de fabuleuses proportions, tous ces brocanteurs firent une fortune soudaine. M. Lamourette ne se contenta pas du Pactole de ses propres marchandises ; il eut le

génie de savoir alimenter ses réserves, de découvrir, inlassable, les stocks inconnus, source de bénéfices toujours grandissants. Ses affaires devenaient considérables, et Madame Lamourette nageait dans l'or. Aussi, en octobre dernier, elle avait abandonné le logement situé au-dessus de son magasin — désormais transformé en vastes galeries — renoncé au quartier où le sort pourtant lui avait miraculeusement souri, pour s'installer dans un des plus beaux appartements, peut-être le plus parfaitement élégant de l'avenue du Bois de Boulogne ! Quel saut, Seigneur ! Mais, en véritable Parisienne, elle s'acclimata très vite à l'idée de sa richesse et s'occupa sérieusement de lui faire honneur, certaine de s'en tirer tout comme une autre.

La voilà enfin achevée, cette demeure tant convoitée, qu'un tapissier en vogue a su improviser durant les mois de guerre les plus critiques, accumulant meubles et étoffes, bibelots, passementeries, tapis, broderies...

— Vous savez, je n'y regarde pas !

Sur cette parole, sans cesse répétée, l'entassement redoublait, si bien que les pièces, pourtant énormes, en paraissaient diminuées.

*
* *

Il est quatre heures. Par cet après-midi d'avril, si retardataire, âpre et sombre, le jour éclaire largement l'enfilade des trois salons. Ils ouvrent sur un balcon qui embrasse la belle Avenue bordée d'arbres encore dépouillés, mais aux troncs puissants, et de corbeilles nues ménagées parmi le gazon reverdi. Tout au fond, bornant l'horizon, l'échappée violacée sur la campagne : la ligne sinueuse des côteaux de Saint-Cloud se détachant sur un grand ciel d'ouate grise. N'importe. Malgré la franche lumière du dehors et le rationnement de l'électricité, les lustres viennent de s'allumer, et les importantes appliques, et les nombreuses girandoles.

Madame Lamourette a tourné elle-même les commutateurs, se gardant d'un oubli. Ces flots de rayons aveuglants servent du moins à démontrer l'absolue fraîcheur de son mobilier, ainsi que les ors neufs épandus sur les plafonds et les panneaux.

Le cadre est digne de l'hôtesse : boulotte personne qui marche crânement vers la cinquantaine, contente de sa bonne face aux

joues pleines et de sa robe de velours amarante — un peu courte, sans doute, mais c'est la mode ! — qui découvre ses pieds larges, quoique serrés dans les souliers vernis à hauts talons. Elle-même se reconnaît un peu l'allure d'une cane.

*
* *

La porte du salon principal sur la vaste antichambre vient de s'ouvrir à deux battants, sous la poussée discrète d'un vieux larbin, grand et sec, habit noir et cravate blanche, correctement ganté : le maître d'hôtel stylé. Un second valet — celui-ci en livrée sobre — introduit une demi-douzaine de visiteuses. Puis, sans bruit, les battants se referment.

— Mais c'est magnifique chez vous !

— C'est la première fois que j'entre dans une maison de l'Avenue du Bois de Boulogne.

— Pardi ! Moi aussi !

— Et moi donc !

— Ce qu'elle est chic, celle-ci !

— Et le jardin devant, avec les vases en marbre !

— Et la porte-cochère, et la cour... Les cuivres sont rudement astiqués...

— Et l'ascenseur, tout en vrai acajou...

— Et l'escalier... comme ceux des palais...

— Et la vue !... Moi, si j'habitais ici, je ne sortirais pas du balcon...

— En avez-vous des salons !

— Et ce que c'est grand !

D'autres visiteuses viennent d'être introduites. Toutes se connaissent, échangent de bruyants bonjours. Elles vont et viennent, intarissables dans leurs exclamations admiratives.

Impossible de s'y méprendre ! Ces dames appartiennent à une classe naissante qui, déjà, s'est imposée et élargira son importance, constituée surtout par l'alimentation et fournitures de guerre : celle des nouveaux riches. — Leurs toilettes, dénuées du goût personnel, affirment l'argent ; aigrettes, fourrures, bijoux, c'est la parure tapageuse : sortie pourtant d'ateliers réputés, elle vêt, mais n'habille pas. L'élégance est encore bien loin !

Madame Lamourette a fini par s'asseoir sur un canapé faux Louis XV, surchargé de sculptures et de dorures, recouvert d'une étoffe de soie à ramages éclatants. Un empi-

lement de coussins, — tailles et formes variées : broderies, filets, dentelles, velours, satins — paralysent ses mouvements. Elle finit pourtant par se caler. Ses deux grosses mains constellées de bagues — à effet — gesticulent, ne s'arrêtant que pour répondre au salut d'une nouvelle arrivante. — Dans ce milieu, la coutume n'est pas encore établie de se lever pour accueillir une invitée.

— Mais, voyons! asseyez-vous donc! Il y a de la place pour tout le monde.

Certes, les sièges sont en abondance, obstruant d'ailleurs l'immense pièce. La vingtaine de dames s'est aisément groupée autour du rutilant canapé.

Et les congratulations repartent :

— Le plus étonnant, c'est d'avoir bâclé si facilement une pareille installation!

— Si facilement! Ah! par exemple! Qu'est-ce que vous chantez-là? On voit bien que vous n'y êtes pas encore! Si vous saviez quel mal je me suis donné!

Une voix risqua :

— M. Lamourette a aidé!...

— M. Lamourette! Vous plaisantez! Eh bien! et les affaires? est-ce que ces messieurs ont le temps de s'occuper d'autre

chose ? Vous le savez aussi bien que moi, pour votre compte. Ils gagnent, nous dépensons...

Le récit de Madame Lamourette est écouté avec recueillement.

Elle avait repris une courte fin de bail et signé un long engagement — sans réparations ; mais avec augmentation. En fait, elle préférait s'installer à son idée. Elle avait donc choisi son architecte, un huppé comme bien l'on pense !

— Vous savez, je n'y regarde pas !

Mais, vivement, la commerçante avisée ajoutait :

— Architecte et entrepreneurs, c'est kif-kif ! Grands et petits, dites vous bien ça : prix de série !

Imagine-t-on qu'il n'y avait pas seulement de chauffage central là-dedans ! Ces idiots de rentiers qui la précédaient n'auraient pas admis les tuyaux dans leur mobilier, un si vieux mobilier ! Tapisseries fanées, soieries passées, bois piqués, et rien que des peintures grises. Oui, oui, pas un brin d'or.

Et Madame Lamourette avait donné des ordres, fallait voir !

— Vous savez, je n'y regarde pas !

Alors, achèvement pour janvier des réparations, afin que le tapissier pût marcher aussitôt, et que, en avril, elle prît possession. Et voilà ! Elle y était !

Malgré cet architecte soi-disant artiste, elle avait imposé son goût pour ce plafond à cannelures dorées et l'encadrement sculpté et doré de ces tentures de damas cramoisi, et aussi, les enguirlandements du même genre des portes et des fenêtres.

— Et savez-vous ce qu'il prétendait, ce bonhomme-là ?

Madame Lamourette expliqua : au lieu de chercher à augmenter le travail, il regrettait la sobriété des fines boiseries, comme il disait. Il faudrait se contenter de plâtre, de « pâtisserie », pour exécuter les ornements en quelques semaines.

— Je vous demande un peu ! Bois ou plâtre, qu'est-ce que ça peut bien me faire ? Et puis, la dorure cache tout !

Une dame prononça gravement :

— Quelle moule, cet architecte !

Madame Lamourette concéda que tout avait fini par s'arranger.

— Et regardez-moi tous ces tuyaux ! Il y en a partout. Il fait bon chaud ici, hein ?

— Étouffant !

— Ah ! dame ! C'est qu'il gèle presque...

Une autre prit le ton de plaisanterie :

— On voit que le charbon ne manque pas !

— Pour vous, non plus !

— Avec l'usine, facile de remplir nos caves.

D'ailleurs, partageant avec l'alimentation, celle-ci avait aidé à garnir les armoires.

« L'Alimentation » vanta la prudence des réserves :

— Des vivres pour une année ! Avec ça, on dort tranquille !

Les somptueux manteaux ayant glissé des épaules, les domestiques, avec d'adroites précautions, les emportèrent en venant annoncer le goûter.

Madame Lamourette félicitée sur cet excellent service :

— Vous savez, je n'y regarde pas ! Ils me viennent du rez-de-chaussée, de chez la Comtesse ; elle n'avait plus les moyens de les payer.

Une visiteuse conclut :

— Les nouveaux pauvres, quoi ! Chacun son tour !

*
* *

La salle à manger, de proportions imposantes, se reliait, par une double baie, aux deux premiers salons. La véranda qui la terminait, étincelante sous les rubans de lampes électriques multicolores, amoncelait arbustes et fleurs : fouillis de pétales et de feuillages se disputant la place. Le fleuriste avait dû verser là toute sa boutique.

— Vous savez, je n'y regarde pas !

Ah oui ! Il en avait profité !

Toutes ces dames poussèrent un cri d'enthousiasme.

Près de cette véranda, à gauche, une grande porte montrait une salle tapissée de pékin vert : velours et satin.

Mme Lamourette en désigna l'emploi :

— La bibliothèque ! C'est nécessaire à une maison bien montée.

— Avec des livres ? risqua une de ces dames.

— Tiens ! Naturellement !

Elle attendait, entre autres ouvrages, une rareté sans pareille, quelque chose d'introuvable qui valait son poids d'or.

— Édition des Fermiers généraux... Fables de... tant pis ! j'ai oublié le nom... cela me coûtera 47.000 francs !

— Pour des livres ?

— Un livre, s'il vous plaît ! Vous savez, je n'y regarde pas !

Quelle éducation soudaine pour ces femmes qui entraient ainsi, grâce à l'argent, dans une sphère jusqu'alors ignorée, où les belles choses, qu'elles ne pouvaient apprécier, se vêtaient quand même d'une auréole : la valeur pécuniaire !

***

Le goûter correspondait au faste du décor.

Reparue la somptueuse nappe de point de Milan mêlé à celui de Murano. Étalage de toutes les boissons, de toutes les friandises. Des amoncellements de roses et d'orchidées parmi la porcelaine et la verrerie trop clinquantes, mais de marque choisie.

Ces dames prirent place sur les chaises préparées, retrouvant de nouveaux éloges pour les ruissellements de la brillante argenterie des dressoirs. Deux femmes de chambre — genre anglais, avec le tablier de

broderie à bavette et le nœud de mousseline sur la tête — apparurent pour aider au service.

Madame Lamourette confia à ses voisines :

— Enlevées aussi à la Comtesse d'en bas !

Les maîtres d'hôtel passaient avec dignité foie gras, jambon, sandwichs variées, comme préliminaires. A la bonne heure ! L'appétit ne manquait pas à ces plébéiennes et, crânement, les verres de Champagne se vidaient à mesure qu'ils se remplissaient.

— Vous savez, je n'y regarde pas !

Le service en abusait un peu. Ces dames montaient le ton de gaîté.

Néanmoins, on sait vivre ! A chaque assiette passée, à chaque verre rempli, chacune remerciait poliment :

— Merci, monsieur ! Merci, mademoiselle !

Sans broncher, messieurs et demoiselles échangeaient des regards de pitié. Quel monde ! Voilà pourtant où menait la guerre ! A servir ces boutiquiers mal appris, ignorants de tous les usages, qui semblaient les compter autrement que comme meubles utiles. Enfin, cela payait cher !

On venait d'attaquer les coupes Jacques, si finement couvertes d'une mousse glacée à la

mandarine, quand une jeune fille parut dans la baie du salon : le portrait de Madame Lamourette, affiné par sa jeunesse seulement. Une personne moins jeune et d'allures particulièrement distinguées l'accompagnait.

Madame Lamourette cria :

— Isabelle, tu n'enlèves pas ton chapeau ?

— Non, maman, nous gardons nos chapeaux. Cours sérieux à l'ambulance. C'est Mademoiselle qui m'a forcée à quitter pour venir un instant. Mais nous refilons...

Assez flattée de l'importance de son héritière, Madame Lamourette dit tendrement ;

— Voyons ! vous allez tout de même vous restaurer ?

— Sans nous asseoir, répliqua sa fille.

En effet, quelques petits fours, un verre de limonade, et elles s'échappèrent comme des oiseaux.

∴

Ces dames, ayant copieusement goûté, auraient bien voulu causer à l'aise, d'autant que le Champagne délie furieusement les langues ; Madame Lamourette dit quelques mots à l'oreille de son maître d'hôtel. Comme par enchantement, le service s'éclipsa.

Alors, coudes sur la table, on allait s'abandonner aux bavardages. L'institutrice avait fait sensation. Elles avaient senti l'abîme entre leur roture et la distinction de cette fille gagée, qui les dominait par sa race, sa tenue.

— Ce n'est pas qu'elle ait l'air fier, mais, tout de même, on prendrait des gants pour lui faire une observation.

Madame Lamourette répliqua, non sans à-propos :

— Des observations ! Vous savez, c'est elle qui pourrait nous en faire ! Et souvent, encore !

Elle raconta en détail son choix de l'institutrice, recommandée par la Comtesse d'en bas. N'était-ce pas fort ? Elle soupçonnait même quelque degré de parenté entre elles.

— Les nouveaux pauvres ! interrompit pour la seconde fois une des reines des huiles et essences.

— Une Anglaise aurait mieux convenu, parce que la petite y aurait gagné la pratique d'une langue étrangère, mais voilà ! Mademoiselle de Barrieu était de bonne noblesse angevine, accoutumée à la haute. Elle en avait les manières, connaissait tous les trucs

Elle pouvait à tous leur enseigner les bonnes façons.

Entraînée, la mère fit même cette confidence à ses voisines. La Comtesse d'en bas était fort aimable, après tout. Elle rencontrait Isabelle à l'ambulance, lui parlait, en causant avec Mademoiselle de Barrieu. Et la Comtesse avait un fils, à la guerre. Un beau sous-lieutenant, qui venait de recevoir la médaille militaire. Eh ! Eh ! qui sait ?

Madame Lamourette avait raison. Qui sait ?

En grignotant les excellents bonbons, que de projets d'avenir s'esquissaient dans toutes ces cervelles !

Madame Lamourette n'avait pas été la première à donner l'exemple.

Installée depuis quelques mois, avenue Kléber, une marchande de « beurre et fromages », qui avait fait des bénéfices insensés, exposa soudain son embarras. Le matin, elle avait reçu de son homme, un chèque de 200.000 francs pour les dépenser en toilette. Parfaitement, il était pris tout à coup d'une tarentule comme ça ! Et elle se creusait la tête, sans la moindre idée ni tentation. Les avis se croisaient.

— Avenue de l'Opéra, je connais des dentelles...

— Mais j'en ai !

— Allez donc voir rue de la Paix le manteau de zibeline exposé...

— J'en ai commandé un la semaine dernière.

— Achetez-vous des bijoux...

— Je peux en revendre.

— Des perles...

— J'ai mon sautoir !

— Oh ! Ça s'ajoute toujours des perles à celles qu'on a. Elles sont hors de prix. L'autre jour, on demandait d'une seule 430.000 francs.

La grosse dame abattit sur la table son poing chargé de bracelets :

— Laissez, j'ai mon idée. Je n'ai pas de petits, moi, et je les aime. Je m'occupe des enfants des pays envahis. Ça y est ! Mes 200.000 balles, je les verse dans leur caisse!...

Allons ! il y aura toujours des grands cœurs !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Le goûter des marraines	1
La petite fleur des tranchées	11
Ce que femme veut...	18
Les bavardes.	31
Les paquets	39
Ce qu'ils écrivent	47
Ce qu'elles répondent	55
Les permissionnaires.	71
Un ouvroir.	80
Artistes de guerre	89
Une messe au front	99
La première ascension	109
Noël à la Maternelle	118
Mariage de guerre.	127
Celles d'autrefois	166
Envois de l'Yser	213
Conversion	236
Femmes d'usine.	248
Poupées.	260
Une fée	273
Nouvelles riches	286

4375. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.